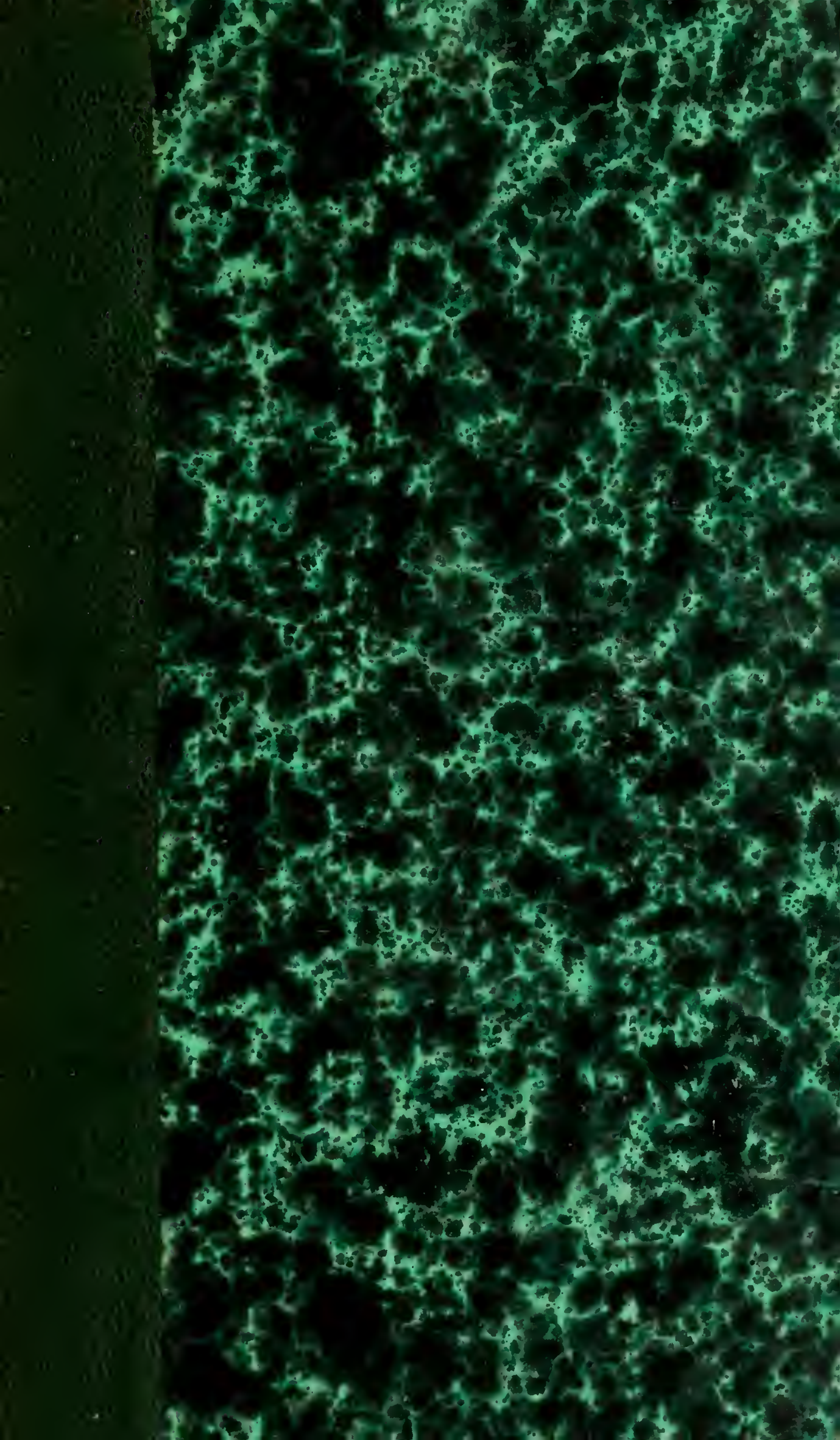
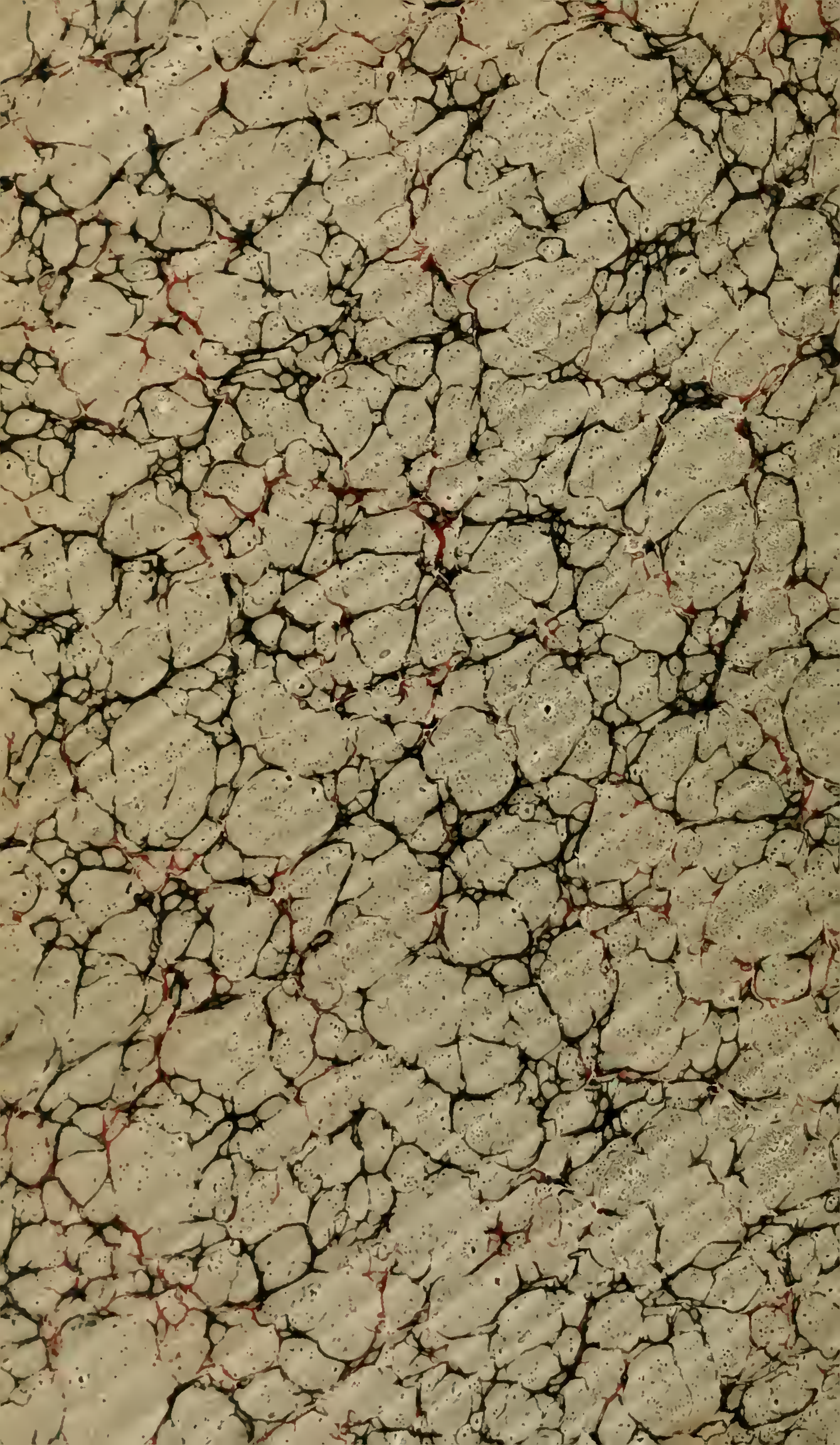
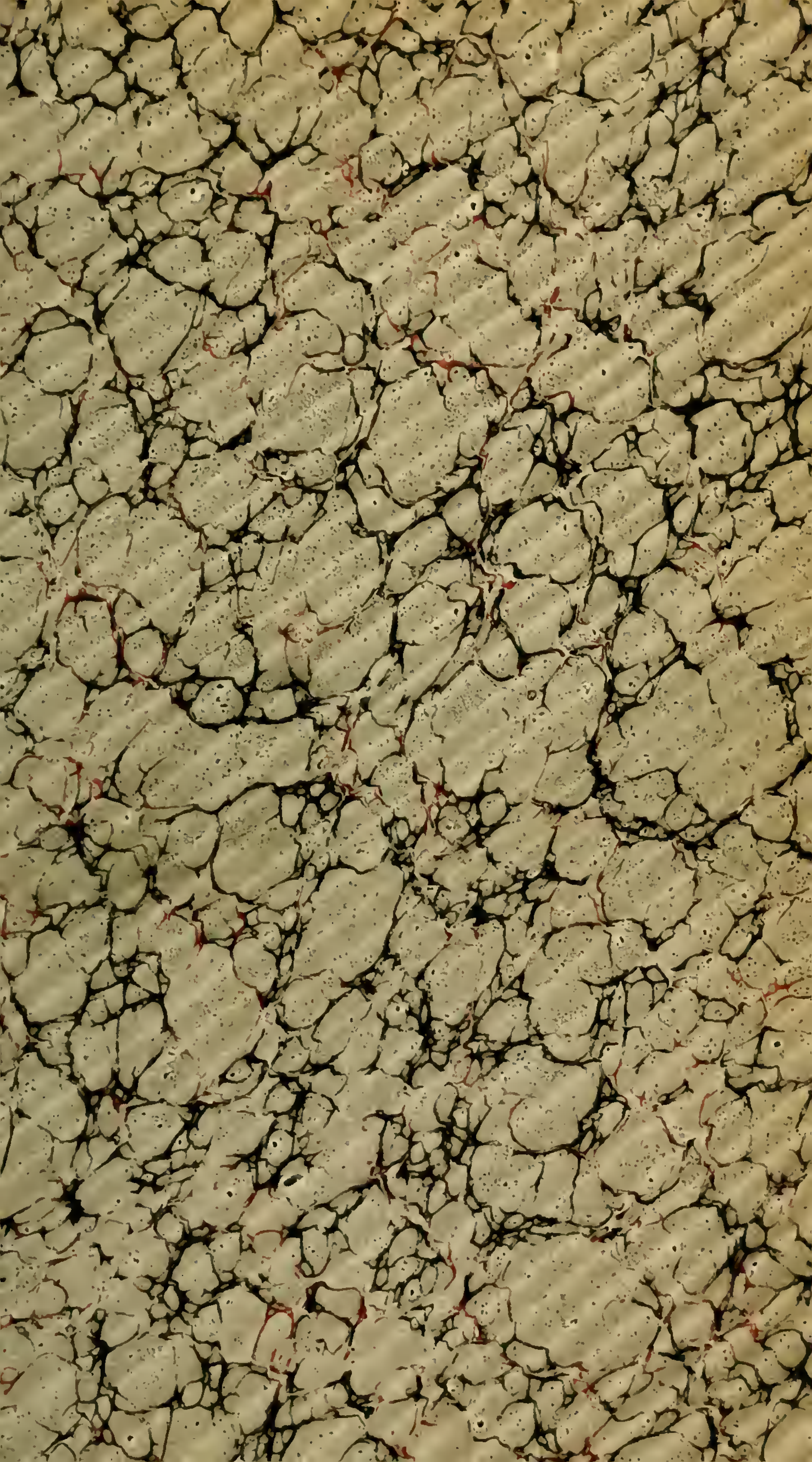






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

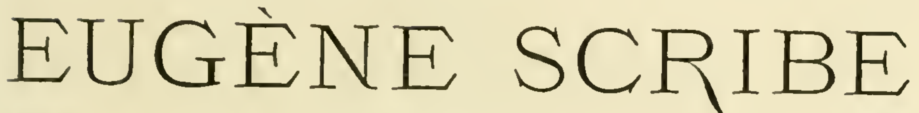
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE



EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

LA MAITRESSE AU LOGIS
PARTIE ET REVANCHE
L'AVARE EN GOGUETTES — LES GRISETTES
LA VÉRITÉ DANS LE VIN — LE RETOUR
UN DERNIER JOUR DE FORTUNE
ROSSINI A PARIS

E·REIBER invt

ES

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1877

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau

LA

MAITRESSE AU LOGIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

THÉATRE DU GYMNASE. — 9 Juin 1823.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Grâce au ciel, nous savons l'usage;
A chacun l'on fait un présent,
Le jour où l'on entre en ménage;
C'est fort bien vu, c'est très-prudent;
Car l'hymen ressemble, et pour cause,
A ces spectacles, où souvent
L'on ne donnerait pas grand'chose,
Si l'on ne payait qu'en sortant.

(Julie rentre.)

Eh bien! mademoiselle, vous voilà déjà revenue!

JULIE.

Eh! oui, sans doute; madame ne veut pas de cette robe; elle prétend que cela lui donnerait un air de mariée, et c'est ce qui lui déplait le plus au monde. Alors, quand on a de semblables idées, on ne prend pas un mari, et on reste veuve.

GERVAIS.

Du tout, mademoiselle; le veuvage ne vaut rien... pour les domestiques : il n'y a qu'une volonté, partant il faut obèir. Dans le mariage, au contraire, ce qui est l'avis de monsieur n'est pas l'avis de madame; si on est maltraité par l'un, on est protégé par l'autre, et souvent par les deux, car nous avons les querelles, les raccommodements, les rapports, les rapports surtout.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

L'un pour parler souvent vous récompense;
Pour ne rien dir' l'autre vous donne aussi.

JULIE.

Faire payer jusques à ton silence...

GERVAIS.

C'est de l'argent bien gagné, Dieu merci!
On d'vrait l' payer plus cher encore :
Jug' quel trésor qu'un serviteur discret,
Puisqu'en ménage on prétend que l'on est

Bien plus heureux par les chos' qu'on ignore
Que par celles que l'on connaît.

JULIE.

Vraiment, Gervais, je ne t'aurais jamais cru autant de talent d'observation, et je crois d'ailleurs que le prétendu t'a mis dans ses intérêts.

GERVAIS.

C'est vrai ; ce M. Fortuné de Saint-Yves me paraît un brave jeune homme; d'abord, il a une belle fortune.

JULIE.

Oui, il n'y a que cela à en dire.

GERVAIS.

C'est un beau cavalier.

JULIE.

C'est un sot.

GERVAIS.

Laissez donc; il a toujours l'argent à la main.

JULIE.

Oui, c'est là l'esprit des gens riches.

GERVAIS.

Pas toujours : j'en connais qui cachent leur esprit ; et en outre, celui-ci a un air bon enfant.

JULIE.

Oui, ni humeur, ni volonté, ni caractère, toujours de l'avis du dernier qui lui parle... il ne faudrait pas s'y fier, il n'y a rien de pis que ces gens-là ; et je ne conçois pas comment madame, qui est jeune et riche, et maîtresse d'elle-même, a été faire un pareil choix.

GERVAIS.

Pourquoi? c'est qu'elle l'aimait.

JULIE.

Je n'en voudrais pas répondre; vous voyez comme cette noce a un air triste : pas d'amis, pas de parents, personne

d'invité, point de bal, ni au salon, ni à l'office; moi qui avais un costume charmant.

GERVAIS, regardant par la porte du fond.

Vous voyez bien, vous disiez qu'il n'y avait pas d'invitations; v'là un monsieur qui a un air de famille : c'est quelque père, ou quelque cousin pour le moins.

SCÈNE II.

LES MÊMES; M. DE MERTEUIL, entrant par le fond.

M. DE MERTEUIL.

Votre maîtresse est-elle visible?

JULIE.

Je ne saurais vous dire. Monsieur ignore peut-être qu'aujourd'hui il y a une noce.

M. DE MERTEUIL, à Julie.

Si vraiment, je le sais.

JULIE.

C'est que madame avait dit qu'elle n'attendait personne.

M. DE MERTEUIL.

Aussi je viens sans être invité; vous pouvez annoncer M. de Merteuil, l'oncle du marié.

GERVAIS.

La ! je disais bien que monsieur avait un air d'oncle, ou quelque chose d'approchant... Vous dites M. de Merteuil? j'y vais; je suis si content que M. de Saint-Yves, que M. votre neveu... (A Julie.) Moi, d'abord, il me tardait qu'il y eût un maître dans la maison, parce que d'obéir à une femme...

JULIE.

Eh bien! par exemple.

GERVAIS.

Oui, j'ai le cœur bien placé; je ne suis que jardinier, mais je suis fier comme un laquais. (A M. de Merteuil.) Je vais vous annoncer.

M. DE MERTEUIL.

Restez, j'aperçois votre maîtresse.

SCÈNE III.

LES MÊMES; HORTENSE, sortant de l'appartement à droite.

HORTENSE, faisant la révérence.

Comment! monsieur de Merteuil dans ce pays!... je vous croyais encore au fond de la Bourgogne. (Aux domestiques.) Laissez-nous. Gervais, passez à la mairie, vous vous informerez si tout est prêt pour la cérémonie ; vous direz ensuite que l'on mette les chevaux, et vous reviendrez m'avertir.

GERVAIS.

Oui, madame. (A part.) C'est cela, trois ou quatre ordres à la fois. Mais, patience! ça va changer.

(Gervais et Julie sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Vous allez sans doute me trouver bien indiscret?

HORTENSE.

Vous ne pouvez jamais l'être. Croyez, monsieur, que nous ignorions votre retour, sans cela nous nous serions empressés, votre neveu et moi...

M. DE MERTEUIL.

Eh! quoi, madame, ce que j'ai appris est donc vrai! vous allez vous marier?

HORTENSE.

Mais, oui; dans deux heures à peu près.

M. DE MERTEUIL.

Comment! il y a deux mois, je viens demander votre main pour le plus jeune de mes neveux, Saint-Yves, que j'ai élevé, que j'aime, mon enfant d'adoption, un cavalier charmant, dont chacun vante l'esprit, l'amabilité, le caractère. Vous le refusez, vous ne lui permettez même pas de se présenter chez vous, et de détruire les injustes préventions que vous aviez contre lui. Persuadé que vous voulez toujours rester veuve, je vais faire un voyage dans une de mes terres; et ce matin, à mon retour, j'apprends que, non contente d'avoir refusé mon pauvre neveu, vous allez épouser son cousin, un génie épais et massif comme son individu. Du reste, il ne m'appartient pas d'en dire du mal, puisque c'est un de mes parents; mais enfin, sous aucun rapport, il ne peut entrer en comparaison avec mon autre neveu. Tout cela n'est-il pas vrai? répondez.

HORTENSE.

Oui, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Comment donc son cousin a-t-il pu vous séduire? car enfin, puisqu'il est l'époux de votre choix, vous avez sans doute pour lui un amour?...

HORTENSE.

Non, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Et vous l'épousez?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Par exemple, madame, vous me permettrez de dire que voilà une conduite...

HORTENSE.

Bizarre, inexplicable... allons, convenez-en; avec sa nièce on peut tout dire, on n'a pas besoin d'être galant.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! pour profiter de la permission, je vous dirai que vous allez commettre une... une imprudence.

HORTENSE.

Ah! vous me ménagez encore; et vous vouliez dire mieux.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! oui, madame, une folie; et c'en est une que rien ne peut justifier.

HORTENSE.

Peut-être. D'abord, monsieur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne me serais jamais remariée, je serais toujours restée veuve; il est si doux d'être libre, de n'être point soumise aux volontés, aux caprices d'un maître, ou d'un époux, comme vous voudrez; moi je l'avoue, j'aime à commander; le pouvoir a tant de charmes! Mais c'est pour nous autres femmes que l'indépendance est une chimère; et je m'aperçus bientôt que j'avais fait un rêve impossible à réaliser. Dans le monde, dans les sociétés, aux spectacles, comment se présenter seule? il faut agréer malgré soi les soins d'un chevalier. Dès qu'on entre dans un salon, on se demande : « Quelle est cette dame? — C'est madame une telle, une veuve. — Ah! c'est une veuve!... » Ce titre de veuve inspire tant de hardiesse, tant de confiance! tout le monde se croit des droits, depuis le vieux conseiller jusqu'au jeune lycéen qui sort de son collége. Vous voyez donc bien que, pour sa réputation, on ne peut pas rester veuve.

M. DE MERTEUIL.

Raison de plus pour bien réfléchir au choix d'un époux.

HORTENSE.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis d'abord promis de ne pas me marier par inclination. Je me suis rappelé ensuite que mon premier mari, qui m'avait rendue fort malheureuse, avait infiniment d'esprit, beaucoup plus que moi.

M. DE MERTEUIL.

J'ai peine à le croire, madame.

HORTENSE.

Et moi, je n'en puis douter; car il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. Voilà pourquoi j'ai refusé le parti que vous m'aviez proposé.

M. DE MERTEUIL.

Je conçois, madame, tout ce que cette exclusion a d'honorable pour mon pauvre neveu; et je comprends maintenant comment son heureux cousin a dû l'emporter sur lui.

HORTENSE.

Vous auriez tort, monsieur, d'en rien induire de défavorable à celui que j'ai choisi. Il y a en tout un juste milieu à observer : un homme peut être fort bien, sans être charmant, et être fort aimable, sans être un Voltaire.

AIR du Pot de fleurs.

De l'art des vers les amours font usage,
Mais pour l'hymen l'humble prose suffit;
Car on est heureux en ménage
Plus par le cœur que par l'esprit :
Que m'apprendront ces vers faits pour séduire?
Que mon époux est fidèle et constant?
Si son amour le prouve à chaque instant,
Qu'a-t-il besoin de me le dire?

M. DE MERTEUIL.

A la bonne heure, madame! mais au moins vous ne serez point inaccessible à la pitié; et je suis sûr que mon neveu est au désespoir. Si vous l'aviez entendu comme moi, quand je lui ai porté votre refus! si vous lisiez ses lettres, si vous saviez tous les partis qu'il a refusés pour vous!

HORTENSE.

Pour moi?

M. DE MERTEUIL.

Oui, madame; il en est temps encore, rompez ce mariage, ou du moins retardez-le de quelques jours.

SCÈNE V.

LES MÊMES; GERVAIS.

GERVAIS.

Un jeune homme qui est en bas voudrait parler à M. de Merteuil.

M. DE MERTEUIL.

Ah! mon Dieu! si c'était lui, s'il venait me supplier de tenter un dernier effort... Parlez, madame, que lui dirai-je?

HORTENSE.

Qu'il n'est pas raisonnable, ni vous non plus; les choses sont trop avancées; que peut-être sans cela... mais tout est disposé pour le mariage, (A Gervais.) n'est-il pas vrai?

GERVAIS.

Oui, madame, tout est prêt; je venais vous le dire.

HORTENSE.

Vous le voyez; nous n'attendons plus que le futur.

GERVAIS.

Il est ici, madame, dans le petit salon; mais sachant que

vous étiez avec monsieur, il attend vos ordres pour se présenter.

M. DE MERTEUIL.

Je me retire, madame.

HORTENSE.

Non pas, j'espère que vous passerez la journée avec nous ; n'êtes-vous pas notre plus proche parent ? Voyez seulement ce que l'on vous veut, et quelle est la personne qui vous demande.

GERVAIS.

C'est un jeune paysan, qui tient une lettre à la main.

M. DE MERTEUIL.

Puisque vous le voulez, madame, je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, GERVAIS.

HORTENSE.

A-t-on jamais vu une pareille obstination ? et pouvais-je penser que ce jeune homme, que j'ai rencontré deux ou trois fois en société, irait se prendre ainsi de belle passion ?... Ah ! mon Dieu ! et mon mari que j'oublie. (A Gervais.) Dis-lui donc qu'il peut se présenter. (Gervais entre dans le salon à gauche.) M. de Merteuil a beau dire, je n'ai, dans tout cela, rien à me reprocher ; et s'il m'aime, c'est un malheur dont je ne suis pas responsable.

SCÈNE VII.

GERVAIS, HORTENSE, SAINT-YVES, habit noir, gilet et culotte clairs, guêtres larges à l'anglaise et de même couleur, perruque blonde bouclée ridiculement. Il sort du salon à gauche.

GERVAIS, entre précédant Saint-Yves.

Oui, monsieur, madame est visible et vous attend.

(Gervais sort.)

HORTENSE.

Que j'ai d'excuses à vous faire ! j'ignorais, je vous le jure, que vous fussiez là. Vous vous êtes ennuyé sans doute ?

SAINT-YVES.

Du tout; j'étais là, dans un fauteuil, où je crois que je me suis endormi; moi, d'abord, je ne m'impatiente jamais.

HORTENSE.

C'est d'un heureux caractère ; mais vous pouviez entrer, car j'étais là à causer avec M. de Merteuil, votre oncle.

SAINT-YVES.

Ah ! mon oncle de Merteuil est ici ? j'en suis enchanté... c'est-à-dire, enchanté... j'entends par là que ça m'est bien égal, parce qu'il ne m'a jamais beaucoup aimé, à cause de mon cousin Léon qu'il me préférait. Connaissez-vous mon cousin Léon ?

HORTENSE.

Fort peu.

SAINT-YVES.

Eh bien ! vous verrez un joli garçon ; on dit que nous nous ressemblons un peu ; mais il est bien mieux ; et puis, voyez-vous, mon cousin Léon est un gaillard qui a des connaissances, de l'instruction; et ses études... donc !... je peux dire qu'il les a faites doubles; je vais vous expliquer comment.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Dans le collége où nous étions,
Nos devoirs étaient tous les mêmes;
C'est lui qui me faisait mes thèmes
Et qui dictait mes versions.
Je me fâche peu d'ordinaire,
Mais quand on m'insultait, ma foi,
S'il fallait se mettre en colère,
C'est lui qui s'y mettait pour moi.

Parce que moi, voyez-vous, au collége je n'ai jamais été fort d'aucune manière; (En riant.) ah! ah! aussi, je n'ai pas peur de perdre mon latin, ah! ah!

HORTENSE.

Mais taisez-vous donc; si on vous entendait!

SAINT-YVES, reprenant l'air soumis et sérieux.

Je me tais, madame.

HORTENSE.

Avez-vous fait ce dont nous étions convenus?

SAINT-YVES.

Oui, madame, oui; j'ai été chez la marchande de modes, la lingère, le bijoutier, etc., et j'espère que vous avez dû être contente de la corbeille de noce que je vous ai envoyée hier.

HORTENSE.

Oui, sans doute; elle était d'une élégance, d'un goût exquis... je n'en revenais pas.

SAINT-YVES.

Je le crois bien; aussi ce n'était pas moi qui l'avais choisie, pas si bête; j'en avais chargé mon cousin Léon, parce que lui, il s'entend à toutes ces niaiseries-là. Ah! ah! ah!

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit qu'on pouvait vous entendre.

SAINT-YVES.

Je me tais, madame. Voici en même temps votre por-

trait ; si le cadre ne vous plaît pas, ce n'est pas ma faute ; je voulais le faire entourer de brillants, mais mon cousin Léon n'a pas voulu ; savez-vous pourquoi ? c'est assez bête ; il m'a dit : « A quoi bon des diamants ? ceux qui regarderont ce portrait ne les verront pas. » Ce qui est une niaiserie, parce que des diamants ça se voit toujours ; alors, je lui ai dit : « Fais comme tu voudras. »

HORTENSE.

Comment ! est-ce que ce serait lui aussi ?...

SAINT-YVES.

Oui, madame.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Mais je ne veux plus, je l'atteste,
A mon cousin avoir recours ;
Pour mettre un cadre aussi modeste,
On l'a fait attendre huit jours ;
Il faut qu'il soit bien bon apôtre,
Huit jours ! est-ce là du bon sens ?
(Montrant le portrait.)
Il en aurait fait faire un autre,
Qu'il n'eût pas été plus longtemps.

Il est vrai qu'à Paris les ouvriers, eh ! eh !...

HORTENSE.

Encore, monsieur !

SAINT-YVES.

Je me tais, madame ; mais en tous cas, vous lui en ferez tout à l'heure vos reproches, car il va venir.

HORTENSE.

Il va venir ! et comment ?

SAINT-YVES.

C'est moi qui suis allé ce matin à Paris, pour l'inviter à ma noce ; quant à mes autres parents, ils demeurent tous dans les environs, et seront ici dans l'instant.

HORTENSE.

Il ne manquait plus que cela ! et pourquoi l'avez-vous fait sans me consulter? je vous avais dit que je voulais que ce mariage se fît sans bruit, sans éclat.

SAINT-YVES.

Aussi, madame, vous le voyez, j'ai suivi vos ordres; mariage incognito, tenue de campagne.

HORTENSE.

C'est bien; mais votre cousin, vos autres parents...

SAINT-YVES.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là ? vous allez vous fâcher contre moi.

HORTENSE.

Non, sans doute ; mais après la cérémonie, vous aurez la bonté d'aller sur-le-champ désinviter tout le monde.

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE.

Quant à votre cousin Léon... Vous ne pourrez pas retourner à Paris, à six lieues d'ici...

SAINT-YVES.

Non, madame.

HORTENSE.

Il faut donc bien le laisser arriver; mais on lui dira... enfin nous trouverons quelque prétexte.

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE.

Quant à votre oncle Merteuil... (Se retenant.) Le voici, je l'entends.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; M. DE MERTEUIL; puis GERVAIS.

SAINT-YVES.

C'est bon, je vais le renvoyer.

HORTENSE.

Du tout!

SAINT-YVES.

Puisqu'il est de mes parents, autant commencer par lui.

HORTENSE.

Au contraire, je veux que vous l'engagiez à rester aujourd'hui.

SAINT-YVES.

C'est que vous m'aviez dit d'abord...

HORTENSE.

Je dis maintenant autrement; et surtout, que ça ait l'air de venir de vous!

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE, à M. de Merteuil, qui vient d'entrer.

Eh bien! monsieur, quelle nouvelle vous annonçait-on?

M. DE MERTEUIL.

Ce n'était point du tout ce que je croyais; c'est une affaire assez délicate, et pour laquelle on me donnait des instructions.

SAINT-YVES, allant à lui.

Vous vous portez bien, mon cher oncle?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon cher neveu, et je te félicite de ton bonheur. Je t'avoue après cela que, si on m'avait consulté d'avance, ce qui arrive aujourd'hui n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il

faut bien se prêter de bonne grâce, lorsqu'on ne peut pas faire autrement...

SAINT-YVES.

Hein ! est-ce d'un bon oncle ! Voilà comme il a toujours été pour moi. A propos de cela, on m'a chargé de vous inviter à dîner avec nous ; mais je vous prie de croire que ça vient de moi. Comme dit la chanson : « *De moi-même et sans efforts.* » Ah ! ah ! (Il rencontre un regard d'Hortense, et se calme sur-le-champ.) Ah ! vous acceptez, n'est-ce pas ?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon garçon, oui, je te le promets, mais ne compte pas sur moi pour te servir de témoin.

SAINT-YVES.

Nous n'en avons pas besoin ; ils sont avertis. La mairie est à deux pas, et nous n'avons qu'à signer.

GERVAIS, avec un gros bouquet au côté.

La voiture de monsieur !

HORTENSE.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

GERVAIS, répétant plus fort.

La voiture de monsieur !

HORTENSE, souriant.

C'est juste.

SAINT-YVES.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée,
Dans un instant je serai votre époux.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Pour compléter cette heureuse journée,
Nous reviendrons la finir avec vous.

M. DE MERTEUIL.

Hâtez-vous donc ici de reparaître.

GERVAIS, *à part.*

C'est qu'à madam' j'étais las d'obéir;
Ne pouvant pas encore être mon maître,
J'en change au moins, ça fait toujours plaisir.

Ensemble.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, etc.

(Saint-Yves, Hortense et Gervais sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE MERTEUIL, JULIE, sortant de la chambre à droite.

M. DE MERTEUIL.

Ma foi...

JULIE, entrant mystérieusement.

Monsieur... monsieur...

M. DE MERTEUIL.

Ah! la femme de chambre de madame. Eh! mon Dieu d'où vient cet air mystérieux?

JULIE.

Monsieur, comme oncle de mon maître et de ma maîtresse, je crois devoir vous prévenir d'un événement qui les intéresse l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux.

M. DE MERTEUIL.

Qu'est-ce donc?

JULIE.

Une espèce de paysan, celui-là même qui tout à l'heure vous a apporté une lettre, vient de m'aborder dans l'avenue, et m'a dit tout bas à l'oreille : « Mademoiselle Julie, un jeune homme qui connait l'attachement que vous portez à votre maîtresse aurait un secret important à vous confier : trouvez-vous d'ici à un quart d'heure dans le petit pavillon au bout du jardin; votre fortune en dépend. »

M. DE MERTEUIL.

Voilà tout ?

JULIE.

Voilà tout... si ce n'est cette bourse qu'il a laissée en s'enfuyant, et dans laquelle on avait oublié une vingtaine de pièces d'or. Je vous le demande, monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela ?

M. DE MERTEUIL.

Mais, toi-même, qu'est-ce que tu en dis ?

JULIE.

Moi ? rien, monsieur. Je pense que c'est un des adorateurs de madame, un prétendant malheureux, peut-être même ce jeune homme que madame a refusé... M. Léon, votre neveu.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

C'est lui surtout que j'appréhende.
Dois-je ou non, je vous le demande,
Aller à ce rendez-vous-là ?
C'est pour ma maîtresse ; et voilà
D'où vient mon embarras extrême ;
Si ce n'était que pour moi-même,
Monsieur sent bien qu'en pareil cas,
Hélas ! je n'hésiterais pas.

M. DE MERTEUIL.

Moi, je n'ai point d'avis à te donner ; fais ce que tu voudras.

JULIE.

Je remercie monsieur ; mon devoir était de le prévenir, car je n'aurais osé rien prendre sur moi ; mais dès que monsieur est instruit et qu'il m'autorise...

M. DE MERTEUIL.

Du tout ; je ne suis pour rien là-dedans ; je te l'ai dit : fais ce que tu voudras ; je vois seulement que ta volonté est d'y aller.

JULIE.

Oui, monsieur, pour lui apprendre que maintenant ma maîtresse est mariée (ce qu'il ignore sans doute), et qu'alors il m'est impossible de l'écouter. Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible de faire.

M. DE MERTEUIL.

Très-bien, très-bien ; et tu y as d'autant plus de mérite, qu'il me semble que tu n'aimes pas beaucoup le mari de madame.

JULIE.

Je vous en demande pardon, puisque c'est aussi votre neveu... Mais moi, monsieur, je ne peux pas le souffrir ; et si madame avait écouté mes conseils... du reste, maintenant ils seraient inutiles... Le voilà le mari de madame, et mon devoir est de le servir avec tout le zèle et l'affection que l'on doit à son maître... Adieu, monsieur, je cours au petit pavillon.

(Elle sort.)

HORTENSE, dans la coulisse.

C'est bien, monsieur, c'est bien ; partez, mais revenez vite.

M. DE MERTEUIL.

Elle fait d'autant mieux que voici sa maîtresse.

SCÈNE X.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Eh ! quoi, madame, la cérémonie est déjà terminée ?

HORTENSE.

Eh ! mon Dieu, oui... le temps d'apposer sa signature au bas de ce grand registre, et d'entendre la lecture que nous a faite M. l'adjoint.

M. DE MERTEUIL.

Il me semble que cette lecture vous a donné des idées assez tristes.

HORTENSE.

Non, mais il n'y a rien de bien divertissant dans les actes de l'état civil.

M. DE MERTEUIL.

Oui, c'est moins gai qu'un roman... Beaucoup de gens cependant prétendent que le mariage en est un.

HORTENSE, en souriant.

En tout cas, il ne faudrait pas le juger d'après le premier chapitre.

M. DE MERTEUIL.

Mais dites-moi donc, où est mon neveu, votre mari ?... Je ne le vois pas avec vous.

HORTENSE.

Il est allé chez plusieurs de nos parents qu'il avait invités sans m'en prévenir, et que je ne me soucie pas de recevoir. J'aime mieux que nous ne restions que nous trois... en petit comité.

M. DE MERTEUIL.

Comment a-t-il pu vous quitter, même pour quelques instants?

HORTENSE.

Eh mais... il l'a bien fallu; je le lui avais dit.

M. DE MERTEUIL.

Pardon ; j'oubliais que vous vous étiez réservé par contrat de mariage le droit de commander.

HORTENSE.

Non, mais je compte bien le prendre.

M. DE MERTEUIL.

Et vous pensez qu'en ménage ce bonheur-là peut tenir ieu de tous les autres?

HORTENSE.

A peu près, du moins, et je connais beaucoup de dames qui seraient de mon avis.

AIR de Céline.

De toute femme raisonnable
Je ne crains pas le désaveu;
Ce plaisir du moins est durable,
Et les plaisirs le sont si peu!
Il n'est qu'un temps pour la jeunesse,
Il n'est qu'un temps pour les amours;
On ne saurait aimer sans cesse,
Et l'on peut commander toujours.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, un jeune homme qui est en bas demande à vous parler.

HORTENSE.

Et que veut-il?

GERVAIS.

Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Julie qui l'a reçu : elle dit qu'il arrive de Paris en voiture, et qu'il s'appelle M. Léon de Saint-Yves : c'est un cousin de monsieur, un joli cavalier.

HORTENSE.

Comment, M. Léon! Dites que je ne peux recevoir... ou plutôt que je n'y suis pas.

GERVAIS.

Oh! non, madame... non... on lui a dit que vous y étiez.

HORTENSE.

Et qui vous a prescrit d'agir ainsi?

GERVAIS.

C'est monsieur : il a dit en partant qu'il allait désinviter tous ses parents; mais que si cependant il en venait quelques-uns, on les amènerait auprès de madame.

HORTENSE.

C'est bien; mais cet ordre ne regarde pas M. Léon : vous pouvez le congédier.

GERVAIS.

Il n'y a pas moyen, madame, monsieur l'a défendu; et puisqu'il y a un maître maintenant, c'est à lui de commander.

HORTENSE.

Eh bien! par exemple, voilà qui est nouveau.

M. DE MERTEUIL.

Calmez-vous, je vous prie, et faites attention qu'après ce que vos gens ont dit à mon neveu Léon, vous ne pouvez guère vous dispenser de le recevoir.

HORTENSE.

Comment! monsieur, vous voulez...

M. DE MERTEUIL.

Un pareil refus paraîtrait fort singulier : c'est un parent de votre mari, et il faudra toujours qu'il se présente chez vous; d'ailleurs, une visite de noce, une visite de cérémonie, c'est l'affaire de cinq minutes.

HORTENSE.

Puisque vous le jugez convenable... (A Gervais.) A la bonne heure. (Gervais fait un geste de joie.) Dis à Julie de le faire entrer.

GERVAIS.

Oh! non, j'y vais moi-même; il faut que je le voie.

HORTENSE.

Et pour quelle raison?

GERVAIS.

Parce que monsieur m'a ordonné de regarder tout ce qui

arriverait, et de tout examiner afin de lui rendre compte.

HORTENSE, avec un mouvement de colère.

Comment ! (Se reprenant froidement.) Sortez ! (Gervais sort.) Je n'en reviens pas ; une pareille idée, un ordre aussi inconvenant !

M. DE MERTEUIL.

Il y a des gens curieux, qui veulent tout savoir... Ah çà ! pendant que vous allez vous faire des compliments, je vais déjeuner.

HORTENSE.

Comment! monsieur, vous me quittez?

M. DE MERTEUIL.

Je n'ai rien pris d'aujourd'hui : un jour de noce !... moi qui comptais sur le déjeuner dînatoire...

HORTENSE.

Mais la présence de votre neveu...

M. DE MERTEUIL.

Ne fera rien à mon estomac, et le plaisir de le voir ne calmera pas mon appétit. Je reviens dans l'instant; ne vous dérangez donc pas, je vais demander à vos gens un verre de madère, la moindre chose...

HORTENSE.

Je vais donner l'ordre...

M. DE MERTEUIL.

Ce n'est pas la peine, je leur commanderai moi-même. si vous voulez bien le permettre ; aussi bien, aujourd'hui, je vois qu'ici tout le monde s'en mêle !

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, LÉON en grand costume, tout en noir, perruque brune.

LÉON, à la cantonade.

C'est bien, mon garçon, ne te donne pas la peine, je m'annoncerai moi-même.

(Léon et Hortense se saluent.)

HORTENSE.

Je suis fâchée, monsieur, que mon mari soit absent; il sera privé du plaisir de vous voir.

LÉON.

Qu'à cela ne tienne, madame; peut-être une autre fois serai-je assez heureux pour le rencontrer : avec un peu de persévérance, on finit toujours... D'ailleurs, il y a de bonnes raisons pour que dans ce moment je ne m'aperçoive pas de son absence.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, certainement...

LÉON.

Et puis, vous sentez bien que ce n'est pas précisément avec mon cousin que je désirais faire connaissance... il y a longtemps qu'elle est faite : nous avons été au collége ensemble; nous nous sommes rarement quittés, et je lui avais toujours prédit que son nom lui porterait bonheur.

HORTENSE, souriant.

On dit cependant qu'au collége vous étiez plus heureux que lui?

LÉON, la regardant.

Oui, madame, mais depuis il a pris sa revanche; et je viens joindre mes félicitations à celles de ses amis sur le mariage qu'il vient de contracter. Daignerez-vous, madame, recevoir mes compliments?

HORTENSE.

Oui, monsieur, et j'espère bientôt avoir le plaisir de vous les rendre. Avec votre fortune, votre naissance, et surtout votre mérite, il est impossible qu'il ne se présente pas bientôt un parti digne de vous. Soyez persuadé, monsieur, que je le désire plus que personne, et qu'il me serait doux de trouver dans votre femme une cousine et une amie.

LÉON.

Je vous remercie pour elle, madame.

AIR : Du partage de la richesse. (Fanchon la vielleuse.)

Pour moi c'est moins flatteur peut-être;
Jamais de vous je n'obtins rien, hélas!
Et vous aimez déjà, sans la connaître,
Ma femme qui n'existe pas!
D'un tel espoir je suis ravi, madame,
Et pour mon cœur il est bien doux
Que vous daigniez rendre à ma femme
L'amitié que j'aurai pour vous.

Mais je doute que je puisse profiter de votre générosité, car je ne me marierai jamais.

HORTENSE.

Et pour quelle raison? pourquoi ne pas faire un choix?

LÉON.

J'en avais fait un, madame, que tout le monde aurait approuvé : l'amabilité, les grâces, l'esprit, la raison, tout se réunissait pour le justifier, mais celle qui en était l'objet a refusé mes hommages, et n'a même pas daigné me recevoir. J'avais juré de me venger, de l'oublier; mais j'ai réfléchi depuis que ma colère était injuste, et mon serment impossible à tenir; qu'il n'était pas plus en son pouvoir de m'aimer qu'au mien de cesser de l'adorer; alors, d'après ces sentiments, nous avons pris tous les deux le seul parti qui nous convînt : elle, de se marier, et moi de rester toujours garçon.

HORTENSE.

Eh quoi ! monsieur...

LÉON.

Oui, madame, c'est un parti pris; et je ne dis pas cela pour qu'on m'en sache gré, car je n'attends rien, je n'espère rien, et je ne sais pas en effet à quoi l'on pourrait m'employer, puisqu'on ne me trouve pas bon même pour faire un mari... vous sentez bien que ce n'est pas...

HORTENSE, souriant.

Je vois, monsieur, que ce refus a touché plus que votre cœur, car il a blessé votre amour-propre. Eh bien ! peut-être avez-vous tort. Si, en effet, la personne dont vous parlez, craignant de se donner un maître, eût redouté l'ascendant de votre esprit; si, par exemple, elle ne vous eût offert sa main qu'à la condition de rester toujours maîtresse absolue, qu'auriez-vous fait ?

LÉON.

Ce que j'aurais fait? Madame, c'est moi qui aurais refusé.

HORTENSE.

Il se pourrait !

LÉON.

Oui, madame.

AIR du vaudeville de Turenne.

Malgré l'excès de ma tendresse,
Loin d'accepter une pareille loi,
J'aurais refusé ma maîtresse,
Pour elle... encor plus que pour moi.
D'un homme libre et généreux et brave
Le noble amour doit vous enorgueillir;
Mais c'est vouloir soi-même s'avilir
Que d'être aimé par un esclave.

HORTENSE.

C'est-à-dire, messieurs, que la seule chose qui vous flatte dans le mariage est l'empire que vous comptez exercer sur nous?

LÉON.

Non pas, madame, je n'ai pas dit cela; et je voudrais, au contraire, que dans un bon ménage personne ne commandât, que personne n'eût d'autorité absolue; quand c'est le mari qui veut s'en prévaloir, elle est tyrannique; elle devient humiliante quand c'est la femme qui l'exerce : entre deux amants, entre deux époux qui s'aiment, amour, plaisirs, tout est commun... pourquoi le droit de commander ne le serait-il pas? L'homme le plus extravagant peut souvent avoir raison; la femme la plus raisonnable peut quelquefois avoir tort; pourquoi ne pas s'éclairer mutuellement? pourquoi ne pas régner deux? Ah! si le ciel eût comblé mes vœux, si celle que j'aime eût été sensible à mon amour, j'eusse été non son esclave, mais son ami, son guide, son conseil; elle eût été le mien; j'aurais été fier de céder à ses avis, d'obéir non pas au joug du caprice, mais à celui de la raison; et peut-être elle-même... Mais pardon, madame, me voici malgré moi bien loin du sujet qui m'amenait ici; j'oublie que de pareilles idées ne me sont plus permises, et que je trace là des plans de bonheur qu'un autre que moi est appelé à réaliser.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, faut-il servir? il est cinq heures.

HORTENSE.

Comment, déjà! et mon mari?

GERVAIS.

Le voilà qui revient, car j'ai aperçu la voiture au bout de l'avenue. (*A part.*) Diable! il me semble que quand je suis entré ils étaient bien près, et que ce monsieur parlait vivement... j'en prendrai note.

LÉON.

Comment! mon cousin Fortuné est déjà de retour?

HORTENSE.

Ne désiriez-vous pas le voir?

LÉON.

Oui, tout à l'heure, mais maintenant!... J'avoue qu'en arrivant ici j'avais bien pris ma résolution, et je me croyais le courage de le voir, de le féliciter tranquillement sur son mariage... Je sens à présent que cela me serait impossible, et je vous demande la permission de me retirer.

HORTENSE.

En conscience, je ne puis vous l'accorder; vous êtes resté ici pendant son absence, et vous partiriez au moment où il arrive... ce ne serait pas convenable.

LÉON.

Oui, mais ce serait beaucoup plus prudent.

HORTENSE.

Vous êtes le maître, monsieur; mais vous me feriez beaucoup de peine.

LÉON.

Je reste, madame, je reste; je ne vous désobéirai pas, pour la première fois que vous daignez me donner des ordres.

HORTENSE.

Je vous remercie de votre complaisance : mais en attendant le dîner, vous trouverez au salon M. de Merteuil, votre oncle; nous vous y rejoignons à l'instant. Gervais, conduisez monsieur, et allez sur-le-champ veiller à ce qu'on nous serve.

(Léon, conduit par Gervais, entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE; puis JULIE.

HORTENSE.

Oui, je crois que j'ai bien fait de le retenir; M. de Merteuil et mon mari m'en sauront gré; d'ailleurs, j'ignore pourquoi je craignais de le voir : je m'en étais fait une tout autre idée; je pensais trouver en lui un étourdi, un jeune homme à la mode... le commencement de sa conversation me l'avait fait croire; mais la fin de notre entretien... ah! oui, il est trop raisonnable pour être jamais à craindre.

JULIE, entrant.

Madame!

HORTENSE, sans l'écouter ni l'apercevoir.

Comment! malgré l'amour qu'il avait pour moi, il aurait eu, disait-il, la force, le courage de me résister; j'aurais bien voulu voir cela.

JULIE.

Madame!

HORTENSE.

Ah! c'est toi, Julie?

JULIE.

Oui, madame, voilà plusieurs fois que je vous parle, mais vous étiez préoccupée.

HORTENSE.

Moi, du tout; qu'y a-t-il? que me veux-tu?

JULIE.

Vous prier de descendre un instant, pour apaiser monsieur, car il est d'une humeur...

HORTENSE.

Lui, de l'humeur! eh bien! par exemple, cela lui va bien.

JULIE.

Croyez-vous donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui en ont?... Monsieur conduisait lui-même le cabriolet, et en entrant il a eu la maladresse d'accrocher; alors il s'est mis dans une colère contre le concierge, sans doute de ce que la porte n'était pas plus grande! Voyant ensuite les deux beaux vases qui ornent le vestibule, et qui apparemment lui choquaient la vue, il a donné ordre de les casser.

HORTENSE.

Comment! ces albâtres qu'on m'a rapportés d'Italie, ces deux vases antiques !

JULIE.

C'est ce que je lui ai dit, madame; il m'a répondu : « Raison de plus, il y a assez longtemps qu'ils servent. »

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (*Voltaire chez Ninon.*)

Sur ce mot, et malgré nous,
On s'est permis de sourire,
Alors je ne peux vous dire
Ses transports et son courroux;
Puisqu'auprès de vous qu'il aime,
C'est la docilité même,
Puisqu'à votre ordre suprême
A l'instant il obéit,
Vous feriez bien, sur mon âme,
De lui commander, madame,
D'avoir un peu plus d'esprit.

Tenez, vous pouvez l'entendre encore; c'est lui, je me sauve.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

HORTENSE, SAINT-YVES dans le premier costume, GERVAIS.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que c'est que de pareils insolents! que cela vous

arrive encore! (Apercevant Hortense, il lui dit d'un ton doucereux.) Ah! vous étiez là, madame? je vous prierai d'interposer votre autorité auprès de vos gens, qui me manquent de respect.

HORTENSE.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de moi, et que vous vous acquittez assez bien du soin de les rappeler à l'ordre.

SAINT-YVES.

Je vous demande bien pardon, mais c'est que je ne peux pas souffrir que, quand je parle à des domestiques, ils se permettent de me répondre.

HORTENSE.

Cependant, monsieur, si vous les interrogez...

SAINT-YVES.

Mon Dieu, madame, vous avez raison, et je suis tout à fait de votre avis; aussi je ne demande pas mieux que de vous obéir, à vous, à la bonne heure!... mais à vos domestiques, c'est autre chose; je suis bien leur serviteur, et je vous demanderai la permission de les chasser tous, excepté Gervais, par exemple; (Lui frappant sur l'épaule.) celui-là, c'est un bon enfant, et nous nous entendons bien ensemble, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Y pensez-vous? Que vous ayez confiance en lui, à la bonne heure; mais une telle intimité est-elle convenable? et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que les ordres que vous lui avez donnés ce matin? Je veux qu'il s'explique là-dessus, et devant vous. Allons, réponds.

GERVAIS, à Saint-Yves.

Monsieur, faut-il répondre?

SAINT-YVES.

Sans doute.

GERVAIS.

Eh bien! c'est au sujet de ce que vous m'aviez dit tantôt d'examiner ce que ferait madame... et j'en ai pris note ainsi que...

HORTENSE.

Cela suffit, taisez-vous.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il me taire?

SAINT-YVES.

Eh! oui.

HORTENSE.

Dois-je croire, monsieur, ce que dit ce valet? est-il vrai que vous ayez pu...

SAINT-YVES.

Écoutez donc, madame; moi, je ne m'abuse pas sur ce que je peux valoir, je me connais très-bien : vous avez de l'esprit, et je n'en ai point; si j'en avais je n'aurais pas besoin de précautions; mais on n'en a pas et on prend ses sûretés.

GERVAIS.

C'est bien vu.

HORTENSE.

Mais au moins, monsieur, faudrait-il que les moyens de défense fussent convenables.

SAINT-YVES.

Est-ce un mal que de chercher à savoir? Parce que l'on est bête, cela n'empêche pas la curiosité.

GERVAIS.

C'est juste, il y a des bêtes curieuses.

HORTENSE.

Il fallait alors, monsieur, vous adresser tout simplement à moi-même; je me serais fait un plaisir de vous raconter tout ce qui s'est passé en votre absence; je vous aurais dit que

votre cousin Léon est venu vous voir, qu'il est arrivé pendant que j'étais ici à causer avec M. de Merteuil...

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Oui, mais l'oncle s'est en allé et les a laissés seuls.

HORTENSE.

Nous avons causé quelques instants...

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Une heure entière ; et quand j'ai annoncé votre retour, madame a dit : *Déjà !*

HORTENSE.

Qu'y a-t-il? et qu'est-ce que Gervais vous disait là?

SAINT-YVES.

Rien, madame ; c'est que...

HORTENSE.

C'est bien. (A Gervais.) Vous n'êtes plus à mon service ; sortez.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il que je sorte ?

SAINT-YVES.

Sans doute, si madame le veut ; (à Hortense.) mais je serai obligé d'en prendre un autre pour le même objet : autant garder celui-là qui est déjà au fait.

(Gervais sort.)

HORTENSE.

Comment, monsieur, vous persistez !

SAINT-YVES.

Permettez donc ! j'ai promis de faire en tout votre volonté, pour ce qui est des détails du ménage, du matériel de l'administration, à la bonne heure !... mais pour ce qui est du personnel, cela me regarde : ce sont des choses dont vous ne sentez pas l'importance ; et puisqu'il s'agit ici de mon cousin Léon, je me rappelle maintenant... voyez-vous ce que c'est que d'être... comme je vous disais tout à l'heure, et de ne pas faire attention... je me rappelle très-bien qu'il a

eu votre portrait entre les mains et qu'il le regardait avec des yeux... et qu'il me parlait de vous avec des soupirs... Certainement il n'est pas venu ici sans intention, et je cours m'expliquer là-dessus.

HORTENSE.

Y pensez-vous, monsieur? un jour comme celui-ci aller faire une scène!

SAINT-YVES.

Du tout, je ne me fâcherai pas, mais je lui dirai de s'en aller; il ne peut pas m'en vouloir... dès qu'il connaîtra les motifs... je lui dirai : « Cousin, tu es aimable, tu as de l'esprit... ma femme te trouve fort bien... elle pourrait t'aimer... »

HORTENSE.

Comment, monsieur! vous lui diriez...

SAINT-YVES.

Tiens... vous croyez qu'entre parents on se gêne... Je lui en dirai bien d'autres! je vais trouver mon cousin au salon, je vais lui parler; ça ne sera pas long.

HORTENSE.

Comment! monsieur... vous me laissez!

SAINT-YVES.

Voilà mon oncle Merteuil, qui va vous tenir compagnie.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, entrant par le fond, et suivant de l'œil Saint-Yves, qui s'en va en parlant toujours d'un ton très-élevé.

Eh! qu'a-t-il donc, votre mari?

HORTENSE.

Je n'en reviens pas encore. Et comment aurais-je pu soup-

çonner... Vous voilà, mon oncle... je vous croyais au salon.

M. DE MERTEUIL.

Non, j'ai été, après mon déjeuner, faire un tour dans votre parc. Mais qu'avez-vous donc? il me semble que pour un jour de noce vous avez une physionomie bien sombre.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; j'ai éprouvé un instant de contrariété.

M. DE MERTEUIL.

De la part de ce mari... si soumis, si débonnaire!

HORTENSE.

Non, certainement; je n'ai point à m'en plaindre... mais il y a peut-être quelques convenances... que j'aimerais à lui voir observer.

M. DE MERTEUIL.

Écoutez donc, c'est une bonne chose en ménage que d'être sans esprit, mais cela ne tient pas lieu de tout. Heureusement qu'il faut espérer que sa docilité... sa douceur...

(On entend dans la salle à côté Saint-Yves qui crie très-haut et très-vivement.)

SAINT-YVES, en dehors.

Ah! parbleu, nous verrons... si je n'étais pas le maître de recevoir les gens qui me conviennent!

M. DE MERTEUIL.

Eh! mais, n'est-ce pas lui que j'entends?

HORTENSE.

Ah! mon Dieu! ils se disputent.

M. DE MERTEUIL.

Eh! qui donc?

HORTENSE.

Mon mari... et M. Léon... un faux rapport qu'on lui a fait... il s'est imaginé... mon cher oncle, je vous en prie, voyez ce que c'est; apaisez-les par votre présence et empêchez que cela n'ait des suites.

M. DE MERTEUIL.

En effet, quel tapage!... J'y vais... Voyez de quel avantage vous vous privez : un homme d'esprit dans un pareil cas ne fait jamais de bruit.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, puis JULIE.

HORTENSE.

Ciel! qu'ai-je fait? et quel espoir me reste-t-il? Avec du temps, des soins, de la patience, tout autre caractère peut changer. Mais lui! que lui dire? il ne me comprendrait pas. Aujourd'hui même, et sans le vouloir, à quelles humiliations il m'expose!... Ah! Julie, te voilà!

JULIE.

Oui, madame... encore tout émue! Pauvre jeune homme! en me parlant il avait les larmes aux yeux! il semblait, en quittant ces lieux, qu'il s'éloignait de tout ce qu'il avait de plus cher.

HORTENSE.

De qui parles-tu?

JULIE.

De M. Léon. Je l'ai vu au moment où il sortait du salon; il a écrit à la hâte ces mots au crayon et m'a dit de vous les remettre.

HORTENSE.

A moi! que peut-il me dire?

JULIE.

Ce n'est pas sans doute un grand secret, car le billet est tout ouvert.

HORTENSE, lisant.

« Je ne puis obéir à vos ordres, madame, je suis forcé de

« vous quitter. Je viens d'avoir, avec mon cousin, une expli-
« cation qui aurait été beaucoup plus loin... si je ne m'étais
« rappelé qu'il est votre mari. Je n'avais plus dès lors qu'un
« seul moyen de vous prouver mon amour : c'était de sacri-
« fier mon ressentiment à la crainte de vous compromettre,
« et je n'ai point hésité... Adieu, madame... Adieu, pour
« jamais ! » (A part.) Pauvre jeune homme !

JULIE.

AIR du vaudeville de L'Homme vert.

C'est pour la suite que je tremble ;
Car, hélas! voilà maintenant
Les deux cousins brouillés ensemble.

HORTENSE.

Dieu ! quel funeste événement !

JULIE.

Oui, certes, rien n'est plus funeste
Qu'un départ comme celui-là,
Surtout, lorsque celui qui reste
Ne vaut pas celui qui s'en va.

HORTENSE.

Il ne t'a rien dit de plus ?

JULIE.

Non, madame ; il m'a seulement priée de lui accorder une grâce.

HORTENSE.

Et c'était...

JULIE.

C'était... de voir madame pour la dernière fois... afin de lui demander ses ordres.

HORTENSE.

Vous avez bien fait de le refuser.

JULIE.

Du tout, madame, je ne mérite pas vos éloges. Il était si

malheureux que je n'ai pu m'y résoudre et... il est là à côté.

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait! Renvoyez-le à l'instant... je ne veux pas le voir.

JULIE.

Dites-le-lui donc vous-même, madame... car, pour moi... je n'en aurai jamais le courage.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, LÉON, entrant par la porte à droite.

HORTENSE.

Que vois-je!... monsieur Léon!

LÉON.

Parlez bas, je vous en prie : l'on pourrait vous entendre, et vous ne voudriez pas...

HORTENSE.

Grand Dieu! laissez-moi sortir. Après ce qui s'est passé... vous sentez bien, monsieur, qu'il m'est désormais impossible de vous écouter.

LÉON.

AIR : Ah! si madame me voyait. (ROMAGNÉSI.)

Premier couplet.

Il faut obéir au devoir;
Mais en fuyant votre présence,
Faut-il partir sans l'espérance,
Hélas! de jamais vous revoir! (*Bis.*)
Eh! mais, quel trouble vous agite?
Vous êtes émue?

HORTENSE.

En effet,

Oui, de frayeur mon cœur palpite;
(A part.)
Ah! si mon mari le voyait! (*Bis.*)

Deuxième couplet.

LÉON.

Ce seul mot que j'implore ici,
Peut-il donc blesser votre gloire?

HORTENSE, troublée.

A votre amitié je veux croire.

LÉON.

Moi, madame, moi, votre ami!
Je ne puis être votre ami;
Ce serait vous tromper encore.
Sachez mon funeste secret :
Je vous aime, je vous adore!...

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! si mon mari l'entendait! (*Bis.*)

Je vous le répète, monsieur, après ce qui s'est passé... il m'est désormais impossible de vous voir.

LÉON.

Je le sais, madame; mais, dans le monde, dans d'autres sociétés... vous me permettrez du moins de me présenter devant vous.

HORTENSE.

Non, monsieur; je vous prie, au contraire, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de ne point vous offrir à mes yeux, d'éviter ma présence autant qu'il vous sera possible.

LÉON.

Qu'entends-je? me prescrire de pareilles lois! Pensez-vous, madame, aux idées qu'elles pourraient me donner? c'est presque me juger redoutable, c'est avouer que je puis avoir quelque influence sur votre repos.

HORTENSE.

Je ne veux ni ne dois vous répondre. Je vous crois, mon-

sieur, un homme d'honneur... et digne de la confiance que j'ai eue en vous. Quelles que soient les idées que vous attachiez à ces mots... partez... et ne me revoyez jamais.

LÉON, se jetant à ses pieds.

Ah! rien n'égale mon bonheur. Hortense, voilà tout ce que je demandais.

HORTENSE.

Monsieur! que faites-vous? Au nom du ciel!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; GERVAIS.

GERVAIS, traversant l'appartement, et apercevant Léon aux pieds d'Hortense.

Dieu! qu'ai-je vu? quelle bonne nouvelle pour monsieur!

HORTENSE.

C'est Gervais... il nous a vus!

LÉON.

Du tout.

HORTENSE.

Il va avertir mon mari...

LÉON.

Il ne le trouvera pas.

HORTENSE.

C'est lui... je l'entends.

LÉON, toujours à genoux.

Cela m'est égal... je suis décidé à tout braver.

HORTENSE.

Monsieur... voulez-vous me perdre? on vient.

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; JULIE entrant par la droite.

JULIE.

Ah! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ?

HORTENSE, à Saint-Yves.

Quelle humiliation ! devant tous mes gens !

SAINT-YVES, à demi-voix.

Ne craignez rien, j'ai un excellent moyen de sauver votre réputation. (Haut.) Ma chère Julie ! tu vois le plus heureux des hommes... (Montrant Hortense.) Voilà ma femme.

HORTENSE.

Comment !

SAINT-YVES.

Mon cousin Fortuné a disparu... il me cède tous ses droits.

HORTENSE, à part.

Ah ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme ! la tête n'y est plus. (A Saint-Yves.) Léon ! quelle extravagance ! revenez à vous... Comment voulez-vous qu'elle puisse croire...

SAINT-YVES.

Pourquoi pas? avec un peu d'audace et d'adresse... J'espère bien vous le prouver à vous-même. Oui, madame, c'est moi qui, après le départ de mon oncle, désolé de vos refus, mais ne désespérant pas de vous fléchir, ai appris, par une dame de vos amies, et vos motifs et vos projets; c'est moi qui, pendant six semaines, ai eu le courage de vous faire la cour sous ce déguisement; c'est moi enfin, qui n'ai jamais eu d'autre nom que Fortuné de Saint-Yves; c'est sous celui-là que, ce matin, j'ai signé mon bonheur, que j'ai juré de vous adorer sans cesse... Commencez-vous à croire que la raison me revient?

HORTENSE.

O ciel! que dois-je penser? (Regardant Saint-Yves.) Cet air de bonheur qui brille dans tous ses traits.. (Regardant Julie.) Ces regards d'intelligence, qu'est-ce que cela signifie? se fait-on un jeu de mes tourments?... ah! ce serait trop cruel! Parlez... tout ce que vous venez de me dire...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, qui est entré pendant les derniers mots de la scène précédente.

Est la vérité même, c'est moi qui vous l'atteste.

HORTENSE, prête à se trouver mal.

Ah! que je suis heureuse! Quoi! votre autre neveu... M. de Saint-Yves...

SAINT-YVES.

Ne vous a jamais vue, heureusement pour moi.

HORTENSE.

Et pour moi aussi... (A M. de Merteuil.) Mais vous, monsieur, comment avez-vous pu vous prêter à une pareille ruse?

M. DE MERTEUIL.

Je l'ignorais quand je suis arrivé : c'est depuis, que j'ai eu connaissance du stratagème; cette lettre... ce paysan...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; GERVAIS.

GERVAIS.

C'est étonnant, je ne peux pas trouver monsieur; que diable est-il donc devenu? (Apercevant Saint-Yves.) Comment! monsieur, encore ici?

SAINT-YVES, baisant la main d'Hortense.

Oui, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Eh bien! par exemple... Comment, madame, vous osez ?...

HORTENSE, le regardant.

Ah çà, il continue donc encore son rôle ?

SAINT-YVES.

Du tout, il était de bonne foi. Dans tous les complots il y a des compères qui sont au fait, et d'autres qui ne s'en doutent pas. Gervais était de ceux-ci.

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JULIE.

Que c'est là notre maitre, et que les deux n'en font qu'un.

GERVAIS.

Il serait possible! C'est fait de moi; je suis chassé!

HORTENSE.

Non, je te pardonne... (A Saint-Yves.) au moins, mon ami, si vous le voulez?

SAINT-YVES.

Dès que vous le désirez... qu'il reste donc, pour lui prouver que vous êtes toujours LA MAITRESSE AU LOGIS.

HORTENSE.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Je vois enfin, je vois qu'en cette vie
Tout galant homme, aimant à nous céder,
Accorde tout à la femme qui prie,
Refuse tout à qui veut commander.
(Au public.)
Pour applaudir à cette œuvre légère,

Venez, messieurs, vous serez bien reçus;
Songez-y bien, ce n'est qu'une prière;
Vous le savez, je ne commande plus,
Où vous régnez je ne commande plus.



PARTIE ET REVANCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. FRANCIS ET BRAZIER.

Théatre du Gymnase. -- 16 Juin 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DEGERVAL, oncle de Mme de Senange.	MM. FERVILLE.
M. ARMAND DE SAINT-ANDRÉ, lieutenant-colonel	PRUDENT.
M. DE LA DURANDIÈRE, ancien fournisseur.	BERNARD-LÉON.
Mme DE SENANGE, jeune veuve	Mmes THÉODORE.
MADELEINE, jardinière de madame de Senange.	VIRGINIE DÉJAZET.

INVITÉS.

En province, à quarante lieues de Paris.



PARTIE ET REVANCHE

Un salon. — Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux ; aux deux côtés de la croisée, un canapé et des fauteuils. — A la droite du spectateur, une bibliothèque ; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée. — A gauche, en face de la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie. — A droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique ; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel est placé un violon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, assis près de la table, la tête appuyée sur sa main, MADELEINE.

MADELEINE, *à la cantonade.*

Soyez donc tranquille, monsieur Bastien ! tout sera prêt... si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne... Ah ! c'est vous, monsieur Armand ? vous êtes là, tout seul au salon ?

ARMAND.

Oui ; qu'est-ce que tu me veux ?

MADELEINE.

Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande ga-

lerie vos peintures et votre musique; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, *se levant.*

Qu'est-ce que tu me dis là? Madame de Senange attend du monde?

MADELEINE.

Son oncle, rien que cela, M. de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal; mais, comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'est que bon enfant.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était importune;
Mais depuis que, par ses talents,
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon, chacun lui permet
D'être bourru, quinteux, colère :
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein! ça sera-t-il beau!

ARMAND.

Oui, mais je ne jouirai pas du coup d'œil : dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE.

Comment! monsieur, vous partez? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez!

ARMAND.

Rester plus longtemps serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Senange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE.

Je vous aurais bien défié de faire autrement, votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé...

ARMAND.

Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir... Les lettres d'aujourd'hui sont-elles arrivées?

MADELEINE.

Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été les chercher à la ville; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND, mettant ses besicles et prenant une lettre.

Madame de Senange... (Prenant une autre lettre.) Madeleine Durand, jardinière chez madame de Senange.

MADELEINE.

Tiens, il y en a aussi pour moi; je me doute de ce que c'est.

(Elle ouvre la lettre et la lit.)

ARMAND, parcourant toujours le paquet.

Ceci, ce sont des journaux. (Prenant d'autres lettres.) Madame de Senange... madame de Senange... Quelle correspondance! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris?

MADELEINE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ARMAND.

Eh! mais, qu'as-tu donc?

MADELEINE.

C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot; est-ce que c'est ma faute? si j'en avais une, Bastien l'aurait déjà; mais, comme on dit, monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND.

C'est juste; mais tu as sans doute quelques parents?

MADELEINE.

Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

AIR : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n' sont pas trop cossus
A leur famill' tiennent.
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent :
Mais dès qu'ils d'vienn't des Crésus,
On n' sait plus c' qui' d'viennent.

J'ai surtout mon oncle Durand, qui est si riche que je le croyons perdu... vous n'en auriez pas entendu parler à Paris?

ARMAND.

Quel est son état?

MADELEINE.

Je ne peux pas vous dire, il fait tous les métiers; il paraît que c'est un état qui rapporte.

ARMAND.

Oui, sans doute; je verrai, je m'informerai; et dans tous les cas, je te promets que moi-même, je... (Regardant une lettre qu'il tient entre ses mains.) Ah! celle-ci est pour moi, voilà ce que j'attendais; va vite, Madeleine, va tout préparer pour mon départ.

MADELEINE.

Oui, monsieur; mais vous me promettez que vous ferez quelque chose pour nous deux Bastien?

ARMAND.

Sois tranquille.

(Madeleine sort.)

SCENE II.

ARMAND, seul.

Oui, c'est de Paris. (Il ouvre la lettre et la lit.) Dieu soit loué ! il est hors de danger; il y a même six lignes de sa main. « Mon ami, ma blessure est tout à fait guérie; pardonnez-« moi comme je vous pardonne, car nous avions tort tous « les deux; mais je me répète tous les jours que c'est « l'aventure la plus heureuse qui pût nous arriver, si elle « nous corrige l'un et l'autre de notre mauvaise tête. *Signé* : « VERSAC. » (Il ôte ses besicles.) Oui, certes, je suis corrigé, et pour la vie; avoir menacé ses jours, je ne me le pardonnerai jamais : je ne vois pas en lui le neveu du ministre, mais mon ami, mon camarade... Nous battre! et pourquoi? pour une discussion, pour un mot que j'aurais peine maintenant à me rappeler; et le plus terrible, c'est que voilà sept ou huit fois que cela m'arrive, à moi, le plus doux et le plus pacifique de tous les hommes; avec cela que j'ai la vue basse, et que je suis toujours obligé de me mettre à cinq pas.

AIR : Cet arbre apporté de Provence. (Les Deux Panthéons.)

N'y pas voir est un défaut terrible;
Cela seul m'a fait des ennemis :
On a l'air, quoiqu' honnête et sensible,
De lorgner jusqu'à ses amis.
Contre moi plus d'un fat s'en irrite :
Est-ce ma faute, ou bien un fait exprès,
Si, pour apercevoir leur mérite,
Il faut y regarder d'aussi près?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom ! Et mon mariage? il n'y faut plus penser... Un mariage superbe! que,

sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu! ce n'était rien jusque-là; car quelque aimable et quelque jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brise! et à moitié mort, le bras fracassé, on me transporte ici, dans ce château... et où suis-je? chez madame de Senange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler : croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête à tête, il partira sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?... Ah! mon Dieu, c'est elle! pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu!

SCÈNE III.

ARMAND, Mme DE SENANGE.

Mme DE SENANGE.

Que viens-je d'apprendre, monsieur? et que signifie ce projet? comment! vous nous quittez, et par surprise?

ARMAND.

Moi, madame! qui vous a dit?...

Mme DE SENANGE.

Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND.

Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

Mme DE SENANGE.

Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon oncle et à notre société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND.

J'en doute, madame.

AIR : J'aime Henriette. (Une heure de folie.)

Je n'ai jamais cherché la solitude,
Mais avec vous je me trouvais si bien!
De tous vos goûts j'avais fait une étude,
Et votre esprit semblait s'unir au mien.
Fuyant le bruit, dans une paix profonde,
Je veux garder des souvenirs si doux :
Je serais seul au milieu du grand monde,
Et je m'en vais pour rester avec vous.

D'ailleurs, madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

Mme DE SENANGE.

Il me semble que vous vous défiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND.

Quoi! madame, c'est là votre avis?

Mme DE SENANGE.

Permettez, je puis me tromper; et c'est pour être plus sûre de mon opinion que je veux consulter celle des autres; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez?

ARMAND.

Puis-je vous résister? (A part.) Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer. (Haut.) Vous

avez reçu plusieurs lettres de Paris; quelle nouvelle y a-t-il?

Mme DE SENANGE.

On parle encore du duel du jeune Versac avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli; et j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt : vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND.

Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

Mme DE SENANGE, *en riant.*

Oh ! je le détesterais même sans cela! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère; et ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet!... vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND.

J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion il n'avait fait que se défendre.

Mme DE SENANGE.

Aussi souvent?... cela me paraît difficile.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Tout agresseur ne veut que se défendre;
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gémir et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée;
Mais je me dis, sans vouloir l'outrager :
Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND.

Le danger, le danger... certainement on ne court pas au-devant; mais c'est que vous ne savez pas, madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique n'est pas maître d'un premier mouvement : le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient; on ne vous fait pas injure à vous personnellement, il est vrai, mais faut-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes que l'on connaît? Par exemple, madame (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang?

Mme DE SENANGE.

Eh mais, monsieur Armand, je ne vous reconnais pas, vous dont j'admirais le calme et le sang-froid!

ARMAND.

C'est que toute injustice me révolte; et si vous aviez vu une seule fois M. de Saint-André...

Mme DE SENANGE.

N'en parlons plus, je vous prie; l'action la plus sage que j'aie faite est de refuser de l'épouser; et si celui que mon oncle me destine doit lui ressembler, je vous promets bien...

ARMAND.

Comment! madame! M. votre oncle...

Mme DE SENANGE.

Eh mais, qu'avez-vous donc?

ARMAND.

Ce que j'ai, madame, ce que j'ai!... Ah! si vous saviez, si vous pouviez soupçonner!... mais jamais je n'oserai vous révéler un pareil secret.

Mme DE SENANGE.

Vous auriez un secret à me confier? à moi? eh! mon Dieu, parlez vite.

ARMAND.

Quoi! vraiment, vous le voulez? Eh bien! madame...

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

M'y voilà enfin.

ARMAND, à demi-voix, avec humeur.

Justement, un importun qui vient nous interrompre.

M. DE GERVAL, en riant.

Ah ! ah ! je ne m'attendais pas à trouver un tête-à-tête.

ARMAND, brusquement.

Eh bien! quand ce serait, monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant?

M. DE GERVAL.

Comment! ce qu'il y a d'étonnant!... et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera?

ARMAND.

Personne assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

M. DE GERVAL.

Eh bien! corbleu, voilà qui est plaisant!

M[me] DE SENANGE.

Mon oncle, y pensez-vous?

ARMAND, à part.

Son oncle! qu'allais-je faire? Ah! maudite tête!

M. DE GERVAL.

Je voudrais bien savoir comment monsieur m'empêchera d'être le maître ici.

ARMAND, se contraignant.

Moi, monsieur! ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL.

Si, monsieur; et le ton menaçant que vous preniez tout à l'heure...

ARMAND.

Menaçant! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL.

Eh bien! moi, monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, vivement.

Permis à vous, monsieur. (Il rencontre un geste de madame de Senange, et s'arrête.) Mais je vous déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Senange, ni à un oncle qu'elle honore.

M. DE GERVAL.

A la bonne heure, monsieur; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question. (Bas à sa nièce.) Quel est ce monsieur-là?

Mme DE SENANGE, bas.

M. Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL, de même.

Le hasard pouvait mieux te servir; car il n'est pas très-poli; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

Mme DE SENANGE, de même.

Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, de même.

Tu ne crois pas... sans doute, mais moi qui m'y connais... (Haut.) Ah çà! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd'hui une société et une journée agréables : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND.

De votre mariage?

M. DE GERVAL.

Certainement; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous me voyez, j'ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse je jouais les Elleviou et les Martin; et plus tard, en pleine mer, j'ai naturalisé sur mon bord l'opéra-comique.

(Il chante.)

Ma barque légère
Portait mes filets.

AIR de Préville et Taconnet.

Plus d'une fois, jouant la comédie,
Dans un morceau pathétique et touchant,
J'ai vu venir la frégate ennemie
Qui nous troublait dans le plus beau moment. (*Bis.*)
Mais notre troupe, à la réplique exacte,
Changeant de rôle, et toujours en chantant, (*Bis.*)
Livrait gaîment un combat dans l'entr'acte
Et reprenait après le dénoûment.

ARMAND.

Quoi! l'union de madame serait si prochaine?

M. DE GERVAL.

Aujourd'hui même il faudra qu'elle se décide. (A madame de Senange.) Tu m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND.

J'ignorais que madame fût engagée.

M. DE GERVAL.

Vous conviendrez, mon cher, qu'il n'y avait pas de nécessité que vous en fussiez instruit. (A madame de Senange.) Après cela, si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait dernièrement connaissance, M. de La Durandière, un excellent garçon, tapageur, mauvaise tête et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du

reste, riche à millions. Il cherchait à acheter une propriété; je lui ai parlé de la tienne, que tu voulais vendre il y a quelques mois, et il doit venir aujourd'hui.

Mme DE SENANGE.

Vous savez bien, mon oncle, que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL.

C'est égal; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus; peut-être qu'il te plaira.

ARMAND, à Mme de Senange.

J'ignorais ce matin que vous attendissiez une société aussi nombreuse... Vous-même, vous ne comptiez pas sur les personnes que M. votre oncle a invitées, et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

Mme DE SENANGE.

Nullement, monsieur; mon oncle vous dira...

ARMAND.

Je connais votre obligeance et la sienne, et je ne veux point en abuser. Je vous prie, madame, de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ, et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux.

(Il sort.)

M. DE GERVAL.

Eh bien! mon cher ami, je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE V.

Mme DE SENANGE, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

Parbleu! voilà un plaisant original! et il fait aussi bien de s'en aller, car j'allais quitter la place.

Mme DE SENANGE.

Je n'en reviens pas, me quitter avec cette froideur! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre?

M. DE GERVAL.

Eh bien! tu as un air tout déconcerté?

Mme DE SENANGE.

Moi! mon oncle, non certainement; mais, sans le connaître beaucoup, j'avais de lui une meilleure idée, et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL.

Tu verras quelle différence avec celui que je te destine!

AIR du vaudeville des Amazones.

Pour t'enrichir restant célibataire,
En ta faveur j'ai su tout disposer;
Mais j'aime fort ce bon La Durandière :
Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

Mme DE SENANGE.

Comment! pour vous?

M. DE GERVAL.

Oui, certes, je réclame,
Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :
Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme,
Pour moi, morbleu! tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE, dans la coulisse.

Ah! ventrebleu! il a bien fait de se garer!

M. DE GERVAL.

Tiens, c'est lui-même!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; DE LA DURANDIÈRE, en habit bleu, pantalon blanc, une cravache à la main, et d'énormes moustaches.

DE LA DURANDIÈRE, à la cantonade.

Eh bien! qu'on lui donne quelques écus, et que cela finisse! Tiens, voilà ma bourse. (A M. de Gerval et à madame de Senange.) Mon cher capitaine, et vous, belle dame, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL.

Eh mais! mon cher de La Durandière, qu'avez-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger; je les ai accrochés de la belle manière!... Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL.

Mais cet argent dont vous parliez?

DE LA DURANDIERE.

C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une douzaine d'écûs; ce n'est pas cher; et puis l'argent ne me coûte rien; l'argent! l'argent, qu'est-ce que cela?... (A madame de Senange.) A propos, M. votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu en la traversant m'a paru très-beau, très-beau; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la tentation de tirer un lièvre au passage; j'avais dans ma chaise de poste un pistolet chargé à balle. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. DE GERVAL.

Et vous l'avez touché?

DE LA DURANDIÈRE.

Du premier coup : j'ai aujourd'hui la main fatale! vrai, je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres... nous autres garçons, cela nous arrive quelquefois; les maris nous le reprochent; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire. (Il rit.) Ah! ah! Nous disons donc que c'est ici le salon?

Mme DE SENANGE.

Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, monsieur, que j'avais changé d'idée, et que dans ce moment je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends : un caprice! c'est trop juste, une jolie femme doit en avoir, et madame profite du privilége. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne; je vois deux ou trois reliures qui me semblent bien belles!

Mme DE SENANGE.

Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah! ah! oui; La Fontaine... je sais ce que c'est; c'est pour les enfants, n'est-ce pas? Il entendait bien la fable, il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories, on en a la clef: ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes!... (Il rit.) Ah! ah!

Mme DE SENANGE.

Eh mais, quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE.

C'est ce que j'allais vous dire... Molière, fier homme encore celui-là! sévère, sévère!... Corneille! oh! oh! Corneille. fort, fort!... Racine, tendre, tendre!... faisant la tragédie d'une manière fort agréable!... Vous avez là, madame, un très-bon choix de livres.

Mme DE SENANGE.

C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comment cela m'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel...

Mme DE SENANGE.

Monsieur était officier général?

DE LA DURANDIÈRE.

Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que la victoire; mais...

AIR de Turenne.

Il faut que la victoire dîne ;
Si l'on en croit plus d'un témoin,
Sans les trésors de ma cantine,
Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.
Ainsi j'alimentais leur gloire;
De nos soldats nourrissant la valeur,
Je fus nommé par eux, au champ d'honneur,
Restaurateur de la victoire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MADELEINE, portant des tableaux et des cahiers de musique.

MADELEINE.

Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui étaient dans la galerie; où faut-il les mettre?

Mme DE SENANGE.

Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL.

Qu'est-ce que c'est?

MADELEINE.

Tout cela, c'est de la composition de M. Armand, qui les a laissés en partant.

Mme DE SENANGE.

Il est parti?

MADELEINE.

C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

Mme DE SENANGE, à part.

A-t-on jamais vu un pareil caractère? Mais, en conscience, je ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE.

Quel est ce M. Armand?

M. DE GERVAL.

Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides, car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion...

DE LA DURANDIÈRE.

Où il a fait le plongeon. Je connais cela, je m'amuse quelquefois à les faire filer doux. (Il rit.) Ah! ah!

M. DE GERVAL.

Oui ; je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est vrai que je suis trop crâne ; c'est ce qu'ils disent tous ; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène. (Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.) Eh bien ! à qui en a cette petite fille?

MADELEINE.

Dieu, que c'est étonnant! Si monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelle encore...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! par exemple!...

MADELEINE.

Oh! non, ça ne peut pas être ça! mais ! c'est égal... Je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir!

M. DE GERVAL.

Eh bien, morbleu! finirez-vous? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE.

Oui, monsieur... Oui, je m'en vas.

(Elle sort en regardant toujours de La Durandière.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté Madeleine.

DE LA DURANDIÈRE, à table, examinant les tableaux.

Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens? un grand, un fort,

qui en son temps a fait des lithographies superbes... Eh mais, je ne me trompe pas, regardez donc?

M. DE GERVAL.

Le portrait de ma nièce !

Mme DE SENANGE.

Mon portrait !

DE LA DURANDIÈRE.

Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL.

Tu avais donc prié M. Armand de te peindre?

Mme DE SENANGE.

Oui, oui, mon oncle. (A part.) Comment! en secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu l'idée!... quelle inconséquence!

DE LA DURANDIÈRE.

De plus, une romance... des petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL.

Adèle! c'est ton nom : est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances ?

Mme DE SENANGE.

Moi! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE.

Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque : dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu tour à tour.
Tout est changé : les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer !

Voyez plutôt... paroles et musique de M. trois étoiles, auteur très-connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL.

Je vais vous déchiffrer cela. Hein!... hein!... ah! diable! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas mes lunettes! que diable en ai-je fait?... non, je ne les ai pas sur moi; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, La Durandière?

DE LA DURANDIÈRE.

Moi, des lunettes! j'ai une vue superbe; je découvre dans la campagne à deux lieues à la ronde. (Il ouvre la croisée qui est dans le fond.) Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

Mme DE SENANGE, à part.

Il s'éloigne! et sans me donner l'explication de cette conduite!

DE LA DURANDIÈRE.

Un monsieur en besicles vient de monter en voiture... et voilà qu'elle roule.

Mme DE SENANGE, de même.

C'est fini!

DE LA DURANDIÈRE, à la fenêtre.

Postillon, postillon! arrêtez!

M. DE GERVAL.

Eh bien! que faites-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Laissez-moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, monsieur! je vous prie de monter un instant. Oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL.

Y pensez-vous! quel est votre dessein?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh parbleu! de lui prendre ses besicles, puisqu'il en a, et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, et nous allons rire. (Il rit.) Hé! hé!

M. DE GERVAL.

Quoi! vous croyez qu'il consentira?...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh! parbleu! il le faudra bien.

Mme DE SENANGE.

Et s'il se fâchait?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! je serai là; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL.

C'est égal; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer; je serais désolé que cela sortît des bornes d'une simple plaisanterie, parce que vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce, un jour où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour... c'est toute notre société.

Mme DE SENANGE.

Eh mais, mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon; moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL, à voix basse.

C'est juste; mais surveille un peu ce diable de La Durandière, car il a une tête...

Mme DE SENANGE, de même.

Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL.

Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE.

Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le

pistolet sur la gorge : on a de l'esprit, ou on n'en a pas. (Il rit.) Ah ! ah !

(M. de Gerval sort.)

SCÈNE IX.

DE LA DURANDIÈRE, Mme DE SENANGE, puis ARMAND.

DE LA DURANDIÈRE.

Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification ; s'il s'était trouvé comme moi vingt ou trente fois dans ces affaires-là !... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, à madame de Senange.

Je partais, madame, lorsque la voix de monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, oui, c'est moi. (A part.) Tiens, comme il est ému ! on dirait qu'il tremble ; il ne me fait pas l'effet d'être fort... (Haut.) Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND.

Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, monsieur, je serai charmé de vous rendre service ; mais il me semble qu'au lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

Mme DE SENANGE, à part, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) C'est moi qui avais prié monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, bas à madame de Senange.

Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi. (Haut.) Oui, c'est madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très-bien.

ARMAND.

Quoi ! madame, vous auriez vu ?

DE LA DURANDIÈRE.

Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et madame surtout.

Mme DE SENANGE, à part.

Oh! l'insupportable homme!

DE LA DURANDIÈRE.

Ensuite, nous avions là une romance que madame voulait chanter.

Mme DE SENANGE.

Moi! non, monsieur, gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, à part, à madame de Senange.

Laissez-moi donc faire ; nous y voilà. (Haut, à Armand.) Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et madame qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait, avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, prenant la romance, à part.

Que vois-je ? ma romance ! (Haut.) Certainement, je ne demande pas mieux ; et vous, monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à madame !

(Il va prendre un violon qui est sur la table.)

Mme DE SENANGE, à La Durandière, qui lui présente le papier de musique.

Mais, monsieur, y pensez-vous?

DE LA DURANDIÈRE.

Ne craignez donc rien : je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, qui, pendant cet aparté, a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.

Madame, je suis à vos ordres.

Mme DE SENANGE, à part.

Je suis au supplice.

ARMAND.

Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle ?

(Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.)

DE LA DURANDIÈRE.

Dites donc, est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles

ARMAND.

Pourquoi, monsieur ?

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! rien : c'est que ce n'est pas l'usage ; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND.

Dans un concert, peut-être ; mais ici, sans cérémonie...

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! c'est égal : ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND.

Je vous remercie, monsieur ; mais j'aime autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, je suis votre ami ; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND.

La plaisanterie est sans doute fort agréable ; mais vous ne faites pas attention que madame est là qui attend. (A madame de Senange.) Mille pardons, madame.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, jetant ses besicles sur la table.

Monsieur, finissons-en, je n'y tiens pas, puisque je sais l'accompagnement par cœur ; mais vous voyez que madame s'impatiente. (A madame de Senange.) Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! maintenant, je vous rends les armes. (A part, en s'en allant.) Je savais bien que je l'y forcerais. Allons trouver l'oncle ; je l'avais bien dit : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

(Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Senange, et en montrant les lunettes, qu'il emporte d'un air triomphant.)

SCÈNE X.

ARMAND, Mme DE SENANGE.

Mme DE SENANGE, à part.

Je respire ! grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (Haut.) Eh bien ! monsieur Armand, me voici. (A part.) Il le faut bien, pour ne pas lui donner de soupçon.

ROMANCE.

AIR : Vent brûlant d'Arabie.

Premier couplet.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.
Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours :
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement elle est fort bien, cette romance.

ARMAND.

Il y a un second couplet.

Mme DE SENANGE.

Deuxième couplet.

Dans l'ombre et le mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer et le taire
A l'objet de ses feux ;
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND répète les deux derniers vers.

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

(Il se jette aux pieds de madame de Senange.)

Mme DE SENANGE.

O ciel ! monsieur Armand, que faites-vous? et que viens-je d'apprendre?...

ARMAND.

Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... mais ce n'est rien encore, vous ignorez à quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

Mme DE SENANGE.

Que dites-vous?... Achevez, m'avez-vous trompée?

ARMAND.

Oui, madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

Mme DE SENANGE.

Grand Dieu ! vous, M. de Saint-André?

ARMAND.

Lui-même, madame.

Mme DE SENANGE, à part.

Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais; il

m'avait fait une peur... (Haut.) Comment! c'est vous, monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé?

ARMAND.

Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château; hélas! c'est bien malgré moi aussi que je m'en éloigne.

Mme DE SENANGE.

Et pourquoi? qui vous force à partir?

ARMAND.

Votre injustice, vos préventions; oui, madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible; on m'avait dit que vous étiez bonne, indulgente; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

Mme DE SENANGE.

Non, sans doute; voilà ce que je ne puis vous avouer encore; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une tout autre idée; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND.

Parlez, madame, commandez! que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main?

Mme DE SENANGE.

Eh bien! s'il est vrai que vous m'aimiez, j'exige que pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez point la moindre querelle, la moindre discussion; enfin, que vous évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complétement raison.

ARMAND.

Et, les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser?

Mme DE SENANGE.

Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND.

Dieu ! que je suis heureux !... c'est comme si nous étions mariés, car, apprenez, madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin, quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion...

Mme DE SENANGE.

Eh ! mais, cela ne commençait déjà pas mal. Enfin, vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste; je dirai tout à mon oncle; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, monsieur; puis-je dire en bas que l'on renvoie vos chevaux ?

ARMAND, lui baisant la main.

Ah ! vous êtes trop bonne.

(Madame de Senange sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, seul.

Je n'en reviens pas encore ! quel changement ! moi qui tout à l'heure étais si malheureux !... Quelle aimable femme que madame de Senange ! comment ne pas l'adorer ? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle ! ah ! bien oui, je suis trop heureux pour cela ! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain;
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,

Me raccommode avec ce que j'aimais,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE, *parlant en entrant.*

Ils ont beau dire, je suis bien sûr que ce n'est pas vrai.

ARMAND.

Ah! te voilà, Madeleine? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus, et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE.

Comment! il serait vrai? (*Se retournant du côté du salon.*) Là! je vous demande si c'est possible? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND.

Eh bien! à qui en as-tu donc?

MADELEINE.

C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND.

Hein! qu'est-ce?

MADELEINE.

Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux jardinières du salon, j'ai entendu pérorer ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND.

Eh bien! que disait-il?

MADELEINE.

AIR du vaudeville de L'Homme vert

Il ne parlait que d' son courage,
Et des enn'mis qu'il pourfendit;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdit.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train;
Et m'est avis qu'un tonneau vide
Résonne plus qu'un tonneau plein.

(En ce moment, un domestique entre dans la salle, et dispose tout pour la réception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre; arrange les tables de jeu, y place des flambeaux, des cartes, des jetons, etc.)

Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il vous prendrait vos besicles; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND.

Morbleu! il en a menti.

MADELEINE.

C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND.

Non, parbleu! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de soufflets.

MADELEINE.

A la bonne heure! ça sera bien fait.

ARMAND.

Et ce ne sera pas long, courons... (S'arrêtant.) C'est-à-dire... Dieu! qu'allais-je faire? et ma promesse de tout à l'heure!

MADELEINE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrête? moi j'y allais déjà.

ARMAND.

C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Senange...

MADELEINE.

Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, avec joie.

Elle n'y est pas, tu en es bien sûre? (Il va pour sortir.) Profitons du moment. (S'arrêtant.) Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis; fut-on jamais plus malheureux!... Et le capitaine, que disait-il?

MADELEINE.

Il secouait la tête en disant à l'autre : « Monsieur, pre« nez garde; cela aura des suites. » A quoi l'autre répondait : « Tant mieux, je ne les crains pas ; et la preuve, « c'est que je vais trouver mon adversaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND.

C'est étonnant; nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE.

En le voyant partir, le capitaine a ajouté : « C'est bien ! « il a raison d'y aller, parce que quelqu'un qui aurait l'air « d'éviter une affaire ne sera jamais mon neveu. »

ARMAND, à part.

Dieu! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement; et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien... eh bien ! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle; oui, quand elle saura ce dont il s'agit, elle m'approuvera, elle me pardonnera; et décidément j'y vais.

(Il fait un pas pour sortir.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; Mme DE SENANGE.

Mme DE SENANGE.

Eh bien! où courez-vous donc?

ARMAND, à part.

Dieu! madame de Senange! (Haut.) J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

Mme DE SENANGE.

Je la sais déjà ; je viens de voir mon oncle.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Je connais déjà l'aventure.
(A Madeleine.)
Mais laisse-nous, éloigne-toi.

(Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Senange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables dans l'appartement.)

MADELEINE, à Armand.

Ah! monsieur, je vous en conjure,
N'allez pas commencer sans moi.
C'est par la bonté que je brille;
Si c'est queuqu' parent en effet,
Comm' tel je dois prendre intérêt
(Faisant le geste de donner un soufflet.)
A tout c' qui touche la famille.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ARMAND, Mme DE SENANGE.

Mme DE SENANGE.

Ah ! monsieur, combien je suis contente de vous ! j'ai peine encore à le croire... Si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée ; mon oncle m'a tout dit... j'en connaissais déjà une partie; mais c'est surtout votre dernière entrevue...

ARMAND.

Comment ! notre dernière entrevue ?

Mme DE SENANGE.

Oui ; M. de La Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND.

Moi, madame ! qui a pu vous dire cela ?

Mme DE SENANGE.

Comment ! vous auriez accepté ?

ARMAND.

Du tout, madame, du tout.

Mme DE SENANGE.

A la bonne heure !... vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse ; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND.

Dieu ! il se pourrait ! Vous voyez, madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce M. de La

Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

Mme DE SENANGE.

S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND.

Non, madame ! non ; gardez-vous de vous dédire ; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement ; je vous jure bien qu'à dater de demain...

Mme DE SENANGE.

Quoi ! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter ? Vous êtes le maître, monsieur ; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement que vous, je vous préviens que si vous donnez la moindre suite à cette affaire, je ne vous reverrai de ma vie.

ARMAND, à part.

Dieu ! que c'est cruel ! Être obligé, pour lui couper les oreilles, d'attendre encore trois mois... le jour de mes noces.

Mme DE SENANGE.

Que dites-vous ?

ARMAND.

Rien. Je disais que le jour de mes noces (Avec une expression de colère.) sera le plus beau jour de ma vie.

Mme DE SENANGE.

A la bonne heure. Ah ! mon Dieu ! il y a tant de monde dans le salon, que voici une partie de la société qui vient de ce côté... M. de La Durandière marche à leur tête.

ARMAND, avec une colère concentrée.

M. de La Durandière !

Mme DE SENANGE.

Hein ! qu'y a-t-il ?

ARMAND.

Rien. Je serai charmé de le voir... N'exigez-vous pas aussi que je lui fasse des politesses?

Mme DE SENANGE.

Oh! non; et vous pouvez même vous en moquer. Permis à vous, pourvu toutefois que ce ne soient que des plaisanteries, et qu'on ne se fâche pas.

ARMAND, à part.

Dieu! si sans me fâcher je pouvais trouver quelque moyen de l'assommer *incognito!*

SCÈNE XV.

LES MÊMES; M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE; INVITÉS.

(Les portes du salon s'ouvrent, et les personnes invitées entrent et s'établissent à différentes tables de jeu qui se trouvent placées dans l'appartement.)

LES INVITÉS.

AIR : Célébrons le mariage. (*Le Mariage enfantin.*)

Oui, cet asile rassemble
Ce qui peut charmer les yeux;
Et tous les plaisirs ensemble
Sont réunis en ces lieux.

DE LA DURANDIÈRE, bas à madame de Senange, en lui montrant un vieux monsieur et une vieille dame.

Voilà du beau, du gothique,
Même de l'antiquité,
Qu'il vous faut, par politique,
Mettre vite à l'écarté.

LES INVITÉS.

Oui, cet asile rassemble, etc.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est cela, pendant que la jeunesse danse là-dedans, nous allons faire ici un piquet, un boston, un écarté; que personne ne reste oisif. A la campagne, il faut s'occuper; ah! ah! voilà ce cher monsieur Armand!

Mme DE SENANGE.

Oui, monsieur veut bien rester avec nous jusqu'à ce soir.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Ah! diable! (Bas à M. de Gerval.) Moi, je le croyais déjà parti.

M. DE GERVAL, de même.

Il aurait aussi bien fait; mais il y a des gens qui ont une audace...

DE LA DURANDIÈRE.

A qui le dites-vous! on ne voit que cela. Eh bien! qu'y a-t-il? qu'est-ce que l'on fait par là? (Il va à une table de jeu, et s'adressant à un joueur qui tient les cartes.) Non, non, je garderais carreau; qui garde à carreau n'est jamais capot. (Passant à une autre table et saluant une dame qui fait sa partie avec un jeune homme.) Eh! mais, n'est-ce pas madame de Verteuil, la femme d'un avoué de Paris, que j'ai l'honneur de saluer? Il paraît que nous sommes en vacances; le cher mari n'est donc pas ici?... Ah! voilà le maître-clerc. (Il traverse le théâtre, et allant à une autre table.) Eh! c'est le docteur... vous avez donc laissé mourir notre receveur? vous créez des places... Ma foi, pour une soirée de province, il est impossible de trouver une société plus agréable. (A part, sur le devant de la scène.) Où diable a-t-on été chercher toutes ces physionomies-là?

ARMAND, à part.

L'insipide bavard!

DE LA DURANDIÈRE.

Et vous, monsieur Armand, vous ne faites rien? Je conçois cela, les cartes, le jeu, tout cela est une faible distraction pour quelqu'un qui, comme vous, cultive avec succès

les beaux-arts, car je ne suis pas encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais, car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, le regardant.

Cela m'étonne ! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander.

(Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.)

DE LA DURANDIÈRE.

C'est bien, c'est bien. (Jetant les yeux dessus avec négligence.) — A demi-voix.) Hein ! M. LE COMTE DE SAINT-ANDRÉ, LIEUTENANT-COLONEL. Comment ! monsieur, c'est là réellement...

ARMAND, de même.

Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait ce fameux duelliste ? (Haut, en riant, à Armand.) Je comprends, monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur...

ARMAND.

Cela ne m'empêche pas, monsieur, d'accepter votre proposition. (Le regardant de près.) Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre. (A part.) C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh ! mon Dieu ! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder ? (Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Senange.) On danse dans la salle à côté. Si madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main ?

Mme DE SENANGE.

Volontiers.

ARMAND, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.

Ma foi, essayons toujours. (Il arrête de La Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Senange, et, l'attirant à lui, il lui dit :) Dites donc, monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches?

DE LA DURANDIÈRE.

Pourquoi donc, monsieur?

ARMAND.

Oh! rien; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Bah! à la campagne!

ARMAND.

C'est égal; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, la plaisanterie est délicieuse.

ARMAND, lui prenant son gant.

Non, vous dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, ou vous ne danserez pas, je ne vous rends pas vos gants.

DE LA DURANDIÈRE, fort embarrassé, à part et avec inquiétude.

Ah çà! est-ce qu'il saurait décidément... (Haut.) N'est-ce pas que vous voulez rire?

ARMAND.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (Les Scythes et les Amazones.)

Oui, c'est là ma seule vengeance;
Mais je la veux, et promptement :
Souvenez-vous de mon obéissance,
Seriez-vous donc moins obligeant?
Désolé si cela vous fâche,
A votre tour de la docilité...
Sans besicles si j'ai chanté,
Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE fait un geste d'effroi, et reprend en riant.

J'y suis; c'est pour divertir ces dames; il fallait donc le dire, parce que si vous y tenez, moi je n'y tiens pas.

(Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.)

ARMAND.

L'autre, l'autre.

(De La Durandière arrache l'autre moustache.)

Mme DE SENANGE, s'avançant.

Eh bien! dansons-nous? Dieu! que vois-je! M. de La Durandière sans moustaches!

M. DE GERVAL et LES INVITÉS qui sont aux tables de jeu se lèvent en même temps, et viennent occuper le fond de la scène.

Il serait possible!

DE LA DURANDIÈRE.

J'étais sûr de votre étonnement : n'est-ce pas que cela me change du tout au tout?... c'est une scène que nous avions préparée avec monsieur.

ARMAND.

Oui, une scène, un proverbe, dont le titre est : LE PRÊTÉ RENDU. Monsieur et moi, nous nous prêtions mutuellement sur gages.

AIR de Julie.

Nous pouvons faire à présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous? est-ce lui que j'entends?
Grand Dieu! quelle aventure étrange!

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens,
C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache.
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; MADELEINE; elle entre en portant un plateau de rafraîchissements et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve en face de M. de La Durandière; elle le regarde, et pousse un cri en laissant tomber le plateau.

MADELEINE.

Dieu! cette fois, je ne me trompe pas; c'est bien lui, mon oncle Durand!

DE LA DURANDIÈRE, cherchant à s'en débarrasser.

Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que c'est que cela?

MADELEINE.

Madeleine Durand, votre nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà! mon oncle, vous êtes donc rasé?

M. DE GERVAL.

Mais à peu près, à ce que je vois.

DE LA DURANDIÈRE.

Au diable la famille!... j'en retrouve partout.

ARMAND.

Ce doit être pour vous, monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

Mme DE SENANGE.

Oui, sans doute; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! eh bien! on verra; je ne dis pas non; moi, j'ai toujours été bon enfant, c'est connu.

ARMAND, à Mme de Senange.

Je crois, madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité; j'espère que cela n'a pas fait de bruit.

Mme DE SENANGE.

Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne. (A M. de Gerval.) Vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND, à Madeleine.

Je ne t'oublierai pas, Madeleine; et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, morbleu! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble... Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah! vous ne me connaissez pas! excellent parent, joyeux convive, (A Armand.) entendant surtout la bonne plaisanterie, (A madame de Senange.) et, comme je vous le disais ce matin, *intrépide et goguenard*, c'est ma devise.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Heudier.

M. DE GERVAL, à Armand.

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux !
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts,
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Célimène
On cite partout la fraîcheur;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,
Son teint des lis a la blancheur,

Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles; mais
Tout bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardons pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, messieurs, qui vous enflammez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés,
Car une extrême défiance
Souvent expose à des regrets;
Et pour croire à notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.

DE LA DURANDIÈRE.

J'ai bravé le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux;
Aussi le jour d'une bataille
J'aimais à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence!
« N'y regardons pas de trop près. »

Mme DE SENANGE, au public.

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement;
Mais quand la gaîté vous abuse
Sur les défauts de nos portraits,
Ah! si ce tableau vous amuse,
N'y regardez pas de trop près.



L'AVARE
EN GOGUETTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

Théatre du Gymnase. — 12 Juillet 1823.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE GRIPPARVILLE, riche propriétaire.	MM.	FERVILLE.
M. TRUFFARDIN, marchand de comestibles.		NUMA.
ÉDOUARD, amant de Betzi.		CHÉRI.
MAITRE-PIERRE, cuisinier de M. de Gripparville		ARMAND.
UN VALET		—
BETZI, nièce de M. de Gripparville.	Mmes	ADELINE.
Mme DE SAINT-ELME, femme de l'inspecteur général		THÉODORE.

DANSEURS et DANSEUSES.

A la Flèche, dans la maison de M. de Gripparville.



L'AVARE EN GOGUETTES

Une salle de la maison de M. de Gripparville. — Porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETZI, ÉDOUARD.

BETZI.

Comment, monsieur Édouard, vous en êtes bien sûr? mon oncle vous a promis...

ÉDOUARD.

Je le quitte dans l'instant, et il m'a répété que, si je pouvais obtenir la place de receveur dans cette ville, il m'accorderait votre main.

BETZI.

Je n'en reviens pas.

ÉDOUARD.

Il ne pouvait guère faire autrement. Quoique sa pupille, vous ne dépendez pas de lui seul; je me suis adressé au con-

seil de famille, et comme ma fortune est loin d'égaler la vôtre, on a décidé, et votre oncle tout le premier, qu'il fallait, pour vous épouser, que j'obtinsse une place.

BETZI.

Au fait, receveur dans la ville de la Flèche, c'est quelque chose. Et êtes-vous certain de réussir?... il faudra bien solliciter, entendez-vous, monsieur!

ÉDOUARD.

J'ai quelques droits : mon père était un des chefs de la trésorerie; il a rendu de grands services; mais cela ne suffit pas

BETZI.

On dit qu'il est arrivé en cette ville madame de Saint-Elme, la femme d'un inspecteur général; il y a bien longtemps, j'ai été avec elle en pension; peut-être ne m'a-t-elle pas tout à fait oubliée, et nous pourrions par sa protection...

ÉDOUARD.

Vous avez raison; on dit qu'elle est descendue chez madame de Lineuil; j'irai la voir.

BETZI.

Non, monsieur, c'est moi qui m'en charge; car, autant qu'il m'en souvient, elle était fort aimable.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (*Arlequin musard.*)

Je crains, une fois en ménage,
Une telle protection...

ÉDOUARD.

Beaucoup de gens en font usage.

BETZI.

Prenez-y garde, et pour raison :
En tout, imitant vos caprices,
Bientôt mes droits seraient vengés;
Si vous avez des protectrices,
Monsieur, j'aurai des protégés.

Mais, qui vient là! et quel est ce monsieur?

SCÈNE II.

ÉDOUARD, BETZI, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

M. de Gripparville est-il visible?

BETZI.

Non, monsieur; mon oncle est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer.

TRUFFARDIN.

La porte est peut-être défendue, mais ce n'est pas pour moi; vous pouvez lui dire que je lui apporte de l'argent; M. Truffardin, ancien commis-voyageur de la maison Corcelet, et, à présent, marchand de comestibles pour son propre compte.

ÉDOUARD.

Je me disais aussi que je connaissais cette figure-là.

TRUFFARDIN.

Je ne me trompe pas... monsieur Édouard Dalville, le fils de mon ancien protecteur, et puisque nous ne sommes que nous trois, je peux dire mon ancien maître; car j'ai été intendant de votre père, je n'en rougis pas; c'est là que j'ai fait mes premières études, et perfectionné mon éducation gastronomique; j'avais des dispositions, il est vrai, mais j'étais loin de me douter alors qu'elles me conduiraient à la fortune.

ÉDOUARD.

Tu as donc fait des affaires?

TRUFFARDIN.

Excellentes! si je n'engraisse pas, c'est par l'esprit de commerce, pour ne pas ruiner mon magasin; né avec un grand fonds d'audace et d'appétit, j'ai jugé tous les hommes

d'après moi ; je me suis dit : On peut se tromper en spéculant sur leur cœur; jamais en spéculant sur leur estomac; les passions changent, l'appétit reste ; et il y a toujours un moment dans la journée où il faut lui donner audience ; c'est dans ce moment-là que je me présente, et je suis toujours bien accueilli.

ÉDOUARD.

Et qui t'a forcé à quitter la capitale?

TRUFFARDIN.

Les affaires de mon commerce ; je fais de temps en temps des voyages dans la France, mais des voyages utiles... je ne m'amuse pas à regarder dans un pays ses édifices et ses monuments.

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes.*

Moi, dans Bordeaux, je ne vois qu'un vignoble;
J'admire les pruniers de Tours,
L'olive d'Aix, la liqueur de Grenoble,
L'oiseau du Mans, les pâtés de Strasbourg,
Trésors divins qu'en courant je rassemble;
Et pour moi, gourmand voyageur,
La carte de France ressemble
A celle du restaurateur.

ÉDOUARD.

Mais qu'est-ce qui t'amène ici, dans cette maison?

TRUFFARDIN.

Je venais régler mes comptes avec M. de Gripparville, le plus riche et le plus avare de tous les grands propriétaires du département de la Sarthe.

BETZI.

Eh mais! prenez garde, c'est mon oncle.

TRUFFARDIN.

Ah ! pardon, quand je dis avare, je n'entends pas un ladre, un pince-maille, comme celui de Molière ; les avares de nos jours sont des gens comme il faut, bien mis, qui aiment la

société... et l'argent. Nous avons eu plusieurs fois des relations avec M. de Gripparville; car par-dessous main, il vend, achète, brocante, et accepte tous les marchés, quand ils sont avantageux. Il y a quelques années, quand j'ai voulu m'établir, il m'a prêté, à quinze pour cent, une trentaine de mille francs que je viens lui rendre, parce que c'est de l'argent trop cher à garder. Le plus étonnant, c'est qu'il se persuade encore qu'il est mon bienfaiteur, je le veux bien... la bienfaisance à ce prix-là, il n'en manque pas sur la place! Je lui annonce en même temps une bonne nouvelle... M. de Saint-Elme, un inspecteur du trésor...

ÉDOUARD, à Betzi.

M. de Saint-Elme, celui de qui dépend ma nomination.

BETZI.

Il ne pouvait pas tarder à arriver, puisque depuis hier sa femme l'a précédé.

TRUFFARDIN.

J'ai eu l'honneur de causer avec lui, à la dernière auberge; il m'a appris qu'il passerait une journée à la Flèche, et qu'il se proposait de voir M. de Gripparville, le futur receveur.

BETZI.

Là! je disais bien que mon oncle avait quelque arrière-pensée.

ÉDOUARD.

Une arrière-pensée?... c'est une trahison infâme! (A Truffardin.) Imagine-toi que, tout à l'heure encore, il fait décider par le conseil de famille que j'aurai la main de sa nièce, si je peux être nommé receveur dans cette ville, tandis que déjà il avait sollicité et obtenu cette place pour lui-même.

TRUFFARDIN.

Obtenue... pas encore; elle n'est que promise, et nous sommes là. Il faut du génie, de l'adresse, et tout ce que j'en ai de disponible est à votre service.

ÉDOUARD.

Ah! mon ami! comment jamais reconnaître?...

TRUFFARDIN.

En vous adressant à moi pour le repas de noce, c'est tout ce que je vous demande.

AIR : Une fille est un oiseau. *(On ne s'avise jamais de tout.)*

Je sais obliger gratis;
Chaque jour, grâce à mon zèle,
J'augmente ma clientèle
En augmentant mes amis.
J'ai bon cœur, ma table est bonne;
Je ne refuse personne;
Quand je ne vends pas, je donne,
Et chez moi j'ai constamment,
Pour les plaideurs des bourriches,
Des truffes pour les gens riches,
Et du pain pour l'indigent.

Vous mettre bien avec l'inspecteur, le brouiller avec votre oncle, voilà le but; pour les moyens, il ne reste plus qu'à les trouver.

BETZI.

Quel homme est-ce que ce M. de Saint-Elme?

TRUFFARDIN.

Un homme juste, intègre, sévère, ennemi du luxe, et même tellement économe, que, s'il n'était pas en place, on dirait qu'il est avare.

BETZI.

Eh! mon Dieu! il va adorer mon oncle.

TRUFFARDIN.

C'est ma foi vrai; attendez donc! n'y aurait-il pas moyen? Oh! oui, c'est cela. (Se mettant à la table, et répétant tout bas ce qu'il écrit.) « Monsieur de Gripparville a l'honneur d'inviter mon-
« sieur et madame de Saint-Elme à passer chez lui la soirée.
« Ce 8 juillet 1823. »

BETZI.

Qu'est-ce que vous faites donc là?... est-ce que jamais mon oncle a donné de soirée?

TRUFFARDIN.

Cela me regarde. (A Édouard.) Vous, mon cher ami, courez au-devant de votre inspecteur, et qu'il reçoive cette invitation en descendant de voiture. Allez, et ne craignez rien, vous êtes sous la protection de Comus.

AIR du vaudeville Les Blouses.

Dieu tout-puissant, par qui le comestible
Est en faveur à la ville, à la cour,
Pour l'appétit toi qui fais l'impossible,
Fais quelque chose aujourd'hui pour l'amour.
Ce dieu joufflu, qui fait mon espérance,
Souvent du vôtre a protégé les pas;
L'Amour, Comus, se doivent assistance,
C'est par eux seuls qu'on existe ici-bas.

Ensemble.

Dieu tout-puissant, par qui le comestible, etc.

(Édouard sort.

SCÈNE III.

TRUFFARDIN, GRIPPARVILLE; BETZI, qui s'assied dans un coin du théâtre, et travaille.

TRUFFARDIN, bas à Betzi.

C'est votre oncle. Vous me permettrez de songer d'abord à mes affaires, nous soignerons après celles de mon jeune protégé. (Haut à Gripparville.) Serviteur à mon cher patron.

GRIPPARVILLE.

Ah! c'est toi, Truffardin; bonjour, mon garçon; te voilà donc dans notre pays?

TRUFFARDIN.

Oui, pour un seul jour.

GRIPPARVILLE.

Et tu me viens voir à une pareille heure!... c'est très-mal; tu aurais dû arriver plus tôt, nous aurions déjeuné ensemble; mais moi, c'est déjà fait, et tantôt je dîne en ville.

TRUFFARDIN.

Tant mieux.

GRIPPARVILLE.

Comment! tant mieux?

TRUFFARDIN.

AIR de *Marianne.* (DALAYRAC.)

Des festins je crains la fumée;
Je n'en sors pas, c'est mon état;
Déjà la truffe parfumée
Ne flatte plus mon odorat.
Les ortolans
Et les faisans
N'ont plus, hélas! de pouvoir sur mes sens;
Et des jambons de mes foyers,
Mon cœur blasé dédaigne les lauriers.
Las de festins, las de bombances,
J'ai besoin d'un peu de repos,
Et chez vous j'arrive à propos
Pour prendre mes vacances!

Je vous apporte votre argent.

GRIPPARVILLE.

Comment? un remboursement intégral!

TRUFFARDIN.

A peu près; d'abord vingt-sept mille francs dans le portefeuille.

GRIPPARVILLE.

Ah diable! voilà qui me contrarie... et que l'on dise encore

que j'aime l'argent; j'avais du plaisir à le voir entre tes mains; j'étais heureux de te rendre service... Tu as fait la balance des intérêts?

TRUFFARDIN.

Oui, monsieur, vous pouvez le voir.

GRIPPARVILLE.

C'est bien, c'est bien. Oh! tu es un honnête garçon; il y a du plaisir à t'obliger.

TRUFFARDIN, à part.

Et du profit, à quinze pour cent!... (Haut.) Ensuite trois mille francs en lettres de change sur Paris, à moins que vous ne préfériez une excellente affaire que j'ai à vous proposer.

GRIPPARVILLE.

Oui, j'aime mieux celle-là; dis vite ce que c'est.

TRUFFARDIN.

D'ici à trois ou quatre jours, on m'expédie en cette ville un assortiment de marchandises : pâtés de Périgueux, dindes, faisans et autres comestibles, le tout parfaitement truffé et conditionné; il y en a pour trois mille cinq cents francs, prix de fabrique.

GRIPPARVILLE.

Eh bien! où en veux-tu venir?

TRUFFARDIN.

Attendez donc; il y a eu du retard dans l'envoi; or, je crains qu'en arrivant à Paris, cela ne soit détérioré; moi, alors, j'aime mieux les placer dans cette ville, à très-bon marché : mille écus; voulez-vous en profiter?

GRIPPARVILLE.

Et que veux-tu que j'en fasse? (A part.) Un instant, un instant, il y a cette semaine un grand dîner que la ville doit donner aux officiers de la garnison... (Haut.) Attends, attends... (A part.) et j'ai appris par un conseiller de préfecture qu'on était fort embarrassé... (Haut.) Écoute donc, mon ami,

peut-être bien; il se peut que je m'en accommode, quand je les aurai vus, et s'ils me conviennent.

TRUFFARDIN.

On vous les adressera dans trois jours, rendus chez vous, franc de port; voilà donc une affaire réglée; maintenant, voulez-vous me permettre de vous adresser mes compliments sur votre place de receveur?

GRIPPARVILLE, lui fermant la bouche.

Silence! mon ami, silence, surtout devant ma nièce; qu'elle ignore quelle est la place que je sollicite. Comment diable l'as-tu appris?

TRUFFARDIN.

Par M. de Saint-Elme lui-même, l'inspecteur général, qui paraît tellement disposé à vous l'accorder, qu'il doit venir passer la soirée chez vous.

GRIPPARVILLE.

Ah! mon Dieu! chez moi un inspecteur général!

TRUFFARDIN.

Plaignez-vous donc!... c'est pour vous une bonne fortune. Je l'ai rencontré à la dernière poste; un train magnifique, une voiture à six chevaux.

GRIPPARVILLE.

Ah! mon Dieu!

TRUFFARDIN, à part.

Je crois bien, il était en diligence. (Haut.) C'est un homme qui jette l'or à pleines mains, un généreux compère, un gaillard de bonne humeur; car il m'a dit: « Nous allons nous en donner chez ce cher Gripparville; dieux! quels dîners nous allons faire! »

BETZI, à part.

A merveille, je comprends. Oh! la jolie conspiration!

GRIPPARVILLE.

Comment! tu crois que je serai obligé de le traiter?

TRUFFARDIN.

Et grandement; sa table a une réputation européenne, et l'on vient chez lui de Londres et de Berlin, pour dîner en ville.

GRIPPARVILLE.

Ah! mon ami! quel service tu me rends en m'apprenant cela!... moi qui comptais lui offrir un petit extraordinaire, le plat de sucrerie, et la tasse de café au dessert.

TRUFFARDIN.

Vous étiez perdu! c'est une position qu'il faut enlever... à la *fourchette*.

GRIPPARVILLE.

Eh bien! demain, je verrai... mais aujourd'hui, comment veux-tu que je fasse? d'ici à quelques heures, improviser une soirée, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude.

TRUFFARDIN.

Une soirée agitée, des tables de jeu, ça ne coûte rien. Je me charge des invitations.

AIR de Toberne.

Vous aurez une fête
Magnifique et sans frais;
Vite que l'on apprête
Les bostons, les piquets:
Ne craignez rien, de grâce,
Ce sera bientôt fait.
(A Betzi.)
Du zèle et de l'audace!
(A Gripparville.)
De la cave au buffet
Ne laissez rien en place:
Voilà comme on s'y met,
Voilà tout le secret.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GRIPPARVILLE, BETZI.

GRIPPARVILLE.

Ta, ta, ta, comme il y va!... avec lui, il n'y a pas moyen de se reconnaître... Je pense maintenant à une foule d'objections que j'avais à lui faire... cependant, comme il le dit, une soirée où l'on joue... ça fait de l'honneur, et ça n'est pas cher... au contraire, plus il y a de monde, et moins ça coûte... parce que l'on met au flambeau.

SCÈNE V.

Les mêmes; UN VALET, puis Mme DE SAINT-ELME et ÉDOUARD.

LE VALET, annonçant.

Madame de Saint-Elme.

GRIPPARVILLE.

Madame de Saint-Elme, qui nous fait visite à une pareille heure!... qu'est-ce que cela signifie?

BETZI.

Pourvu que sa présence n'aille pas tout déranger!

Mme DE SAINT-ELME, à qui Édouard donne la main.

C'est charmant à vous, monsieur Édouard, d'avoir bien voulu me servir de cavalier... C'est M. de Gripparville que j'ai l'honneur de saluer?... Vous trouverez peut-être ma visite bien indiscrète, mais le cœur ne calcule pas, et l'amitié se met au-dessus des convenances... (A Betzi.) Dites-moi, ma chère... mademoiselle Betzi, la nièce de monsieur, est-elle visible?

BETZI.

C'est moi, madame.

Mme DE SAINT-ELME.

Comment? c'est toi, ma chère... il y a si longtemps que nous avons quitté le pensionnat de madame Debray! tu n'as point oublié, j'espère, Pauline de Valville, ta meilleure amie.

BETZI.

Non certainement.

GRIPPARVILLE, à part.

Oui, elles ne se reconnaissaient seulement pas!

Mme DE SAINT-ELME.

Je suis arrivée hier avec ma femme de chambre... tout simplement dans ma berline à trois chevaux... parce que mon cher mari a une autre manière de voyager.

GRIPPARVILLE, à part.

Je crois bien... il lui en faut six.

Mme DE SAINT-ELME.

C'est tout à l'heure, chez madame de Lineuil, que M. Édouard m'a appris que tu habitais cette petite ville... c'est assez triste, n'est-ce pas? assez ennuyeux... cela m'a fait battre le cœur de souvenir... ça m'a rappelé la pension. Tu ne sais pas que je suis mariée... à M. de Saint-Elme... un homme de finance... Moi, j'aurais mieux aimé un militaire; mais mes parents n'ont pas voulu.

GRIPPARVILLE.

Et vous avez obéi.

Mme DE SAINT-ELME.

Oh! oui, sans doute... dès qu'il se présente un établissement...

AIR : Que d'établissements nouveaux. (L'Opéra-Comique.)

Un futur me fut proposé;
Un beau soir je le vis paraître,
Huit jours après je l'épousai.

BETZI.

Eh quoi! vraiment, sans le connaître?

Mme DE SAINT-ELME.

C'est toujours de même à Paris :
Par se marier on commence;
Et l'on a, quand on est unis,
Le temps de faire connaissance.

Et toi, ma chère amie, quand dois-tu te marier? (Regardant Édouard.) Ah! oui... je comprends... ce sera fort bien... j'espère que tu me chargeras d'acheter la corbeille... j'attends cela de ton amitié.

GRIPPARVILLE.

Vous êtes trop bonne, madame, et c'est une peine que...

Mme DE SAINT-ELME.

Du tout... c'est un plaisir... j'ai des amies en province qui me chargent de toutes leurs commissions... Moi, j'aime à acheter, à marchander, à courir les magasins. On sait bien que ce n'est pas pour soi, mais c'est égal, c'est toujours de la dépense, et ça fait illusion.

GRIPPARVILLE, à part.

Je vois qu'en effet la jeune dame est assez légère... ce n'est pas étonnant... tel mari, telle femme.

BETZI, à part.

Et moi qui la craignais!

Mme DE SAINT-ELME, à Gripparville.

A propos, monsieur, j'oubliais de vous faire mes remercîments... on dit que vous nous donnez ce soir une fête charmante...

GRIPPARVILLE.

Quoi! madame, vous savez déjà...

Mme DE SAINT-ELME.

Oui; nous avons rencontré en route votre intendant, votre majordome, monsieur, monsieur...

ÉDOUARD.

Truffardin.

Mme DE SAINT-ELME.

Il nous a annoncé que vous nous donniez ce soir, à mon mari et à moi, un bal, un concert, un souper...

GRIPPARVILLE, d'un air effrayé.

Comment... il vous a dit...

BETZI.

Un bal, un bal! moi qui n'ai seulement pas de toilette!

Mme DE SAINT-ELME.

Quoi!... vraiment... tu n'as pas... pauvre amie! ah! que je la plains!

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Monsieur sourit, et je vois qu'il nous raille.

GRIPPARVILLE.

C'est un malheur bien terrible!

Mme DE SAINT-ELME.

Oui, vraiment.
Le bal pour nous est un champ de bataille
Où la victoire nous attend;
Aussi, monsieur, je conçois ses alarmes,
Quand tout promet un triomphe d'éclat:
Il est cruel de se trouver sans armes,
A l'instant même du combat.

Car je présume bien que dans cette ville il n'y a pas de magasins de nouveautés... à la Flèche!

BETZI.

Si vraiment... tout ce qu'il y a de mieux... une marchande de modes qui a travaillé à Paris, et un magasin de nouveautés qui tire directement de *la Rosière*.

Mme DE SAINT-ELME.

De *la Rosière*... rue Vivienne... ce doit être très-bien... ils ont des choses charmantes... Viens, nous allons choisir.

BETZI.

Mais, c'est que peut-être mon oncle ne voudra pas...

Mme DE SAINT-ELME.

Que tu viennes avec moi... (A Gripparville.) Vous y consentez... n'est-il pas vrai?

GRIPPARVILLE.

Mais... madame...

Mme DE SAINT-ELME.

Ah! ne craignez rien... je me charge de votre cadeau... A ce soir... c'est pour neuf heures... nous aurons plus de temps qu'il ne nous en faut... Monsieur Édouard, vous nous donnerez la main... (A Gripparville.) Vous verrez... la robe sera délicieuse, je la choisirai comme pour moi... des tulles, des fleurs, enfin, ce qu'il y aura de mieux... Non, restez, je vous en prie, ou je me fâche... un maître de maison a tant d'occupations!

(Elle sort avec Édouard et Betzi.)

SCÈNE VI.

GRIPPARVILLE, seul.

Heureusement, les voilà dehors... car j'étouffais... Un bal, un concert, un souper: ce bourreau de Truffardin! on voit bien que cela ne lui coûte rien... Et comment faire maintenant?... comment s'en dispenser?... (Appelant.) Maître-Pierre! Maître-Pierre! mon maître d'hôtel... Et cette maudite femme... obligé de paraître enchanté, tandis qu'elle me portait des coups de poignard...

AIR du vaudeville de Turenne.

Je ne pouvais trouver une réponse;
Pour la traiter avec honneur,
Dieux! que d'argent!... c'en est fait, j'y renonce...
Mais ma place de receveur!

Dieux! quel système de finance !
Pour m'enrichir, me ruiner d'abord!
Car la recette est peu certaine encor,
Et je suis sûr de la dépense.

Maître-Pierre !

SCÈNE VII.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE.

Eh bien ! monsieur, qu'y a-t-il ? est-ce qu'il arrive quelque accident?

GRIPPARVILLE, *d'un air désespéré.*

Mon ami, nous sommes obligés, aujourd'hui, de donner à souper.

MAÎTRE-PIERRE, *étonné.*

Pas possible !

GRIPPARVILLE.

C'est comme je te le dis.

MAÎTRE-PIERRE.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que veut monsieur?

GRIPPARVILLE.

Ce que je veux? tu mettras d'abord deux corbeilles de fleurs aux deux bouts de la table... ça tient de la place.

MAÎTRE-PIERRE.

Oui, monsieur, après...

GRIPPARVILLE.

Après, tu mettras au milieu notre beau plateau en glace, avec des porcelaines de Sèvres ; cela garnit.

MAÎTRE-PIERRE.

Après, qu'est-ce que veut monsieur?

GRIPPARVILLE.

Ce que je veux ! ce que je veux ! Dieux !... ce perfide Truffardin... si je le tenais !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

Ah ! mon cher patron, je suis heureux de vous trouver encore ici; je viens de courir toute la ville de la Flèche, et je vous apporte une nouvelle...

GRIPPARVILLE.

Viens ici, traître... et dis-moi ce que c'est que ce bal, ce concert, ce souper, dont tu as parlé à madame de Saint-Elme ?... Était-ce là ce dont nous étions convenus?

TRUFFARDIN.

Non, sans doute... mais il l'a bien fallu dans votre intérêt.

GRIPPARVILLE.

Dans mon intérêt !... un bal, un concert, un souper...

TRUFFARDIN.

Le souper est pour M. de Saint-Elme, et le bal pour sa femme... car si vous avez sa femme contre vous, vous êtes perdu... Apprenez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que vous avez des ennemis, et de plus, un concurrent redoutable... un jeune homme, M. Édouard Dalville, qui a aussi des vues sur la recette.

GRIPPARVILLE.

Eh ! parbleu, je le sais bien.

TRUFFARDIN.

De plus... il se trame un complot contre vous.

GRIPPARVILLE.

Un complot ?...

MAITRE-PIERRE, s'avançant.

Monsieur... je vous attends toujours.

GRIPPARVILLE.

Eh ! laisse-moi tranquille, je suis à toi... (A Truffardin.) Un complot, dis-tu ?

TRUFFARDIN.

Oui, un tour que l'on veut vous jouer et qui allait renverser tous vos projets... (A part.) et bien plus, qui allait déranger tous les nôtres... (Haut à Gripparville.) Enfin, j'avais fait toutes vos invitations, lorsque je vois près du café de la Paix un groupe de jeunes gens qui riaient aux éclats... je m'approche, et j'entends prononcer votre nom ; car vous saurez qu'il n'est question dans toute la ville de la Flèche que du bal et du souper magnifiques que vous devez donner ce soir... Ces messieurs, qui, à ce qu'il paraît, vous en veulent beaucoup, et qui ignorent l'intérêt que je vous porte, me font part alors d'un projet qu'ils ont conçu pour nous mystifier.

GRIPPARVILLE.

Nous mystifier !... ils trouveront à qui parler.

TRUFFARDIN.

Je l'espère bien... car leur dessein est simplement d'aller chez toutes les personnes à qui vous avez adressé un billet d'invitation, pour les prévenir, de votre part, que la réunion n'aura pas lieu ce soir, et est remise à un autre jour.

GRIPPARVILLE.

C'est là ce qu'ils méditent ?

TRUFFARDIN.

Oui... et après tout l'argent que vous aurez dépensé, après les préparatifs que vous aurez faits... vous voyez-vous tout seul à attendre la compagnie !

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs.*

Certes, la perfidie est neuve ;
Mais ils veulent, c'est convenu,

Que la salle à manger soit veuve,
Et que le repas soit perdu;
Car, disent-ils, mainte fois ayant vu
Chez vous, à votre table oisive,
Tant de convives sans souper,
Ils veulent, pour se rattraper,
Y voir un souper sans convive.

GRIPPARVILLE.

Je comprends l'intention, mon ami, il faut retourner chez tout notre monde, les prévenir du complot.

TRUFFARDIN.

C'est aussi mon avis... mais envoyez un de vos gens; car moi, je n'en puis plus; et il faut que je passe à mon hôtel pour mes affaires... il faut que je retienne votre orchestre.

GRIPPARVILLE.

C'est vrai, mon ami, c'est vrai... dieux ! que de soucis !... que d'embarras !... Maudite ambition... maudite place... Je vais envoyer quelqu'un... toi, Truffardin, vois pour l'orchestre... les musiciens... ne prends pas ceux du Vauxhall, ils sont trop chers... ni ceux du régiment, parce qu'ils ne reçoivent jamais rien, et qu'on est obligé de leur donner à souper.

TRUFFARDIN.

Eh bien ! lesquels prendrai-je ?

GRIPPARVILLE.

Dame !... vois toi-même... je m'en rapporte à ton intelligence... Nous avions ici, l'année dernière, une clarinette qui était bien bonne... je crois que c'était un aveugle... mais je ne sais pas ce qu'il sera devenu... je lui avais pourtant dit d'attendre.

TRUFFARDIN.

Il n'aura pas attendu... il se sera laissé mourir de faim... oubliant qu'il y avait encore en cette ville un protecteur des beaux-arts... Enfin, celui-là ou un autre... je vous promets une réunion de talents lyriques au plus bas cours possible.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE.

Monsieur, je suis toujours là.

GRIPPARVILLE.

C'est bon. (A part.) Obligé de commander moi-même mon souper! et pour qui? pour des gens qui ne peuvent pas me souffrir; car tout le monde nous en veut, à nous autres pauvres riches. Allons, envoyons déjouer leurs complots. Eh! mais, quand j'y pense, ces messieurs voulaient m'attraper, me jouer un tour; eh! je ne demande pas mieux, laissons-les faire. Quel était mon but? de donner un bal à M. de Saint-Elme et à sa femme; je le donne toujours; si on n'y vient pas, si j'ai des ennemis, ce n'est pas ma faute. Loin de m'en vouloir, ils doivent au contraire me plaindre, me consoler et me dédommager de l'affront que j'ai reçu pour eux, de sorte que j'aurai eu les honneurs de la soirée, sans en avoir les frais.

MAÎTRE-PIERRE.

Monsieur, j'attends toujours.

GRIPPARVILLE.

C'est ma foi vrai!

MAÎTRE-PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez pour votre souper?

GRIPPARVILLE, d'un air riant.

Ce que je veux, mon garçon? rien! absolument rien.

MAÎTRE-PIERRE.

Pas autre chose?

GRIPPARVILLE.

Non, mon ami.

MAÎTRE-PIERRE.

J'entends alors ce que veut monsieur; notre repas de tous les jours, enfin notre ordinaire.

GRIPPARVILLE.

Précisément; mais en revanche, tu vas illuminer le salon et la salle à manger. Des quinquets et des bougies tant que tu voudras; là-dessus je te laisse carte blanche, parce qu'enfin si le monde ne vient pas, on pourra toujours éteindre... Attends encore, tu feras une demi-douzaine de glaces.

MAÎTRE-PIERRE.

Des glaces ?

GRIPPARVILLE.

Oui, pour que l'on puisse en apporter une fois sur un plateau. Encore, quand j'y pense, trois glaces suffiront, pour M. et madame de Saint-Elme ; moi, je n'en prends pas, ainsi il en restera.

MAÎTRE-PIERRE.

Ah çà! monsieur, c'est donc un bal en tête à tête ?

GRIPPARVILLE, riant.

Précisément. Apprends, mon garçon, que nous n'aurons personne.

MAÎTRE-PIERRE.

Vrai ! voilà les réunions que vous aimez.

GRIPPARVILLE.

Oui, c'est plus commode pour un maître de maison.

MAÎTRE-PIERRE.

Mais, monsieur, écoutez, il me semble qu'on arrive.

GRIPPARVILLE.

Ce ne peut être que l'inspecteur; vite à ton ouvrage !

MAÎTRE-PIERRE.

Ça ne sera pas long, vous avez une cuisine expéditive.

(Gripparville sort.)

SCÈNE X.

MAITRE-PIERRE, seul.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Au lieu de dresser mon potage,
Et de r'tourner mes sauc's et mes filets,
Je m'en vais soigner l'éclairage,
Et la bougie et les quinquets.
L' convive le plus difficile
Sur mon souper ne dira rien, morbleu !
Et not' bourgeois peut être bien tranquille,
Ils n'y verront qu' du feu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

Mme DE SAINT-ELME, ÉDOUARD, BETZI.

Mme DE SAINT-ELME.

Convenez que c'eût été piquant, et que si nous n'avions pas déjoué la conspiration...

BETZI.

Ah ! madame, que je vous remercie ! (Bas à madame de Saint-Elme.) Je crois que ma toilette est charmante, car, en la voyant, M. Édouard a souri, et mon oncle a fait la grimace.

Mme DE SAINT-ELME.

Et où est-il donc, le cher oncle ?

BETZI.

Dans le salon, à faire sa cour à votre mari, qui vient d'arriver.

ÉDOUARD.

Je crains qu'il ne l'emporte sur moi auprès de M. de Saint-

Elme; et vous avez beau dire, je crois, madame, qu'un seul mot adressé par vous en ma faveur...

Mme DE SAINT-ELME.

Aurait tout détruit... je n'ai pas de crédit auprès de mon mari; au contraire, quand je lui recommande quelqu'un, il se persuade que ce ne peut être qu'un étourdi, et il donne la place à un autre; j'ai déjà eu comme cela deux ou trois protégés, qui, grâce à moi, ont été destitués.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Vous voyez que sur mon mari
Je n'ai pas beaucoup de puissance;
Mais cependant, et malgré lui,
J'exerce encore une influence :
Ne pouvant servir mes amis,
Je peux, quand ma colère est grande,
Perdre gaîment mes ennemis,
En apostillant leur demande.

Tenez, il a eu raison, votre monsieur... comment l'appelez-vous?

ÉDOUARD.

M. Truffardin.

Mme DE SAINT-ELME.

Oui, M. Truffardin, c'est un original que j'aime beaucoup; le moyen qu'il a pris est le meilleur; suivons son plan et nous réussirons; car le luxe et l'extravagance de M. de Gripparville lui nuiront à coup sûr aux yeux de mon mari.

GRIPPARVILLE, en dedans.

Ma nièce ! ma nièce !

BETZI.

Silence! voici mon oncle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; GRIPPARVILLE.

GRIPPARVILLE, à la cantonade.

Ma nièce, ma nièce, mademoiselle Gripparville ! Ah ! vous voilà ! je vous cherche partout.

Mme DE SAINT-ELME.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc, monsieur ? on dirait d'un maître de maison désorienté.

GRIPPARVILLE.

Il n'y a peut-être pas de quoi ! Imaginez-vous, madame, que je venais de saluer votre mari, et je lui avais à peine adressé les deux ou trois phrases indispensables en pareil cas, que voilà huit, dix, douze, quinze personnes qui arrivent coup sur coup.

Mme DE SAINT-ELME.

Vous ne les aviez donc pas invitées ?

GRIPPARVILLE.

Si, madame ; mais c'est que vous ne savez pas... moi, j'étais loin de m'attendre...

AIR du vaudeville de Catinat à Saint-Gratien

Dans mon salon il faut les voir ;
Quelle foule ! quelle cohue !
Et personne pour recevoir...
Moi, j'en ai la tête perdue ;
Comment se sont-ils introduits ?
Car vraiment leur nombre m'étonne :
Je n'ai prié que des amis ;
(A part.)
Et j'espérais n'avoir personne.

Mme DE SAINT-ELME.

Eh là ! de quoi vous plaignez-vous ? de ce que votre fête

va être charmante ? Ingrat ! vous devriez plutôt me remercier ; sans moi, vous n'auriez pas un convive.

GRIPPARVILLE.

Comment ! madame, c'est à vous que je devrais...

Mme DE SANT-ELME.

Eh oui ! j'ai appris, par M. Truffardin, le danger qui vous menaçait, et que vous couriez risque de donner chez vous une représentation du Solitaire, ce qui est fort ennuyeux ; il fallait donc vous créer un public, vous improviser une société ; je me suis adressée à mesdames de Saint-Ange et de Lineuil, qui m'ont prêté, pour ce soir, toute leur compagnie, bien sûre que vous ne me désavoueriez pas. Mais admirez votre bonheur ! pendant ce temps, M. Édouard, votre ami, qui avait eu aussi connaissance de la conspiration, courait chez toutes les personnes invitées par vous, criait à la trahison, ralliait les cavaliers, ranimait les danseuses, décidait les mamans, et grâce à nos efforts combinés, vous avez dans ce moment, dans votre salon, toute la ville de la Flèche.

GRIPPARVILLE, à part.

Que le diable l'emp... (Haut.) Je ne sais, madame, comment vous remercier ; mais tout ce monde-là ne pourra jamais tenir... on ne peut même pas danser.

Mme DE SAINT-ELME.

A merveille, une soirée anglaise, un rout.

GRIPPARVILLE.

Comment ! un rout ?

Mme DE SAINT-ELME.

Oui, une cohue à la mode, où l'on s'amuse sur place ; il n'y a que cela d'agréable dans un salon ; dès qu'on peut circuler, je m'en vais...

GRIPPARVILLE.

Mais je ne sais pas trop comment placer les tables de jeu.

Mme DE SAINT-ELME.

Laissez donc!... tout cela va s'éclaircir au moment du souper; il faut seulement le hâter, parce que quand il y aura une centaine de dames assises à table, et les messieurs debout...

GRIPPARVILLE.

Comment! madame, vous croyez...

Mme DE SAINT-ELME.

Ah! je suis sûre que vous nous ménagez encore quelque surprise... Monsieur Édouard, nous comptons sur vous; vous vous tiendrez derrière notre chaise, parce que, dans un bal, le souper fût-il magnifique, quand on n'a pas là un cavalier, impossible de rien avoir.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Allons, partons, à ce banquet splendide
En dansant bien je prétends faire honneur;
Dans cette enceinte où la gaîté préside,
(A Édouard.)
C'est vous, monsieur, qui serez mon danseur.
Oui, le plaisir est l'âme de la vie :
Pour moi, vraiment, je n'existe qu'au bal;
Entendez-vous l'archet de la folie,
Qui du plaisir nous donne le signal?

(Elle sort avec Betzi et Édouard.)

SCÈNE XIII.

GRIPPARVILLE, seul.

C'est ça, ils vont danser, ils sont bien heureux. Et le souper, le souper!... mais c'est qu'ils y comptent; et rien de prêt, rien de commandé. Diables de jeunes gens, qui forment un complot contre moi, et qui n'ont pas l'esprit de

garder le secret; dieux! s'ils ne l'avaient dit qu'à moi... si j'avais été à la tête de la conjuration!...

SCÈNE XIV.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE, *mystérieusement.*

Monsieur, je viens vous prévenir d'une chose, c'est que vous serez peut-être plus de personnes que vous ne croyiez; car en v'là qui arrivent encore.

GRIPPARVILLE.

Imbécile! crois-tu que je ne le sais pas?

MAÎTRE-PIERRE.

A la bonne heure! alors, je venais demander à monsieur ce qu'il faut faire pour le souper.

GRIPPARVILLE, *à part.*

Dieux! avoir invité toute la ville de la Flèche, pour la renvoyer à jeun; quels brocards vont fondre sur moi, sans compter la perte de ma place!

MAÎTRE-PIERRE.

Monsieur, je vous attends.

GRIPPARVILLE.

Eh! laisse-moi tranquille; depuis ce matin, tu me répètes la même chose; est-ce que nous avons le temps maintenant de préparer un repas? sans cela, je ne demanderais pas mieux.

MAÎTRE-PIERRE.

Si c'est là votre crainte, il y aurait encore un moyen. D'abord, je vais faire des potages, beaucoup de potages; pendant ce temps, on ira chez tous les marchands de comestibles, et en payant deux ou trois fois plus cher, on peut réussir à la hâte...

GRIPPARVILLE, lui mettant la main sur la bouche.

Veux-tu te taire ! veux-tu te taire, bourreau, ou je te chasse ! Aller dépenser quinze à dix-huit cents francs pour des gens que je ne connais pas, qui sont venus s'établir chez moi, me manger mon bien !...

MAÎTRE-PIERRE.

Mais non, monsieur, ils ne mangeront rien.

GRIPPARVILLE.

C'est bien ainsi que je l'entends; mais encore, faut-il sauver les apparences, et les renvoyer satisfaits.

MAÎTRE-PIERRE.

Si vous en venez à bout...

GRIPPARVILLE.

Cela dépend de toi, mon ami; tu peux faire ici l'office d'un serviteur fidèle... j'imagine un moyen victorieux et économique, qui tiendra lieu du souper que nous n'avons pas, et qui forcera nos convives à s'en aller, en me faisant des excuses et des compliments.

MAÎTRE-PIERRE.

Parbleu ! monsieur, pour la rareté du fait, je ne demande pas mieux; que faut-il faire ?

GRIPPARVILLE.

Tu vas retourner dans ta cuisine, fais un grand feu dans la cheminée; et dans tes fourneaux; ensuite, mets tout sens dessus dessous, renverse tes casseroles et toute la batterie, jette de l'eau dans les cendres, un fracas épouvantable, et viens après cela me trouver d'un air effaré, la figure pâle, les cheveux en désordre, et annonce-moi bien haut, d'un air mystérieux, bien haut, entends-tu ? que tout est perdu, abîmé. Tu chercheras un motif, le premier venu, un accident; répète bien surtout que c'était un repas magnifique, un vrai repas de noce, et que maintenant rien n'est plus mangeable; tu m'entends ? Pour le reste, je m'en charge, et cela me regarde.

MAÎTRE-PIERRE.

Oui, monsieur, je crois comprendre; c'est une scène que nous allons jouer.

GRIPPARVILLE.

A merveille ; mais voici du monde, cours vite, mon garçon.

AIR du vaudeville de *L'Opéra-Comique.*

Si tu fais bien ce que je veux,
Compte sur ma reconnaissance.

MAÎTRE-PIERRE.

Convenez que j'ai dans ces lieux
Une singulière existence :
Je suis cuisinier, Dieu merci !
Ou du moins je me l'imagine,
Et je vois que j' fais tout ici,
Excepté la cuisine.

V'là maintenant qu'il faut jouer la comédie.

GRIPPARVILLE.

Mais va donc, et dépêche-toi; car voilà deux heures qu'ils dansent, et ils doivent mourir de faim.

(Maître-Pierre sort.)

SCÈNE XV.

GRIPPARVILLE, BETZI, ÉDOUARD, Mme DE SAINT-ELME, DANSEURS et DANSEUSES, entrant d'un air fatigué.

AIR : Ah! quel plaisir!

DANSEURS et DANSEUSES, entrant par la droite.

Ah ! quel plaisir! (*Bis.*)
Mais, sans mentir,
De faiblesse, moi, je tombe;
Je n'en puis plus, je succombe.

GRIPPARVILLE.

Dans l'instant, mesdames, on va servir... (A part.) Allons, en voilà encore d'autres.

DANSEURS et DANSEUSES, entrant par la gauche, en même temps que madame de Saint-Elme, Édouard et Betzi entrent par le fond.

Ah ! quel plaisir ! (*Bis.*)
Mais, sans mentir,
De faiblesse, moi, je tombe;
Je n'en puis plus, je succombe.
Asseyons-nous, car les anglaises,
Les écossaises,
Ne valent pas
Un bon repas.

Mme DE SAINT-ELME, à M. de Gripparville.

Mais, en effet, mon cher, faites donc hâter le souper, les contredanses languissent, et mon mari s'impatiente, je vous en préviens.

GRIPPARVILLE.

Mon Dieu, mesdames ! je suis désolé, c'est mon maître d'hôtel, un faquin que je renverrai ; je sais bien qu'il y a trente ou quarante plats à dresser; mais ce que je lui ai recommandé tout à l'heure n'était pourtant pas bien long à préparer.

ÉDOUARD, bas à Betzi et à madame de Saint-Elme.

Trente ou quarante plats! je n'en reviens pas.

BETZI.

Ni moi non plus; ce n'est pas possible.

GRIPPARVILLE.

Enfin, voici Maître-Pierre. (A part.) J'ai cru que le traître n'arriverait pas.

Mm DE SAINT-ELME.

Nous allons donc souper! ce n'est pas malheureux.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE, d'un air joyeux.

Messieurs et mesdames, j'ai à vous dire...

GRIPPARVILLE, à part.

L'imbécile, il prend la physionomie riante! moi qui lui avais recommandé... (Haut.) Eh bien! qu'as-tu donc, Maître-Pierre? et que veux-tu m'annoncer avec cet air effaré?

MAÎTRE-PIERRE.

Je vous annonce, monsieur, que tout est servi.

GRIPPARVILLE, joignant les mains.

Que dis-tu? tout a péri...

Mme DE SAINT-ELME.

Eh non! l'on vous dit que le souper est servi.

TOUS LES CONVIVES.

Le souper, le souper!

(Ils sortent en désordre par le fond et les deux côtés.)

MAÎTRE-PIERRE.

Et un fameux souper, je m'en vante, une cinquantaine de plats. (A Gripparville, qui le regarde d'un air étonné.) Oui, monsieur, ils y sont, et ça vous fait un coup d'œil...

SCÈNE XVII.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

GRIPPARVILLE.

Ah çà! bourreau, as-tu perdu la tête? ou bien as-tu été payé pour cela? Que signifie une pareille plaisanterie?

MAÎTRE-PIERRE.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité.

GRIPPARVILLE.

Quoi! ces cinquante plats que tu viens de m'annoncer?...

MAÎTRE-PIERRE.

Sont réellement dans la salle à manger. Au moment où je vous quittais pour exécuter le souper économique et impromptu que vous m'aviez commandé, je trouve en bas deux ou trois énormes paniers, que des commissionnaires venaient d'apporter. Pour qui cela? ai-je dit : « Pour M. de Gripparville. »

GRIPPARVILLE.

Pour moi!

MAÎTRE-PIERRE.

Oui, monsieur, et ils ont ajouté : « Rien à recevoir, tout est payé. »

GRIPPARVILLE.

Tout est payé!... Et que contenaient ces paniers?

MAÎTRE-PIERRE.

De quoi faire cinq ou six soupers : des pâtés, des jambons, des gâteaux, des fruits secs ou confits; il y a de tout, et j'ai tout servi. Cela fait un spectacle comme je n'en ai jamais vu depuis dix ans que je suis à votre service.

GRIPPARVILLE.

Je ne reviens pas de ma surprise.

MAÎTRE-PIERRE.

Et le troisième panier, qui contenait une centaine de bouteilles de vin de Champagne! je les ai rangées en bataille sur le buffet, de sorte qu'il n'y a même pas eu besoin d'ouvrir votre cave.

GRIPPARVILLE.

Serait-il bien possible! quelle bénédiction! et d'où cela peut-il me venir?

MAÎTRE-PIERRE.

Dame! sans vous en douter, vous avez peut-être quelques amis.

GRIPPARVILLE.

C'est possible.

(On entend en dehors les premières mesures du chœur suivant.)

MAÎTRE-PIERRE.

Tenez, voici l'effet du vin de Champagne.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GRIPPARVILLE, ÉDOUARD, JEUNES GENS.

(Ils ont des assiettes à la main, se forment en différents groupes, et mangent debout.)

AIR : O jour d'ivresse! ô jour heureux!

LES JEUNES GENS.

Ah! quelle ivresse! ah! quel nectar!
Bouchons, volez de toute part;
A boire, à boire!
Chantons à l'unisson :
Honneur et gloire
A notre amphitryon!

ÉDOUARD.

Quel luxe à la fête préside!
Bal superbe, repas *idem*,
On n'a rien vu de plus splendide
Depuis le riche *Aboulcasem !*

LES JEUNES GENS.

Ah! quelle ivresse! ah! quel nectar! etc.

GRIPPARVILLE, *pendant ce chœur, va parler à tous les jeunes gens ; il sort un instant et rentre.*

Dieux! comme on s'en donne... et là-dedans... et ici... dans toute la maison. A merveille, mes amis, n'épargnez rien... (*Aux jeunes gens.*) Eh bien!... qu'est-ce que c'est? il me semble que nous nous ralentissons de ce côté-ci.

ÉDOUARD, *à part.*

Je n'en reviens pas... et je ne le reconnais plus... il nous donne un souper magnifique... il nous le voit manger... et il est de bonne humeur!

TOUS LES JEUNES GENS.

Eh bien! monsieur de Gripparville... est-ce que vous n'êtes pas des nôtres? est-ce que vous ne prenez rien?

GRIPPARVILLE.

Si, vraiment... si, mes bons amis... je ne demande pas mieux.

ÉDOUARD.

Eh! que ne le dites-vous! c'est bien le... (*Aux jeunes gens.*) Messieurs... le maître de la maison.

(*On lui donne une assiette, un verre et une tranche de volaille; les jeunes gens s'empressent autour de lui et lui versent à boire.*)

GRIPPARVILLE, *mangeant.*

AIR du Billet de loterie.

Premier couplet.

C'est une volaille estimable;
Mais tout ce qu'on mange chez moi
Est vraiment d'un goût admirable;
C'est du Périgueux, je le croi.

ÉDOUARD.

Il va se ruiner, je pense.

GRIPPARVILLE.

Eh! que m'importe la dépense!
Qu'il est doux de manger son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien

Deuxième couplet.

Je sens que leur gaîté me gagne ;
Mais goûtons un peu de ce vin,
C'est du véritable Champagne ;
Versez, amis, versez tout plein.

ÉDOUARD.

De dépenser il est avide.

GRIPPARVILLE.

Ma fortune est claire et liquide.
Qu'il est doux de boire son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien !

ÉDOUARD.

Eh ! le voilà décidément en goguettes.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

Eh bien ! eh bien ! il me semble que cela ne va pas mal.

GRIPPARVILLE.

C'est toi, mon cher Truffardin... veux-tu un verre de vin de Champagne ? je ne t'ai pas vu de la soirée...

TRUFFARDIN.

Je crois bien... j'arrive... j'ai tant d'occupation ! car, moi, je mène de front les affaires et les plaisirs... mais vous avez eu de mes nouvelles... je vous ai envoyé des convives ; je vous ai envoyé des musiciens, et mon dernier envoi surtout... hein ! je ne vous en parle pas, parce que je vois qu'ici il est du goût de tout le monde.

GRIPPARVILLE, qui allait boire un verre de vin de Champagne, s'arrête soudain.

Hein ! qu'est-ce que tu veux dire ?

TRUFFARDIN.

Que vous êtes bien le plus heureux des hommes!... Vous savez ces paniers de comestibles que je vous avais promis, et qui devaient m'être expédiés dans trois ou quatre jours... en rentrant à mon hôtel je les trouve arrivés; je pense à vous, à votre bal, à votre souper... je vous les adresse sur-le-champ.

GRIPPARVILLE, laissant tomber son verre.

Dieux!

TRUFFARDIN.

Eh bien!... qu'avez-vous donc?

GRIPPARVILLE, rebouchant la bouteille de vin de Champagne qui est à côté de lui.

Rien... rien, mon ami... Comment! ce vin de Champagne... ce souper... c'était votre propriété?

TRUFFARDIN.

Du tout, c'est la vôtre... nous sommes convenus que vous les prendriez en paiement, si toutefois vous les trouviez bons... et je m'en rapporte à ces messieurs.

ÉDOUARD.

Divin, excellent, impossible de rien manger de meilleur! (Il sort.)

TRUFFARDIN.

J'en étais sûr... (Bas.) M. de Saint-Elme, que j'ai vu, est enchanté. (Haut.) Voici la petite note que vous examinerez à loisir.

GRIPPARVILLE, prenant le papier.

Comment... la note des mille écus... voilà une place qui m'aura coûté cher.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; Mme DE SAINT-ELME, BETZI.

Mme DE SAINT-ELME.

Ah! monsieur!... recevez mes compliments... charmant, délicieux... impossible de voir une plus jolie fête... j'en suis ravie... ce qui se trouve à merveille, car sans cela je serais d'une humeur effroyable; je viens d'avoir une scène avec mon mari... et nous nous sommes brouillés à votre sujet.

GRIPPARVILLE.

A mon sujet?

Mme DE SAINT-ELME.

Oui, monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous sollicitiez une place de receveur; moi, j'étais enchantée de votre bal... mais mon mari en était indigné!... il déclamait contre votre luxe, votre prodigalité... ce n'est pas étonnant, lui... il est si économe! enfin il m'a dit que quelqu'un qui était capable de dépenser six ou sept mille francs dans une soirée n'aurait jamais de lui une place de receveur; et je le connais, vous ne l'aurez pas... mais c'est égal, votre soirée était charmante... je le lui dirais à lui-même.

GRIPPARVILLE, regardant Truffardin.

Dieux! quelle perfidie!... je suis ruiné et trahi de tous les côtés; mais enfin cette place, à qui donc veut-il la donner?

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

A moi, monsieur... il vient de me l'accorder!...

BETZI.

A M. Édouard... ah! que je suis contente!...

GRIPPARVILLE.

A vous, jeune homme!

ÉDOUARD.

J'ignorais que vous fussiez mon concurrent, et vous saviez très-bien que j'étais le vôtre... aussi, loin de m'en vouloir... je suis certain que vous tiendrez votre parole.

GRIPPARVILLE.

Moi, monsieur?

ÉDOUARD.

Oui, vous m'accorderez la main de votre nièce, que j'aime mieux devoir à votre consentement qu'à la décision du conseil de famille.

GRIPPARVILLE.

Le conseil de famille décidera ce qu'il voudra; mais ne comptez pas sur moi pour le repas de noce.

ÉDOUARD.

Celui-ci en a tenu lieu; et pour le nôtre...

TRUFFARDIN.

C'est moi qui m'en charge... car je fais de tout... mariages, noces et festins.

GRIPPARVILLE.

Oui, traître... des festins! (A part.) Voyons toujours à sauver de celui-ci ce que je pourrai... et, dès demain, je me retire trois mois à la campagne pour faire des économies, et tâcher de me rattraper.

VAUDEVILLE.

AIR : Aimé de la belle Ninon. (*Le Mariage de Scarron.*)

GRIPPARVILLE.

Économisons en tous temps;
C'est ma méthode, elle est fort bonne :
Ce que l'on ménage au printemps,

On le retrouve dans l'automne :
Le financier fait des budgets,
La jeunesse fait des folies,
L'ambitieux fait des projets,
Le sage des économies.

ÉDOUARD.

Que d'auteurs et que de journaux,
Que de romantiques en France,
Avares d'esprit, de bons mots,
Craignent de se mettre en dépense!
Depuis vingt ans chacun paraît
Riche des mêmes niaiseries;
Qu'il aurait d'esprit, s'il pouvait
Dépenser ses économies !

BETZI.

Je ne veux point, en fait d'amants,
Werther, ni quelque fou semblable;
Je préfère aux beaux sentiments
Tendresse vraie et raisonnable :
Pour cause je me défîrais
De ces amours de tragédies;
Qui commence par des excès,
Finit par des économies.

Mme DE SAINT-ELME.

Écoutez, messieurs les maris,
Trois secrets de grande importance :
Voulez-vous n'être pas trahis?
Parlez d'amour, de confiance;
Voulez-vous être aimés, chéris?
Parlez-nous souvent de folies;
Mais voulez-vous être obéis?
Ne parlez pas d'économies.

TRUFFARDIN.

Procureur, médecin, huissier,
Vous tous qui tourmentez les hommes,
Des exploits de votre métier
Montrez-vous toujours économes;
Millionnaire, grand seigneur,

Dont la puissance est infinie,
Vous qui dispensez le bonheur,
Ne faites pas d'économie.

Mme DE SAINT-ELME, au public.

Je crains bien, entre nous soit dit,
Qu'en examinant notre intrigue,
On lui reproche, en fait d'esprit,
De n'être pas assez prodigue :
Soyez, en blâmant nos défauts,
Plus généreux, je vous en prie;
Et vous, messieurs, dans vos bravos
Ne mettez pas d'économie.



LES GRISETTES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre du Gymnase. — 8 Août 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. VAN-BERG, banquier hollandais . . .	MM. DORMEUIL.
JULIEN, commis de M. Van-Berg	VICTOR.
ANASTASE, clerc d'avoué, ami de Julien .	NUMA.
UN LAQUAIS de Mme Van-Berg	—
Mme VAN-BERG.	Mmes THÉODORE.
JOSÉPHINE, couturière	DORMEUIL.
PAMÉLA, couturière	ADELINE.
GEORGINA, couturière	GRÉVEDON.
MIMI, couturière	VIRGINIE DÉJAZET.
GOGO, couturière	LILI BOURGOIN.
ADRIENNE, autres couturières, ou demoiselles du magasin	—
TOINETTE, autres couturières, ou demoiselles du magasin	—

A Paris.

N. B. — Dans les troupes de province, peu nombreuses, les rôles de *Mimi* et de *Gogo* peuvent être réunis en un, et ceux d'*Adrienne* et de *Toinette* peuvent être supprimés.



LES GRISETTES

Un atelier de couturières. — A gauche, une porte à deux battants, qui donne dans l'intérieur des appartements. A droite, au premier plan, la porte d'un cabinet. Sur le second plan, une croisée. Au fond, une porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, JOSÉPHINE, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO et GEORGINA sont autour d'une table, occupées à travailler. MIMI est à droite, près d'une table plus petite, et repasse une robe. PAMÉLA est assise seule à gauche, l'air triste et préoccupé ; elle relit de temps en temps une lettre qu'elle serre dans la poche de son tablier.

TOUTES, à Joséphine.

AIR suisse de *Thibault comte de Champagne.*

Du silence !
Recommence
Ta romance ;
Écoutons !
Rien n'égale
La morale

Qu'on signale
En chansons.

JOSÉPHINE.

Brigitte, jeune ouvrière,
A Bastien pensant encor,
Dans sa chambre solitaire
Travaillait, quand un milord
Vint lui dire :
« Je soupire,
« Et j'admire
« Ta vertu;
« Sans attendre,
« Viens te rendre
« Au plus tendre;
« Me veux-tu?

« — Non, milord, suis enchaînée,
« J'ai juré constante ardeur...
« — J'ai pourtant mainte guinée,
« Ton amant n'a que son cœur.
« Ma cassette,
« Joliette
« Bien rachète
« Ma laideur...
« L'amour cesse,
« La richesse
« Fait sans cesse
« Le bonheur.

« — Milord, n'en suis point jalouse,
« L'amour sait vivre de peu,
« Dès demain Bastien m'épouse,
« Nous dansons au Cadran-Bleu.
« Là, Brigitte
« Vous invite,
« Gardez vite
« Votre bien;
« Je suis bonne,
« Peu friponne ;
« Quand je donne,

« C'est pour rien.

TOUTES.

Oui, Brigitte
Vous invite, etc.

MIMI, *toujours repassant.*

Tiens, c'est drôle ! de sorte qu'elle a refusé d'épouser le riche monsieur ?

GEORGINA.

Oui. Elle n'est pas mal, cette histoire-là, mais elle est trop invraisemblable.

MIMI.

Sans doute ; l'autre a fait une bêtise.

PAMÉLA.

Dieu ! mesdemoiselles, je ne sais pas comment vous pouvez penser ainsi ; dès qu'elle en aimait un autre ! il me semble qu'en pareil cas c'est pour la vie.

GEORGINA.

Oui, parce que vous lisez tous les jours de mauvais romans de constance et de sympathie, qui vous donnent des idées fausses de la société, et cela, au lieu de travailler.

PAMÉLA.

Oui, vous dites cela pour que madame me renvoie ; mais allez, cela m'est bien égal, pour ce que j'ai maintenant à rester ici.

GEORGINA.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

MIMI, *quittant la table où elle repasse, et allant parler aux autres à voix basse.*

Vous ne savez pas, mesdemoiselles : Paméla m'a dit qu'elle voulait se périr !

TOUTES.

Bah ! et pourquoi donc?

MIMI.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*

C'est que, par le destin injuste
Ses plus tendres vœux sont déçus
Enfin, c'est que monsieur Auguste
L'adorait... et ne l'aime plus;
Pour que la mort à ses maux la dérobe,
Elle se doit tuer par sentiment,
Dès qu'elle aura fini la robe
Qu'elle commence en ce moment.

GEORGINA.

Comment! Paméla, est-ce que ce serait vrai?

PAMÉLA.

Oui, mesdemoiselles; mais comme je ne veux pas que madame soit dans l'embarras à cause de moi, j'attendrai qu'elle ait pris quelqu'un pour me remplacer, et alors...

GEORGINA.

Il faut, ma chère, que vous ayez bien peu de judiciaire! Certainement Auguste est aimable, je ne dis pas non, mais quand je me tuerai pour lui... ce sont de ces inconséquences qui compromettent une jeune personne! Se désespérer, à la bonne heure! parce que cela n'engage à rien.

GOGO.

C'est vrai; et puis, qui sait? elle peut l'oublier.

GEORGINA.

Ah! oui, il y a encore cela.

PAMÉLA.

Vous croyez que c'est possible?

GEORGINA.

Dame! en pensant à autre chose. Si vous étiez venue avec moi avant-hier à Tivoli... (A voix basse.) Vous ne savez pas, mesdemoiselles, qu'il m'est arrivé une aventure romantique et incidente.

TOUTES.

Une aventure!

GEORGINA.

Oui; mais vous n'en direz rien.

TOUTES.

Cela va sans dire; va donc vite.

JOSÉPHINE, qui pendant toute cette scène n'a pas cessé de travailler.

Ah! mesdemoiselles, qui est-ce qui m'a pris mon coton?

GOGO.

Il est devant toi.

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas le mien; celui-ci n'est qu'en trois.

TOUTES, à Georgina.

Eh bien! Georgina, parle donc.

GEORGINA.

Imaginez-vous que voilà trois ou quatre dimanches de suite que nous rencontrons un jeune négociant anglais, très-riche et très-aimable, qui m'a prise pour une comtesse.

PAMÉLA.

Tiens! et comment cela?

GEORGINA.

Ah! d'abord, parce que je le lui avais dit; et puis ensuite, par la mise, qui était assez à effet.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Les dames s'écriaient souvent :
Grands dieux! que sa robe est bien faite!
Et les hommes, en m'admirant,
Disaient : Quelle taille parfaite!
Chacune aurait été, je croi,
Fière de ce double suffrage;
Car la taille était bien à moi,
Et la robe était mon ouvrage.

Mais ce qui a achevé de l'éblouir, c'est le fini de la con-

versation : vous savez que j'ai été quelque temps demoiselle de compagnie; et il suffit de quelques phrases ambiguës pour faire préjuger de l'instruction préliminaire qu'on peut avoir acquise; vous sentez bien que le dimanche je ne parle pas comme dans la semaine; cela ferait deviner notre état. Enfin donc, de fil en aiguille, il a été question de mariage, d'établissement, et il attend ce soir la réponse de ses parents, parce que c'est aujourd'hui mardi, fête extraordinaire à Tivoli.

TOUTES.

Dieux ! est-elle heureuse !

GOGO.

Parce qu'elle va comme cela à Tivoli, dans des bals bien composés; moi qui ne vais qu'à la Chaumière, cela ne m'arriverait jamais.

MIMI.

Oui, c'est ennuyeux : on s'y amuse, et voilà tout.

JOSÉPHINE, se levant.

Enfin mon ouvrage est terminé.

GEORGINA.

Ah! mon Dieu! le mien qui n'est pas commencé, et la robe est promise pour ce soir! je ne pourrai pas sortir, et ça peut faire manquer mon mariage.

JOSÉPHINE.

Donnez, je vais vous aider.

GEORGINA.

Est-elle bonne, cette petite Joséphine! Mais comment faites-vous, ma chère, pour avoir toujours fini votre ouvrage avant nous?

JOSÉPHINE.

Dame! je travaille et ne cause avec personne.

MIMI.

Excepté avec Julien, quand il vient.

JOSÉPHINE.

C'est mon futur; il est commis chez M. Van-Berg, banquier hollandais, qui a une maison de commerce à Paris, et une à Amsterdam... Julien gagne dix-huit cents francs; et moi, de mon côté, par mon travail et mes économies, je me suis fait une petite fortune.

GEORGINA.

Combien donc?

JOSÉPHINE.

Cinq mille francs.

MIMI.

Cinq mille francs!... Quand tu nous feras accroire cela...

JOSÉPHINE.

Oui, mesdemoiselles : deux mille francs que j'ai mis de côté, et le reste...

PAMÉLA.

Eh bien! le reste?

JOSÉPHINE.

M'a été envoyé, il y a quelques années, je ne sais par qui, mais je présume que cela vient de ma famille.

MIMI.

De sa famille! elle n'en a pas, elle est orpheline.

JOSÉPHINE.

Oui, mais j'ai ma cousine Gabrielle, qui m'aimait tant, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit ans; voyez-vous, ma cousine Gabrielle n'était qu'une simple couturière comme nous...

AIR du Pot de fleurs.

Mais elle avait tant d'attraits en partage,
Qu'à chaque instant devant le magasin
Se succédait maint brillant équipage;
Mais un jour, voilà que soudain...

MIMI.

J'y suis... c'est toujours de la sorte...
L'ambition de son cœur s'empara :
Comment aller à pied, lorsque l'on a
Tant de voitures à sa porte?

GOGO.

Oui, oui, l'on sait ce que c'est : un enlèvement!

JOSÉPHINE.

Non, mademoiselle, ma cousine n'était pas fille à se laisser enlever ; apprenez qu'elle avait des principes.

MIMI.

Eh bien! on l'aura enlevée avec ses principes.

JOSÉPHINE.

C'est très-vilain ce que voûs dites là.

PAMÉLA.

Joséphine a raison; vous êtes très-mauvaise langue.

(Toutes se lèvent.)

GEORGINA.

Eh bien! mesdemoiselles, n'allez-vous pas vous quereller Taisez-vous donc! voici quelqu'un.

JOSÉPHINE.

Dieu! c'est Julien

SCÈNE II.

LES MÊMES; JULIEN, tenant à la main plusieurs billets.

JULIEN.

A Tivoli! à Tivoli! j'ai des billets pour ce soir; qui est-ce qui en veut?... je les emmène.

TOUTES, sautant de joie.

Ah! que c'est heureux!

MIMI.

Dieux! que j'ai bien fait de repasser ma robe de percale!

GOGO.

Et moi donc! qui n'avais que celle-là. (A Julien.) Ce sont des billets gratis?

JULIEN.

Eh! sans doute; on me les a donnés pour vous.

AIR du vaudeville du Piége.

L'entrepreneur, un de mes bons amis,
Prétend donner la fête la plus riche;
Tous les plaisirs y seront réunis,
Il l'a juré.... voyez l'affiche!...
Voulant étonner, éblouir,
Séduire l'œil, et toucher l'âme,
Il compte sur vous pour tenir
Tout ce que promet le programme.

GOGO.

Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jeudi!

MIMI.

Et pourquoi cela?

GOGO.

Ah! c'est que j'ai presque une inclination.

GEORGINA.

Eh bien! par exemple, il serait assez prépondérant que vous vous permissiez à votre âge...

GOGO.

Pourquoi pas? mais c'est un amoureux qui ne sort que le jeudi et le dimanche, car il est en pension, et je ne pourrai pas le rencontrer aujourd'hui... (A Georgina.) n'est-ce pas, mademoiselle?

GEORGINA.

Moi, d'abord, vous le savez, je ne veux pas y aller avec vous; j'ai des invitations plus personnelles, auxquelles je

suis obligée de correspondre... Par exemple, mes bonnes amies, si nous nous rencontrons, je vous prie de ne pas me reconnaître, parce que cela pourrait me faire du tort.

MIMI.

Tiens, c'est tout naturel, entre nous... à charge de revanche. Nous y allons donc toutes?

GOGO.

Moi, pour m'amuser.

GEORGINA.

Moi, pour m'établir.

PAMÉLA, soupirant.

Et moi, pour me distraire.

TOUTES.

Tiens! Paméla qui y vient aussi!

JULIEN.

Me voilà trop heureux : un seul cavalier pour six jolies demoiselles.

MIMI.

Nous allons avoir l'air d'une pension.

JOSÉPHINE, bas à Julien.

Sans doute; et vous ne serez jamais avec moi.

JULIEN.

Je vous demanderai de vous amener un ami, un jeune homme fort aimable.

PAMÉLA, soupirant.

Un jeune homme aimable!

JULIEN.

M. Anastase, un clerc d'avoué.

PAMÉLA.

M. Anastase!

JULIEN.

Vous le connaissez?

PAMÉLA.

Je l'ai vu quelquefois dans des parties avec M. Auguste.

MIMI.

Un clerc d'avoué... ah! tant mieux; nous voyons beaucoup de clercs d'avoués; ils sont tous si gais, si amusants! et puis, c'est une bonne société.

GEORGINA.

Vous avez raison : la bonne société avant tout, parce que souvent à Tivoli c'est bien mêlé, et il est si désagréable de se trouver confondue!...

JULIEN.

Ainsi, mesdemoiselles, à ce soir, à huit heures; soyez prêtes, nous viendrons vous prendre.

JOSÉPHINE.

Vous vous en allez déjà?

JULIEN.

Il le faut bien : si mon banquier venait à rentrer!

MIMI.

Il est donc bien sévère?

JULIEN.

Oui, avec nous; ailleurs, c'est un galant, un amateur, mais à l'insu de sa femme, car si elle se doutait que son époux va ainsi en catimini...

GEORGINA.

Ah! Julien, finissez... si vous allez faire des plaisanteries de mauvais ton... je n'aime pas cela.

MIMI.

Est-elle bégueule!

JULIEN.

Adieu, ma petite Joséphine, à ce soir. A propos, prenez garde à Derlange, ce négociant chez lequel vous avez déposé vos économies : on dit qu'il n'est plus très-solide... j'y passerai si vous voulez.

JOSÉPHINE.

Pas aujourd'hui : vous avez trop de choses à faire; mais demain, mon ami, ne l'oubliez pas. C'est le fruit de mon travail, c'est tout ce que nous possédons; je n'aurais plus rien à vous donner.

JULIEN, lui serrant la main.

Si, vraiment; et tant que vous m'aimerez, nous ne manquerons de rien. Adieu, mesdemoiselles; adieu, Joséphine.

TOUTES.

Adieu, monsieur Julien.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté Julien.

GEORGINA, à Joséphine.

Ah ! M. Julien doit demain retirer vos cinq mille francs; c'est à merveille! parce que quand je serai mariée avec ce jeune négociant anglais, nous pourrons nous établir ensemble.

TOUTES.

Et vous nous prendrez pour demoiselles de comptoir.

GEORGINA.

Je ne sais pas trop : vous êtes si négligentes, si paresseuses!

PAMÉLA.

Tiens!... cela lui va bien, elle qui ne travaille jamais.

MIMI, regardant à la fenêtre.

Mesdemoiselles! mesdemoiselles! une visite; un landau s'arrête à notre porte.

TOUTES, courant du côté de la fenêtre.

Un landau !

MIMI.

Un monsieur en descend, et fait signe au cocher d'attendre dans la rue à côté. Eh! mais, c'est ce monsieur qui nous a commandé, il y a huit jours, deux ou trois robes, qui sont à peine commencées; Georgina s'en était chargée.

GEORGINA.

Du tout! c'est vous et Paméla.

PAMÉLA.

Moi? si on peut dire...

JOSÉPHINE.

Eh! vite, mesdemoiselles, à vos places.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, qui se sont toutes assises et qui ont l'air de travailler; M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

Bonjour, mes petits anges; toujours à travailler! c'est exemplaire.

TOUTES.

Bonjour, bonjour, monsieur.

MIMI.

Monsieur voudrait-il s'asseoir?

M. VAN-BERG.

Merci, ma belle enfant... Elles sont vraiment charmantes! Ce que je vous ai demandé est-il prêt?

GEORGINA, travaillant.

Vous le voyez, monsieur, on s'en occupe; mais il y avait tant d'ouvrage!

MIMI.

La robe de cachemire et le manteau de velours sont presque terminés; pour celles de tulle et de lévantine, qui

sont moins importantes, on les enverra ce soir chez monsieur.

M. VAN-BERG.

Chez moi! gardez-vous-en bien... (Se reprenant.) c'est-à-dire, ce n'est pas la peine.

PAMÉLA.

Si monsieur veut donner son adresse...

JOSÉPHINE, GEORGINA et MIMI.

Ah! oui, si monsieur veut laisser son adresse...

M. VAN-BERG.

Non, du tout; j'ai ma voiture en bas, j'attendrai que vous ayez fini; c'est une nièce, une filleule à moi, dont je fais le mariage; je me suis chargé de la corbeille; et comme je pars dans quelques jours pour la Hollande, vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Tâchez surtout qu'elle soit des plus belles,
Car, voyez-vous, le futur n'est pas beau;
Mais à présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier et des boucles d'oreille,
Du cachemire et du satin broché
Leur tendre cœur et séduit et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille
Et le mari, par-dessus le marché.

Mme VAN-BERG, en dehors.

J'ai oublié le carton dans ma voiture, allez vite...

M. VAN-BERG, à part.

Ah! mon Dieu! quelle est cette voix?

Mme VAN-BERG, en dehors.

Lapierre! Lapierre! pas le premier, le second; ou plutôt, vous allez tout déranger; j'aime mieux redescendre.

M. VAN-BERG, à part.

Elle va entrer ici; c'est fait de moi!

MIMI.

Eh! mais, qu'avez-vous donc?

M. VAN-BERG.

Rien; je viens d'entendre la voix d'une dame... d'une dame que je connais beaucoup; mais nous sommes brouillés : nous sommes en procès, nous ne nous voyons pas; et si elle me rencontre ici, ce sera fort désagréable.

GEORGINA.

Eh bien! partez vite.

M. VAN-BERG.

Je la rencontrerais sur le grand escalier; n'y aurait-il pas une autre sortie?

GEORGINA.

Tenez, dans ce petit cabinet, une porte dérobée qui donne sur la rue.

M. VAN-BERG.

C'est bien, c'est bien. Adieu, mes petits anges; tantôt je reviendrai; tâchez que tout soit prêt, et surtout ne parlez pas de moi devant cette dame.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

GEORGINA.

Nous en voilà débarrassées; c'est bien heureux.

MIMI.

Ah! mon Dieu! je crois que la porte de sortie est fermée à double tour.

GEORGINA.

Je te dis que non.

MIMI.

Je te dis que si, puisque c'est moi...

PAMÉLA.

Taisez-vous donc, on vient.

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. VAN-BERG, dans le cabinet, Mme VAN-BERG, suivie D'UN DOMESTIQUE en livrée qui porte un carton.

Mme VAN-BERG.

Madame de Vermond, mesdemoiselles?

GEORGINA.

C'est ici, madame, mais elle est occupée à dessiner : elle fait un travail sur un nouveau corsage.

Mme VAN-BERG.

A Dieu ne plaise que je la dérange dans une occupation aussi importante... quelque nouveau chef-d'œuvre dont je priverais notre siècle. Je venais simplement la consulter sur quelques modèles de garnitures que j'ai là, et faire prendre mesure pour une robe.

JOSÉPHINE.

Si madame veut permettre, cela fait qu'elle n'attendra pas.

Mme VAN-BERG.

Comme vous voudrez. J'étais fort mécontente de ma couturière, et je ne savais laquelle prendre, lorsque ce matin j'ai trouvé, je ne sais comment, votre adresse dans le cabinet de mon mari, sur sa cheminée.

MIMI.

C'est peut-être ce monsieur à qui, l'été dernier, nous avons fait une blouse.

Mme VAN-BERG.

Non, je ne le crois pas.

(Elles sont toutes groupées autour de madame Van-Berg ; Georgina prend la mesure de la taille, Joséphine des manches, Paméla et Mimi du bas de la robe.)

JOSÉPHINE.

Si madame voulait lever le bras.

Mme VAN-BERG.

Ne me faites pas la taille trop longue : ça n'a pás de grâce; tâchez qu'il n'y ait pas de plis sur les côtés, et surtout, pas trop décolletée.

GEORGINA.

Madame peut être tranquille : notre maison est connue pour la décence de la coupe et la solidité des coutures.

PAMÉLA.

Ferons-nous plusieurs robes à madame?

Mme VAN-BERG.

AIR du vaudeville de L'Homme vert.

J'approuverais fort cette idée,
Car il m'en faudrait deux ou trois;
Mais j'aurais peur d'être grondée,
Cela m'arrive quelquefois.
Mon époux, qui toute sa vie
Mit du luxe dans ses budgets,
Aime beaucoup l'économie
Dans les dépenses que je fais.

MIMI.

Il ne faut pas que cela gêne madame ; si elle veut prendre à crédit, on trouvera toujours bien le moyen de faire payer monsieur.

Mme VAN-BERG.

Merci, mes petites amies; je vois que vous êtes d'une obligeance...

MIMI.

On fait ce que l'on peut pour contenter les pratiques.

Mme VAN-BERG.

Et me feriez-vous payer bien cher?

GEORGINA.

Madame sait bien qu'une maison qui tient un peu à sa réputation ne peut pas faire autrement.

Mme VAN-BERG.

C'est assez juste; maintenant je ne sais quelle couleur choisir.

GEORGINA.

Nous avons là des échantillons; voici, je crois, une nuance assez insidieuse.

Mme VAN-BERG.

Je ne sais pas si le rose...

GEORGINA.

Le rose doit habiller madame à ravir!

Mme VAN-BERG.

Ou bien le noir.

GEORGINA.

Oh! le noir, il n'y a pas de doute; le noir convient à merveille à madame... Mais j'entends du bruit chez madame de Vermond, sans doute le travail est fini; madame peut entrer. (Aux autres.) Sept heures; eh! vite, mesdemoiselles, rangez l'atelier.

(Toutes se lèvent et rangent leur ouvrage; elles placent dans le fond du théâtre la table qui occupait le milieu.)

TOUTES.

AIR : Anglaise de *Leicester.*

L'ouvrage est fini,
Et pour Tivoli,
Loin du magasin,
  Partons soudain.
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir,
Il faut savoir le saisir.

(Paméla et Mimi sortent par le fond. Georgina entre avec madame Van-Berg et le domestique par la porte à gauche qui mène chez madame de Vermond.)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, qui a rangé la robe dans le carton, et qui a pris son schall et son chapeau.

Ma robe est achevée, et je vais la porter ; dépêchons-nous pour être plus vite revenue.

M. VAN-BERG, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Ces petites sottes qui ne me préviennent pas que la porte est fermée à double tour. Je n'entends plus personne, je crois que je puis sortir. (Au moment où il va pour sortir, il aperçoit Julien qui entre par la porte du fond.) Dieu ! Julien, mon commis !... que vient-il faire ici ?

(Il referme la porte du cabinet.)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, JULIEN, ANASTASE.

JULIEN, à Anastase.

Entre, mon ami ; on ne nous en voudra pas d'arriver avant l'heure. Eh bien ! Joséphine, où allez-vous ?

JOSÉPHINE.

Porter cette robe chez une pratique ; je reviens après m'habiller, et nous partirons.

JULIEN.

Je vais vous donner le bras.

JOSÉPHINE.

Non : je causerais, et cela me retarderait.

JULIEN.

Laissez-nous au moins veiller sur vous, et vous suivre de loin.

JOSÉPHINE.

Me suivre, c'est encore pire : ça a l'air marchande de modes, et je tiens à ma réputation. Adieu, mon ami, adieu, monsieur Anastase ; à tout à l'heure.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, ANASTASE, M. VAN-BERG, caché.

JULIEN, regardant sortir Joséphine.

Charmante fille! douce, aimable, sage ; eh bien! mes grands-parents sont furieux de ce que je veux l'épouser ; cependant, je ne leur demande rien.

ANASTASE.

Laisse-les dire : tu es trop heureux de faire un mariage d'inclination ; je voudrais bien être à ta place, moi qui vais contracter un hymen de raison.

JULIEN.

Tu es fou!

ANASTASE.

C'est comme je te le dis : j'ai fait une conquête en courant les fêtes champêtres : une jeune dame qui n'a pas l'air très-distingué, mais qui parle comme un livre, un livre mal écrit; du reste, elle a beaucoup de fortune, elle est comtesse...

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

A ce mot, j'ai dû redoubler
De soins, d'égards, de politesse ;
J'osais à peine lui parler,
Vu ce beau titre de comtesse...

JULIEN.

Cependant vous avez dansé.

ANASTASE.

Afin de faire connaissance.

JULIEN.

Ensuite vous avez valsé.

ANASTASE.

Oui, pour rapprocher la distance.

JULIEN.

Y penses-tu? l'épouser, toi, clerc d'avoué!

ANASTASE.

Que veux-tu? les charges sont si chères à présent, qu'il faut être millionnaire pour acheter une étude; et si ma comtesse n'a pas les quarante mille livres de rente qu'elle m'a laissé soupçonner, je n'épouse pas. Je devais aujourd'hui la conduire à Tivoli, mais je lui écrirai pour me dégager, parce que j'aime mieux y aller avec vous.

JULIEN.

Sérieusement?

ANASTASE.

Il n'y a pas de comparaison : pour moi, les dames du monde ne valent pas les beautés de Tivoli ou du Colisée; j'aime leur légèreté, leur gaîté, leur insouciance; point de passé, pas d'avenir, tout au présent! ce n'est que chez elles qu'on trouve la philosophie et le vrai bonheur.

AIR : Vivent les fillettes!

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

Exempt de nuage,
Chaque jour, vraiment,
Comme leur ouvrage,
S'achève en chantant.

Vivent les grisettes, etc.

J'y tiens, et pour causes;
Moi, dans le printemps,
J'aime mieux les roses

Que les diamants.

Vivent les grisettes, etc.

JULIEN.

Eh! mais, te voilà comme M. Van-Berg, mon patron.

ANASTASE.

Ton banquier est un amateur; cela me raccommode avec lui.

JULIEN.

Amateur suranné, qui fait rire à ses dépens. (Van-Berg entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.) Dans sa jeunesse, il a fait, dit-on, des folies pour le beau sexe, et je crois qu'il en fait encore; mais comme il est homme de finance avant tout, il met du calcul dans ses désordres, et de l'ordre dans ses extravagances : ainsi il est avare avec sa femme, pour être généreux avec d'autres; il est bourru avec ses gens, pour être aimable ailleurs; et je crois vraiment qu'il n'est bête et sot avec nous, que pour faire de l'esprit avec ces demoiselles.

ANASTASE.

C'est un grand spéculateur, qui craint le double emploi... Et sa femme?

JULIEN.

Une femme charmante! qui n'est pas dupe de la conduite de son mari, et qui, si elle le surprenait ainsi, pourrait bien... Mais occupons-nous de notre soirée, nous conduirons ces demoiselles...

ANASTASE.

Nous les conduirons partout : à la salle du bal, au casse-cou, à la balançoire; et les vélocipèdes, l'oiseau égyptien, la flotte aérienne, tous les plaisirs de Tivoli! c'est moi qui paye. Dis donc, nous les conduirons aussi au magicien, pour leur faire dire leur bonne aventure, car il y a parmi ces demoiselles une petite Paméla, une beauté sentimentale, qui me plaît beaucoup... si nous savions sur elle et ses compagnes

quelques petites anecdotes que nous irions raconter au sorcier, pour qu'il devinât d'avance, ça nous amuserait.

JULIEN.

C'est vrai, ce serait charmant! mais comment faire? je ne sais rien sur ces demoiselles, et elles ne me confieraient pas...

ANASTASE.

Attends, attends! quelques instants avant leur départ elles se réuniront dans cette salle; si elles y sont, elles y causeront, et si je pouvais entendre sans être vu... (Van-Berg referme vivement la porte du cabinet.) Tiens, (Montrant la porte du cabinet à gauche.) de cet appartement.

JULIEN.

Il conduit chez madame de Vermond.

ANASTASE, montrant le cabinet à droite.

Eh bien! ce cabinet?

JULIEN.

A la bonne heure! justement la clef est après; et je crois que ces demoiselles viennent de ce côté.

ANASTASE, écoutant.

Non, mon ami, non, pas encore.

JULIEN.

C'est égal, il vaut mieux que tu y sois d'avance; entre toujours. (Cherchant à ouvrir.) La porte tenait joliment. (Il l'ouvre, et aperçoit M. Van-Berg.) O ciel! M. Van-Berg!

SCÈNE IX.

Les mêmes; M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant. (*Adolphe et Clara.*)

C'est moi, monsieur!

ANASTASE et JULIEN.

Il écoutait.

M. VAN-BERG.

Pour vous, ma bonté fut trop grande...
Que faisiez-vous dans ces lieux?

ANASTASE.

Il allait
Vous faire la même demande.

M. VAN-BERG.

Je sais, en juge impartial,
Qui des deux mérite le blâme.

ANASTASE.

Nous récusons ce tribunal,
Et, si cela vous est égal,
Pour juge prenons votre femme.

M. VAN-BERG.

Trêve de plaisanteries!... vous n'êtes plus chez moi, et dès ce moment vous ne faites plus partie de ma maison. Je ne vous recommande rien, parce que j'espère que vous aurez la prudence d'être discret : si cette aventure venait à s'ébruiter, vous savez que j'ai les moyens de vous en faire repentir. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JULIEN, ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien! que dit-il là?

JULIEN.

La vérité; il a les moyens de me perdre : l'année dernière, ma mère avait besoin d'argent, et il m'a avancé, sur lettre de change, deux années d'appointements, que main-

tenant je ne puis lui rendre; et il vaut encore mieux être sans place que d'en avoir une à Sainte-Pélagie.

ANASTASE, *se grattant l'oreille.*

Diable !... tu as raison... eh bien! après tout, il n'y a pas de quoi se désespérer; je n'ai pas grand'chose, mais nous partagerons : je t'offre la moitié de mon appartement, la mansarde du maître-clerc; ça n'est pas grand, mais on peut y tenir deux, je te le jure.

AIR du Ménage de garçon.

Je loge au quatrième étage,
Et là... dans mes six pieds carrés,
Je trouve au moins un avantage
Que n'ont pas les salons dorés :
Oui, dans un si petit espace,
Quand le plaisir vient demeurer,
Comme il y tient toute la place,
Les chagrins n'y peuvent entrer.

Ainsi, prends ton parti.

JULIEN.

Ah! ce n'est pas pour moi, peu m'importe !... mais cette pauvre Joséphine... la voilà, taisons-nous.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *serrant son mouchoir en entrant.*

Bonjour, messieurs, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

JULIEN.

Eh! mais, Joséphine, qu'avez-vous donc? vous avez les yeux rouges.

JOSÉPHINE.

Moi? du tout... je ne crois pas.

JULIEN.

Et vous pleurez encore; ne craignez rien, parlez devant lui : c'est mon ami intime.

JOSÉPHINE, sanglotant.

Ah! monsieur Julien, je suis bien malheureuse! je n'ai plus rien... je suis ruinée!

JULIEN.

Que dites-vous?

JOSÉPHINE.

Cette dame à qui je viens de porter une robe m'a appris la faillite de M. Derlange, dans laquelle elle est elle-même compromise.

JULIEN.

C'est ma faute... je devais y courir sur-le-champ.

JOSÉPHINE.

C'eût été inutile, il était déjà trop tard!... Je voulais prendre mon parti, ne vous en rien dire... mais je n'en ai pas le courage.

ANASTASE.

C'était donc bien considérable?

JOSÉPHINE.

Si ce n'était que cela, je ne pleurerais pas : mais maintenant que je n'ai plus rien, je ne peux plus épouser Julien.

ANASTASE.

Quoi! vous croyez?

JOSÉPHINE, pleurant.

Non, monsieur; c'est moi qui ne veux plus : je ne veux pas que ces demoiselles puissent dire que je lui dois ma fortune, et qu'il m'a fait un sort, je suis trop fière pour cela; ainsi, monsieur, puisque vous êtes riche, puisque vous avez une place...

JULIEN.

Mais du tout : je ne l'ai plus.

JOSÉPHINE.

Comment! que dites-vous?

ANASTASE.

Que son banquier l'a renvoyé; qu'il est comme vous, qu'il n'a rien : des deux côtés la dot est égale.

JOSÉPHINE, *essuyant ses yeux.*

A la bonne heure! me voilà rassurée.

AIR de La Ville et le Village.

S'il ne m'épouse pas, du moins
Il n'en épousera pas d'autres;
Sur l'avenir calmez vos soins,
Mêmes destins seront les nôtres :
Nous nous marierons quelques jours,
Mon cœur en garde l'espérance;
En attendant, aimons-nous toujours,
Cela fait prendre patience.

JULIEN, *à Anastase.*

Je te le demande, comment veux-tu que je ne l'aime pas?

ANASTASE.

Eh! parbleu! j'en ferais bien autant que toi.

JOSÉPHINE.

Et puis tout n'est pas désespéré : Georgina, une de ces demoiselles, va faire un bon mariage; elle m'a dit tout à l'heure qu'elle me prendrait avec elle; nous nous établirons ensemble.

ANASTASE.

A merveille! voilà une fortune qui recommence; moi, pendant ce temps, j'épouse ma comtesse, je touche la dot, je vous donne vingt-cinq à trente mille francs...

JOSÉPHINE.

Et nous voilà plus riches que jamais.

ANASTASE.

Tu le vois donc, tout est réparé; nous retrouvons tout :

plaisir, fortune, et toi surtout, douce espérance, plus douce encore que le bonheur même!... Qu'est-ce que je te disais ce matin? gaîté, philosophie, bien plus, amour véritable, vous n'existez qu'ici! Dieux! que tu es heureux!... Je vais retrouver ma comtesse, ou plutôt lui adresser une épître.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (Le Carnaval.)

Je vais écrire, en chevalier fidèle,
Que mes parents débarquent aujourd'hui,
Et que ce soir, je ne puis avec elle
En tête-à-tête aller à Tivoli.
Oui, sur l'hymen, qui déjà me réclame,
J'aime bien mieux avec vous m'étourdir;
J'aurai demain pour penser à ma femme,
Mais aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

JULIEN, JOSÉPHINE, puis Mme VAN-BERG, sortant de la porte à gauche, avec le domestique.

Mme VAN-BERG, à la cantonade.

Tout ce que vous me montrez là est charmant! et s'il ne tenait qu'à moi, je prendrais toutes les étoffes de votre magasin; mais mon mari ne me ferait jamais un pareil cadeau. (Au domestique.) Portez toujours ces échantillons dans la voiture.

JULIEN, saluant.

Madame Van-Berg!

JOSÉPHINE, à part.

Comment, c'est elle! il me semblait aussi que je l'avais déjà vue.

Mme VAN-BERG, apercevant Julien.

Monsieur Julien, vous n'êtes pas au bureau?

JULIEN.

Non, madame; je ne dois plus y reparaître : M. votre mari m'a congédié.

Mme VAN-BERG.

Que dites-vous là? ce n'est pas possible! et je vais à l'instant parler pour vous.

JULIEN.

J'ai de fortes raisons de croire que vous ne réussirez pas; mais je vous en prie, madame, daignez réserver votre protection et vos bontés (Montrant Joséphine.) pour une personne que j'allais épouser, sans l'accident qui me prive de ma place.

Mme VAN-BERG.

Eh! mon Dieu! de grand cœur! que pourrais-je faire pour elle?... Qui êtes-vous, ma chère enfant, et quel est votre nom?

JOSÉPHINE.

Joséphine Durand.

Mme VAN-BERG, avec émotion.

Joséphine Durand!... Seriez-vous parente d'une ancienne lingère qui demeurait rue Saint-Martin?

JOSÉPHINE.

Oui, madame; je suis sa nièce.

Mme VAN-BERG.

Sa nièce!

JULIEN, à madame Van-Berg.

Eh! mais, madame, qu'avez-vous donc?

Mme VAN-BERG.

Moi? rien; j'ai connu autrefois ses parents. (A Joséphine.) N'aviez-vous pas une cousine?

JOSÉPHINE.

Oui, madame, une cousine germaine, que je n'ai pas vue depuis huit ou dix ans.

Mme VAN-BERG.

Votre cousine Gabrielle ; je l'ai vue en pays étranger, à Amsterdam.

JOSÉPHINE.

Vous la connaissez ? vous savez où elle est ? ah ! dites-moi, madame, est-elle heureuse ?

Mme VAN-BERG, souriant.

Pas beaucoup. Elle a fait un grand mariage ; elle a des gens, un hôtel, un équipage... et huit années de fortune l'ont tellement changée, que maintenant, j'en suis sûre, vous ne pourriez la reconnaître.

JOSÉPHINE.

Vous croyez ?

Mme VAN-BERG.

Oui ; je crois qu'elle s'ennuie quelquefois de son état de grande dame ; il ne tiendrait même qu'à elle de se croire malheureuse, si elle avait le temps de réfléchir, du moins elle me l'a dit.

JULIEN.

Comment ! madame, il se pourrait ?

Mme VAN-BERG.

Je sais son histoire, qu'elle m'a souvent racontée. Il y a huit ans qu'un négociant étranger, désespéré de ses rigueurs, lui proposa de l'épouser, et l'emmena dans son pays, en lui défendant toute relation avec ses parents.

JULIEN.

Je comprends alors pourquoi il ne l'a pas laissée venir à Paris.

Mme VAN-BERG.

Une seule fois, depuis son mariage, ce qui est fort désagréable, et c'est là le moindre de ses chagrins, car, vrai, elle en aurait beaucoup, si elle n'avait pas dans ses grandeurs conservé un peu de l'insouciance et de la philosophie de sa première condition. Éloignée de son pays, privée de

ses amis, négligée par un époux qui la trompe, j'en suis sûre, et qui lui fait payer, par son indifférence ou ses reproches, la folie qu'il a faite autrefois en l'épousant, voilà son sort; vous fait-il envie?

JOSÉPHINE.

Non, sans doute.

Mme VAN-BERG, vivement.

Vous avez raison; croyez-moi, mon enfant, ne l'imitez pas, restez toujours dans votre sphère; n'épousez que votre égal : les richesses ne sont pas le bonheur, et souvent pour les acheter, il en coûte plus cher qu'on ne croit.

JOSÉPHINE.

Ma pauvre cousine! que ne puis-je la voir!

Mme VAN-BERG.

Elle le désire autant que vous. Mais vous n'auriez pas dû, sans en prévenir, quitter la maison où vous étiez : elle aurait pu vous retrouver, vous protéger; et tenez, dans quelques jours je pars pour Amsterdam, et si vous voulez, je vous emmène avec moi; je vous conduis auprès d'elle.

JOSÉPHINE, avec joie.

Dites-vous vrai?

Mme VAN-BERG.

Oui, sans doute.

AIR de Une Heure de mariage.

De son cœur le mien est garant,
Sur votre sort soyez tranquille;
Pour elle jusqu'à ce moment
La richesse était inutile :
Son argent va mieux se placer,
Et d'aujourd'hui, je le suppose,
Sa fortune va commencer
A lui rapporter quelque chose.

En attendant, je veux la représenter, et faire pour vous

ce qu'elle ferait elle-même. Parlez, en quoi puis-je vous servir? Quel est votre sort?

JOSÉPHINE.

Le plus heureux du monde, si j'épouse Julien! car je n'ai pas autre chose à désirer.

Mme VAN-BERG.

N'est-ce que cela? je m'en charge; des obstacles à vaincre, des amants à unir, c'est charmant!... Je rentre chez moi, je parle à mon mari; s'il est sorti, je me mets à sa poursuite, j'obtiens de lui votre dot, la place de Julien...

JULIEN.

Il refusera.

Mme VAN-BERG.

Oui, d'abord, par habitude; mais je sais le moyen de le déterminer. J'entends du monde. (A Julien.) Venez; donnez-moi la main. (A Joséphine.) Adieu; avant peu vous aurez de mes nouvelles. Ah! voilà une bonne journée pour moi!

(Elle sort avec Julien.)

JOSÉPHINE, la regardant sortir.

Ah! l'excellente dame! quelle bonté! quelle générosité!... je ne peux encore y croire!

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, GEORGINA, PAMÉLA, MIMI, GOGO, ADRIENNE, TOINETTE.

TOUTES.

AIR : Monsieur Champagne, à la mine imposante. (*Le Nouveau Seigneur.*)

Dieux! qu'ai-je appris, quelle triste nouvelle!
Eh! quoi! Julien, nous dit-on aujourd'hui,
Perd sa fortune, et tu perds un mari! (*Bis.*)

JOSÉPHINE.

Il est trop vrai, la nouvelle est fidèle.

TOUTES.

Ah ! que je la plains de bon cœur !
Être si près de son bonheur,
Et se trouver sans épouseur !

GEORGINA.

C'est d'autant plus malheureux, que maintenant nous ne pouvons plus nous associer ensemble.

JOSÉPHINE.

Il me semble au contraire que c'est une raison de plus.

GEORGINA.

Non. Je viens de recevoir une lettre de mon jeune négociant, qui maintenant est un milord ; il ne me l'avait pas dit par délicatesse ; par exemple, il ne peut pas me conduire ce soir à Tivoli, parce que sa famille doit arriver par le paquebot.

MIMI, riant.

Par le paquebot !

(Pendant cette scène, elles achèvent leur toilette. Paméla met son chapeau, Mimi fait attacher sa ceinture par Joséphine, Gogo et les autres arrangent leur coiffure devant la psyché.)

GEORGINA.

Oui, mesdemoiselles, et elle apporte le consentement à mon mariage ; ainsi, demain ou après, je peux me trouver milady.

MIMI.

Si cela arrive, j'en mourrai de chagrin !

GEORGINA.

Ne croyez pas pour cela que j'en sois plus fière ; vous pouvez être sûres, mes chères amies, que je ne vous oublierai pas, et quand je viendrai à Paris, c'est vous qui me ferez toutes mes robes ; par exemple, mademoiselle Mimi, je vous recommanderai de les coudre plus solidement que vous ne faites d'ordinaire.

MIMI.

C'est à n'y pas tenir !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien! mesdemoiselles, sommes-nous prêtes? partons. Voici la charmante Paméla!

PAMÉLA, *saluant.*

C'est M. Anastase, l'ami d'Auguste.

GEORGINA, *s'avançant.*

Dieux! que vois-je? mon milord!

ANASTASE.

Ma comtesse en tablier noir!

PAMÉLA, *à Georgina, en montrant Anastase.*

Quoi! c'est là votre conquête?... ah! que je suis contente!

MIMI.

Et ses robes qui étaient déjà commandées. Dieux! allons-nous en découdre!

JOSÉPHINE.

Mais tais-toi donc!

ANASTASE, *regardant Georgina.*

Admirable! eh bien! ma foi, je l'aime autant. Je renvoie ma famille par le paquebot; et si la main d'un maître-clerc peut vous être agréable, je vous l'offre, mais seulement pour danser ce soir à Tivoli.

GEORGINA.

Laissez-moi, monsieur!

AIR : Du partage de la richesse. (Fanchon la vielleuse.)

Ah! c'est affreux, me tromper de la sorte!

ANASTASE.

Je suis pourtant très-généreux,

Voyez plutôt, à vous je m'en rapporte,
Lequel de nous est le plus malheureux?
De cette aventure piquante
Avec raison je me plaindrais;
J'y perds dix mille écus de rente,
Et vous n'y perdez qu'un Anglais!

Eh! mais, j'entends une voiture; c'est sans doute Julien : il s'est chargé de prendre deux landaus sur la place; (Regardant.) non, c'en est un qui n'est pas numéroté; un monsieur en descend... eh! mais, je ne me trompe pas! c'est le monsieur qui était caché dans ce cabinet, le banquier de Julien. Que revient-il faire ici?

JOSÉPHINE.

M. Van-Berg?

ANASTASE.

Précisément.

MIMI.

Et cette dame si bonne, si aimable, dont il redoutait la présence?

JOSÉPHINE.

C'était sa femme, rien que cela.

GEORGINA.

Ah! il s'est moqué de nous, il faut le lui rendre.

MIMI.

Oui, oui, profitons de l'occasion.

ANASTASE.

C'est bon, je le laisse entre vos mains, car nous ne sommes pas bien ensemble; je vais voir pour nos équipages. Adieu, chère comtesse; adieu, gentille Paméla, à ce soir; je serai votre cavalier... n'oubliez pas, dans un quart d'heure.

(Il sort.)

TOUTES.

C'est bon, c'est bon, nous serons prêtes.

MIMI.

C'est M. Van-Berg, mesdemoiselles; point de pitié!

GEORGINA.

Je vais me venger sur lui.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

C'est encore moi, mes petites amies.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.

Je viens vous trouver, mes charmantes...

TOUTES, se pressant autour de lui.

Demandez ce que vous voulez.

M. VAN-BERG.

Ce sont des choses importantes.

TOUTES.

C'est notre état, monsieur, parlez.
Monsieur veut faire des emplettes?

M. VAN-BERG.

Non; c'est un point très-délicat;
Il faut d'abord être discrètes...

TOUTES.

Ceci n'est plus de notre état.

M. VAN-BERG.

Si vraiment; c'est pour cette aventure de ce matin : si on venait par hasard s'informer, il faudrait dire que...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; Mme VAN-BERG.

Mme VAN-BERG.

Que vois-je? vous, monsieur, ici!

M. VAN-BERG.

Dieu! ma femme! je ne l'échapperai pas; je joue d'un malheur aujourd'hui...

Mme VAN-BERG.

Je ne vous ai point trouvé à l'hôtel, et j'allais vous chercher chez votre beau-frère, lorsque votre voiture, arrêtée à la porte, m'a donné des soupçons, qui maintenant ne sont que trop justifiés, je n'en veux d'autre preuve que le trouble où je vous vois.

M. VAN-BERG.

Moi... madame... je vous jure que les idées que vous vous faites... d'abord... vous êtes dans l'erreur... parce que...

GEORGINA, *faisant à ses compagnes des signes d'intelligence.*

Oui, madame, si vous saviez pour quel motif monsieur vient ici... Il a appris que ce matin vous aviez envie d'une robe, et il voulait vous ménager une surprise.

M. VAN-BERG.

Oui, oui, madame, c'est pour cela. (*A part.*) Dieu! que c'est adroit! Ces petites filles-là ont une présence d'esprit...

Mme VAN-BERG, *à Georgina.*

Vous êtes bien sûre que c'est là le motif?

GEORGINA.

Oui, madame; tout ce que monsieur a commandé pour vous est là de côté, et l'on peut vous le faire voir; d'abord :

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion.*

Premier couplet.

Une robe de cachemire
Qui vaut cent louis environ...

M. VAN-BERG.

Comment!... et que voulez-vous dire?

GEORGINA.

Nous ne comptons pas la façon;
Vous verrez comme cela drape! (*Bis.*)

MIMI.

Une en tulle d'un très-grand prix...

JOSÉPHINE.

Et deux autres d'un goût exquis.

M. VAN-BERG, à part, montrant sa femme.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

Deuxième couplet.

GEORGINA.

Plus... deux robes de levantine;
Mais c'est pour mettre tous les jours...

M. VAN-BERG, à part.

Ah! c'en est trop, on m'assassine!

MIMI.

De plus... un manteau de velours.

M. VAN-BERG.

Oui, la patience m'échappe. (*Bis.*)

Mme VAN-BERG.

Ah! combien mon cœur est surpris,
O vous, le meilleur des maris!

M. VAN-BERG.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris!

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

GEORGINA.

Enfin, madame, un mémoire de six mille francs; voilà la surprise que monsieur vous préparait.

Mme VAN-BERG, à part.

D'honneur, je ne sais qui je dois remercier! (Haut.) Mais je la trouve charmante pour vous, et pour moi...

GEORGINA.

Je crois bien; un fameux article pour la maison. Eh! mais, mesdemoiselles, huit heures sonnent; ces messieurs vont arriver.

AIR : Vif et léger. (Trilby.)

TOUTES.

Dépêchons-nous, mesdemoiselles,
Il nous faut prendre sur-le-champ,
Et nos chapeaux et nos ombrelles,
A Tivoli l'on nous attend.

MIMI, faisant la révérence.

Monsieur ne veut pas, je suppose,
Quelques faveurs, quelques rubans?

GOGO, faisant la révérence.

Quand monsieur voudra quelque chose...

M. VAN-BERG.

On rit encore à mes dépens.

TOUTES.

Dépêchons-nous, mesdemoiselles, etc.

(Elles sortent toutes en courant.)

SCÈNE XVII.

M. VAN-BERG, Mme VAN-BERG.

M. VAN-BERG, à part.

Morbleu! si jamais on m'y rattrape... (Offrant la main à sa femme.) Madame, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

Mme VAN-BERG.

Pas encore, j'ai quelque chose, ici même, à vous demander; et vous êtes si généreux aujourd'hui, que vous n'hésiterez pas à me l'accorder.

M. VAN-BERG.

Je ne sais pas pourquoi, madame, vous me dites cela d'un air d'ironie...

Mme VAN-BERG.

Du tout, je parle sérieusement, et je le prouve : vous avez renvoyé Julien, j'ignore pour quel motif, il ne me l'a pas dit.

M. VAN-BERG, à part.

C'est bien heureux !

Mme VAN-BERG.

C'est un très-brave garçon, auquel je m'intéresse; et vous me ferez plaisir en le gardant.

M. VAN-BERG.

Je le voudrais, madame, mais c'est impossible, absolument impossible; je l'ai juré.

Mme VAN-BERG.

Vous avez eu tort.

M. VAN-BERG.

Et pourquoi?

Mme VAN-BERG.

Parce qu'il restera.

M. VAN-BERG.

Morbleu !

Mme VAN-BERG.

Attendez, vous n'y êtes pas encore ; je vous ai prévenu qu'aujourd'hui j'étais en train de demander : il faut que je profite des moments où vous êtes bien disposé... vous allez donc garder Julien, et lui donner des appointements plus convenables, et de plus une trentaine de mille francs.

M. VAN-BERG.

Et pourquoi ?

Mme VAN-BERG.

Pour qu'il puisse épouser Joséphine, qui était là tout à l'heure auprès de moi.

M. VAN-BERG.

Qui ? Joséphine !... cette petite couturière ?

Mme VAN-BERG.

Oui ; ils s'aiment éperdument ; cela vous fâche peut-être ?

M. VAN-BERG.

Moi, madame ? en aucune manière.

Mme VAN-BERG.

Tant mieux, car apprenez, monsieur, que cette petite couturière est ma cousine, ma cousine germaine.

M. VAN-BERG, *effrayé.*

Dieu ! voulez-vous bien ne pas parler si haut !... Qu'est-ce que vous me dites là ?...

Mme VAN-BERG.

L'exacte vérité ; par exemple, c'est un secret que je possède seule ; mais si vous me refusez, je la reconnais hautement pour ma cousine, ici, à Paris, aux yeux de toute votre société... pour commencer, je cours l'embrasser.

M. VAN-BERG, la retenant.

Madame, au nom du ciel! de quel ridicule allez-vous me couvrir! et que dira-t-on dans le monde?... Moi, cousin d'une couturière!

Mme VAN-BERG.

On n'en saura rien.

M. VAN-BERG.

N'importe, on jasera sur ce mariage.

Mme VAN-BERG.

Pourquoi cela? on n'a rien dit du vôtre.

M. VAN-BERG.

Moi, madame, c'était bien différent!

Mme VAN-BERG.

Prouvez-le-moi, si vous pouvez; ou plutôt hâtez-vous de vous décider, ou je vais trouver ma cousine... songez donc qu'à présent c'est ma seule parente.

M. VAN-BERG.

Bien sûr, il n'y en a pas d'autre?

Mme VAN-BERG.

Raison de plus.

AIR du vaudeville Les Maris ont tort.

Vous chez qui la bonté domine,
Et qui savez bien calculer,
Vous doterez notre cousine,
Pour n'en plus entendre parler;
Qu'ici votre tendresse brille :
Tant de gens, dans leur noble espoir,
Ont acheté de la famille!
Vous paiez pour n'en point avoir.

M. VAN-BERG.

Eh! madame, il faut bien faire tout ce que vous voulez, mais j'espère au moins que le plus grand secret...

Mme VAN-BERG.

Je vous le promets, et vous savez si je tiens mes promesses; excepté Joséphine, à qui je me ferai connaître, et sur la discrétion de laquelle on peut compter, excepté elle, personne ne saura notre parenté; mais prenez garde, je vous préviens que, lorsque je ne serai pas contente de vous, il me prendra pour ma famille des accès de tendresse qui vous feront trembler.

M. VAN-BERG.

Taisez-vous, les voici.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; JULIEN, JOSÉPHINE, PAMÉLA, GEORGINA, MIMI, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO, avec leurs chapeaux et leurs ombrelles.

JULIEN, donnant la main à Joséphine.

M. Van-Berg encore ici!

Mme VAN-BERG.

Oui, mon cher Julien, il a voulu y rester pour vous annoncer lui-même qu'il vous gardait dans ses bureaux avec deux mille francs d'appointements, et qu'en outre il vous donnait trente mille francs comptant pour épouser Joséphine.

JULIEN.

Comment! il se pourrait... je ne peux croire encore...

JOSÉPHINE, baisant la main de madame Van-Berg.

Ah! vous êtes la meilleure et la plus généreuse des femmes.

Mme VAN-BERG, lui fermant la bouche.

Tais-toi, petite, tais-toi; j'ai bien autre chose à t'apprendre. Fais tes adieux à ces demoiselles, et partons, car je t'emmène avec moi.

JOSÉPHINE.

Demain soit, mais aujourd'hui (A ses compagnes.) nous finirons la soirée ensemble... je n'oublierai jamais cette maison où j'ai été si heureuse; et je reviendrai souvent vous revoir.

PAMÉLA, essuyant ses yeux.

A la bonne heure ! car je ne pourrais m'habituer à l'idée d'une telle séparation.

MIMI, pleurant.

Ni moi non plus; cette chère Joséphine!... Reçois nos compliments.

GEORGINA, de même.

Oui, nos compliments et nos adieux! (A part.) Est-elle heureuse!... cela ne m'arriverait pas à moi.

JOSÉPHINE, les embrassant toutes l'une après l'autre.

Mes amies, mes bonnes amies!

MIMI, à part, après l'avoir embrassée.

Encore une de parvenue!

PAMÉLA, de même, et montrant madame Van-Berg.

Ce n'est pas étonnant, quand la vertu est protégée par des grandes dames.

MIMI, regardant M. Van-Berg.

Et surtout par des banquiers!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien! tout le monde est prêt, partons-nous?

JULIEN.

Ah! mon ami, tout est arrangé; je te conterai cela. Fais-moi tes compliments, j'épouse.

ANASTASE.

Vrai? Eh bien! fais-moi les tiens : je n'épouse pas.

M. VAN-BERG.

Quand vous voudrez partir, madame, votre landau est à la porte.

ANASTASE.

Mesdemoiselles, votre fiacre est en bas. (A Paméla, à qui il donne la main.) Venez, venez; ce soir, en dansant, nous parlerons de ce perfide Auguste, qui ne vous méritait pas, et dont vous devriez bien vous venger.

PAMÉLA, soupirant.

C'est ce que je me dis tous les jours.

GEORGINA, aux autres.

Eh bien! elle me l'enlève! elle qui ce matin voulait se périr.

PAMÉLA, à part, regardant Anastase en soupirant.

Pourvu que celui-là me soit fidèle!

M. VAN-BERG, à sa femme qui pendant ce temps causait avec Joséphine.

Allons, allons, retournons à l'hôtel.

JOSÉPHINE.

Et nous à Tivoli!

TOUTES, sautant de joie.

A Tivoli! à Tivoli!

Mme VAN-BERG, donnant la main à son mari, et regardant Joséphine et ses compagnes.

Ah! qu'elles sont heureuses!

VAUDEVILLE.

AIR de la Ronde de Saint-Malo.

JULIEN.

Des riches qui m'environnent
L'ennui ne m'a point tenté;
Vive la gaîté que donnent

L'amour et la pauvreté!
C'est bien, c'est bien,
Voilà le vrai bien;
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien!

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

JOSÉPHINE.

Un pauvre millionnaire,
Pour ses biens, à chaque instant,
Craint quelque destin contraire,
Et nous disons en chantant :
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien
Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

MIMI.

Ces robes où l'or s'étale
Au bal peuvent se froisser;
Mais en robe de percale
Sans crainte l'on peut danser
C'est bien, c'est bien.
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien
Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc,

PAMÉLA.

Plus d'un séducteur perfide,
Dans ses amoureux projets,
A l'innocence timide
Croyait tendre ses filets :
C'est bien, c'est bien,
Ça se trouve bien,
On ne risque rien,

Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

M. VAN-BERG.

Tel qui n'a rien en partage,
A la Bourse, en beau joueur,
Court acheter, et pour gage
Il vous donne son honneur.
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien;
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

GEORGINA.

Quand l'hymen pour lui s'apprête,
Plus d'un jaloux furibond
Croit qu'il y va de sa tête
Et tout bas on lui répond:
C'est bien, c'est bien,
Pour vous tout va bien;
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

ANASTASE.

Plus d'un journal pâle et blême
Est aux abois, et l'on dit
Que le rédacteur lui-même
Risque d'en perdre l'esprit;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien,
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

TOUS.

C'est bien, c'est bien, etc.

Mme VAN-BERG, *au public.*

Traitez-nous sans conséquence!...
De certain bruit aigre-doux,
Messieurs, faites abstinence;
En fait de sifflets, chez nous,
On le sait bien
L'absence est un bien,
Pour nous tout va bien
(*Faisant le geste de siffler.*)
Quand on n'a rien.

TOUS.

On le sait bien, etc.



LA

VÉRITÉ DANS LE VIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Théâtre du Gymnase. — 10 Octobre 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. FORCOFFER, banquier	MM. FERVILLE.
DE GERCOURT, poëte tragique.	NUMA.
DUBOIS, valet de chambre de M. Forcoffer .	ARMAND.
HORTENSE MELVILLE, nièce de M. Forcoffer.	Mmes DORMEUIL.
JULES DE SAINVAL, jeune officier . . .	THÉODORE.

CONVIVES. — GARÇONS DE RESTAURANT.

A la porte Maillot.



LA

VÉRITÉ DANS LE VIN

L'entrée d'un restaurant. — A droite, la maison ; à gauche, un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, DUBOIS.

JULES.

Eh bien ! Dubois, te voilà de bonne heure à la porte Maillot?

DUBOIS.

Il faut qu'à son arrivée, M. Forcoffer, mon maître, trouve le déjeuner servi... C'est moi qu'il a chargé de tous les préparatifs.

JULES.

Et tu t'es signalé... le vin, les huîtres...

DUBOIS.

J'ose espérer que ce déjeuner coûtera cher à monsieur.

JULES.

Il a assez d'argent pour cela... un des premiers banquiers de l'Europe !

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre*)

Dieu ! que n'ai-je ses revenus !
Puisant dans sa caisse à main pleine,
Gaîment sauteraient les écus !

DUBOIS.

Ah ! monsieur, je le crois sans peine :
Entre vous et notre banquier,
Assez grande est la différence :
Un commerçant, un officier,
C'est la recette et la dépense.

JULES.

Malheureusement, je n'ai rien... qu'un nom, de la naissance et des épaulettes de sous-lieutenant ; avec cela on ne fait pas attention à vous, surtout chez un banquier... Aussi, les jours de congé, lorsque je venais de l'École militaire chez M. Forcoffer, mon correspondant... au milieu de cette société si riche et si massive, je me sentais humilié de ne pas peser autant qu'eux, et je n'y serais pas retourné sans des motifs...

DUBOIS.

J'y suis, notre jeune veuve... la nièce de monsieur...

JULES.

Comment... qui a pu te dire ?...

DUBOIS.

Il y a un an que j'ai tout deviné, lorsqu'au premier janvier vous m'avez donné de si belles étrennes ! c'est un tarif qui ne nous trompe jamais, nous autres domestiques.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Oui, du degré de résistance
Nous jugeons d'après les cadeaux :
L'amant qui n'a que l'espérance
Nous fait les présents les plus beaux ;
S'il donne moins... par cette épreuve
Nous sommes sûrs qu'on va céder ;

S'il ne donne plus rien... c'est preuve
Qu'il n'a plus rien à demander.

Or, comme votre générosité ne s'est pas démentie un moment... j'en conclus qu'on est toujours cruelle... aussi, je ne conçois pas qu'un jeune officier soit d'une telle timidité.

JULES.

Oui... je suis timide, timide avec elle, parce que je l'aime... mais ne va pas croire au moins que je suis ainsi avec tout le monde! tiens... la femme de ton maître... madame Forcoffer... elle est jeune, jolie et bien coquette... mais c'est égal... on est si hardi quand on n'est pas amoureux... et moi, vois-tu (En souriant.) je ne l'aime pas du tout.

DUBOIS.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler.

JULES.

C'est drôle, n'est-ce pas?... aussi je n'ai pas été embarrassé pour lui faire des déclarations... mais avec Hortense, c'est bien différent... je n'ai jamais pu trouver le premier mot.

DUBOIS.

Il faut cependant vous hâter... car votre rival pourrait vous l'enlever.

JULES.

Mon rival!... oh! nous verrons.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Si pour parler on n'a pas de courage,
Pour se battre l'on en aura;
A ce combat je vois un avantage,
Hortense du moins l'apprendra:
Car, auprès d'elle, obligé de me taire,
Elle ignore ma passion,
Et je tuerai mon rival... pour lui faire
Ma déclaration.

DUBOIS.

Diable ! comme vous y allez !

JULES.

Aussi, pourquoi ce M. Desélans, avec ses regards et ses soupirs romantiques, s'avise-t-il de me disputer Hortense? qu'a-t-il besoin de l'aimer ?

DUBOIS.

Qu'a-t-il besoin ?... eh! parbleu, ne veut-il pas être nommé agent de change ?... il lui faut une femme riche... c'est un mariage de Bourse... une opération tout à la fois conjugale et financière... on ne voit que ça tous les jours... les femmes se prennent au cours de la rente... elles sont aujourd'hui à 90 fr. 50 c.

JULES.

Il faut pourtant empêcher cette union ! mon cher Dubois, je n'ai d'espérance qu'en toi.

DUBOIS.

Moi, monsieur... je n'ai aucune valeur dans la maison... je n'y jouis pas même du crédit que j'y devrais avoir. Ma place de valet de chambre est un titre purement honorifique... jugez, alors, si je peux vous servir... mais tenez, voici M. de Gercourt qui arrive au rendez-vous ! adressez-vous à lui ; c'est un poëte distingué, le favori, le confident de monsieur.

JULES.

Tu crois ?

DUBOIS.

Parbleu !... et il lui fait penser tout ce qu'il veut... ne lui a-t-il pas prouvé hier qu'il avait de l'esprit ?... et monsieur l'a cru... ainsi vous voyez ! Chargez-le de vos affaires, et vous êtes sûr du succès.

JULES.

Comment l'en prier ?... je le connais à peine.

DUBOIS.

On fait bien vite connaissance.

AIR du Ménage de garçon.

L'occasion est des meilleures,
C'est un poëte... par ainsi
Vantez ses vers ; et dans deux heures
Vous serez son intime ami ;
Car les auteurs sont, d'ordinaire,
Comme ces excellents parents
A qui l'on est certain de plaire
Dès qu'on caresse leurs enfants.

Le voici... surtout, ne lui parlez pas de sa dernière tragédie !

SCÈNE II.

LES MÊMES; GERCOURT.

GERCOURT.

Serviteur à notre jeune officier... déjà au rendez-vous ! on dirait d'une affaire d'honneur... allons, Dubois, me voilà... ces dames sont arrivées; on peut servir... mon déjeuner est-il prêt ?

DUBOIS.

Votre déjeuner !...

GERCOURT.

Il est certes bien à moi... je vous en fais juge, jeune homme... je lisais hier mon dernier ouvrage... celui qui a eu un si grand succès dans les salons ! M. Forcoffer m'arrête au milieu de la pièce... et prétend que dans la langue française, il n'y a rien de plus beau que mon troisième acte... Moi, qui sais à quoi m'en tenir, je soutiens qu'il y a encore quelque chose au-dessus... la dispute s'échauffe... les paris sont ouverts... et je gagne...

JULES.

Comment ?

GERCOURT.

En leur lisant mon quatrième acte... qui, vrai, est de beaucoup supérieur ; tout le monde en est convenu et a condamné M. Forcoffer aux dépens... c'est-à-dire à payer le déjeuner d'huîtres. Or, comme c'est moi qui l'ai gagné, je puis bien dire : mon déjeuner.

JULES.

Et vous nous préparez sans doute quelques couplets ?

GERCOURT.

Des couplets !... moi, des couplets !... un auteur tragique !... nous ne sommes plus au temps où le chansonnier de famille chantait les vertus de madame, sur l'air de *la Boulangère*, et la probité de monsieur sur l'air des *Pendus*. Le système de congratulations est changé : plus de petits vers !... moi, je ne tiens que de l'*hexamètre;* lorsque je suis invité à un dîner... c'est-à-dire, tous les jours à six heures... avant le potage, je lis deux actes de ma tragédie... trois cents vers au coup du milieu... et le reste après le café... c'est bien plus amusant.

DUBOIS.

M. de Sainval me disait, il n'y a qu'un instant, qu'il avait eu bien du plaisir à vous entendre.

GERCOURT.

Ah ! vous avez été aux Français, à ma dernière représentation... j'en suis fâché pour vous... Talma me gâte tous mes vers! moi, je vous les dirai un de ces jours... vous verrez la différence... mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste et malheureux ?

DUBOIS, à demi-voix.

Il est amoureux... et il compte sur vous pour l'aider dans ses amours.

JULES.

Oui, monsieur; mais vous, qui êtes fêté, courtisé par tout ce qu'il y a de plus riche dans Paris, daignerez-vous vous intéresser à un pauvre jeune homme?

GERCOURT.

Croyez-vous donc que les enfants d'Apollon tiennent exclusivement à la richesse?... vous avez de l'esprit, du goût, de la naissance... vous êtes bien vu à la cour. (A part.) Il peut me faire entrer à l'Académie... (A Jules.) Parlez; que faut-il faire pour vous?

DUBOIS.

Attendrir le cœur de notre jeune veuve et éloigner M. Desélans, cet apprenti financier que mon maître protége et qui dort à toutes vos lectures.

GERCOURT.

Tu l'as vu?...

DUBOIS.

Non, monsieur, je l'ai entendu.

GERCOURT.

C'est encore pis : ça distrait l'attention... Eh bien! morbleu, nous allons lui apprendre à dormir!

JULES.

Ah! monsieur, comptez sur ma reconnaissance... vous n'aurez pas de partisan plus sincère, d'admirateur plus dévoué... et vos jours de premières représentations, je serai au parterre, et s'il le faut, je n'y serai pas seul.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (Les Amants sans amour.)

Rempli d'une ardeur littéraire,
Vous verrez tout mon régiment
Prouver sur les bancs du parterre
Et son goût et son dévoûment.
Mes soldats, je peux le promettre,
A la consigne obéiront;
Ils n'y comprendront rien peut-être,

Mais, du moins, ils applaudiront.

GERCOURT, lui prenant la main.

Bien, jeune homme, bien! mais pas au parterre, à l'orchestre, c'est plus sûr... l'enthousiasme de la bonne société... Vous avez fait votre déclaration ?

JULES.

Non, monsieur.

GERCOURT.

Je vous la ferai donc... et en vers...

JULES.

Non, monsieur... non... Hortense ne penserait plus à moi : elle ne verrait que les vers.

GERCOURT.

Pas mal... pas mal, ce que vous dites là; nous la ferons donc en prose, par mesure de sûreté; après cela, voyons, comment brouiller tous ces gens-là entre eux?... allons, Dubois... viens ici, tu es admis au conseil.

DUBOIS.

Moi!... monsieur... je n'ai jamais d'idées! et puis, je n'oserais pas mettre mes plans à côté des vôtres.

GERCOURT.

Valet de chambre dégénéré!... indigne successeur des Frontin et des Mascarille! il y a une intrigue à conduire... et c'est moi qui m'en charge, moi, qui ai déjà bien assez d'en mettre dans mes pièces! Ah! mon Dieu!... attendez! vous, jeune homme, vous aimez Hortense et vous n'osez prononcer le mot d'amour... M. Desélans, le négociant sentimental, lui jure sans cesse qu'il l'adore, la menace de se tuer s'il n'est payé de retour, et n'aime cependant que sa fortune... premier point.

JULES.

Bravo!... c'est cela.

GERCOURT.

D'un autre côté; Desélans, toujours par le même système,

flatte M. Forcoffer, vante son esprit, ses talents, et au fond, n'a pas la moindre estime pour lui.

JULES.

C'est bien cela !

GERCOURT.

De sorte que tous ces gens-là s'entendraient à merveille, ou plutôt ne pourraient pas se souffrir, s'ils se voyaient, seulement un quart d'heure, tels qu'ils sont.

JULES.

Sans contredit... et si nous avions à notre disposition le miroir de la vérité...

DUBOIS.

Oui... s'il y avait à la porte Maillot, comme je le lisais l'autre jour dans madame de Genlis, un palais magique, où l'on fût obligé de dire tout haut ce qu'on pense.

GERCOURT.

Eh! mais, n'y a-t-il pas moyen d'y suppléer ?... ce déjeuner d'huitres... un petit vin de Meursault, mêlé à la blanquette de Limoux... *in vino veritas*, comme dit la chanson... nous voilà sauvés !

JULES.

Que voulez-vous dire ?

GERCOURT.

Laissez-moi faire... Toi, Dubois, va donner les ordres au traiteur... du vin rouge dans les bouteilles, et du vin blanc dans les carafes... Moi, je vais prévenir ces dames, car il nous faut des complices, et elles ne demanderont pas mieux.

JULES.

Comment ! ces dames ?...

GERCOURT.

Oui, ces messieurs boiront, et ces dames verseront ; oh ! je suis sûr d'elles... elles me sont dévouées... ce sont elles qui rient à mes bons mots, et qui pleurent à mes premières

représentations. J'entends des voitures, c'est notre patron! Eh! vite, chacun à son poste... votre pauvre rival ne s'en relèvera pas.

AIR: Adieu, je vous fuis, bois charmants. (Sophie.)

De sa charge et de son hymen
Je vais faire les épitaphes!
Que le traiteur verse soudain
Les bouteilles dans les carafes.

DUBOIS.

Pour lui, c'est du nouveau, vraiment,
D'exécuter des lois pareilles;
Car il verse bien plus souvent
Les carafes dans les bouteilles.

(Dubois sort avec Gercourt.)

SCÈNE III.

FORCOFFER, HORTENSE, JULES.

FORCOFFER, à la cantonade.

C'est bien!... restez là, devant la grille, avec mes chevaux et ma livrée... pendant tout le temps du déjeuner.

HORTENSE.

Mais, mon oncle, ces pauvres gens vont s'ennuyer.

FORCOFFER.

C'est pour cela qu'ils sont à mon service... que veux-tu qu'on devienne quand on n'a pas là sept ou huit domestiques en faction? on se trouve tout de suite comme tout le monde, et l'on n'a plus rien qui vous distingue.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

J'aime à paraître, et la foule me lasse!
Le riche à pied se sent humilier
De ne pas tenir plus d'espace

Que le bourgeois qui l'ose coudoyer.
Si l'on pouvait du moins porter sans cesse
Son coffre-fort en tous lieux avec soi,
Il faudrait bien qu'on se rangeât, ma foi!
Car, grâce au ciel, chacun sait que ma caisse
Tient ici-bas plus de place que moi.

JULES, à part, regardant Hortense.

Dieu! si j'osais lui parler. (Haut.) Vous avez fait, madame, un heureux voyage, à ce que je puis voir?

FORCOFFER.

Oui, oui... si ce n'est un gros pataud de piéton qu'on a manqué renverser... ces gens-là vont à pied toute leur vie, et ne savent seulement pas se ranger... Ah çà! est-on venu? déjeunons-nous? je n'aime pas à attendre, voilà pourquoi j'arrive toujours le dernier.

JULES.

Toute la société est déjà réunie dans le grand salon. M. de Gercourt est venu en avant pour tout disposer.

FORCOFFER.

Bien, bien... un garçon de talent, qui finira par avancer... Vous entendrez ce soir une épître que je lui ai commandée... tous grands vers!... il ne fait pas mal la poésie, et il entend assez bien la rente; je lui donne des conseils.

HORTENSE.

Vous, mon oncle!

FORCOFFER.

Oui... C'est par mes avis qu'il a changé hier son dénoûment, et qu'il a acheté des Naples... deux bonnes opérations.

JULES.

La seconde, surtout.

FORCOFFER.

Je crois bien, 1 fr. 7/8 de bénéfice... et vous, mon jeune pupille (car je vous regarde comme tel), comment vont nos affaires?... Nous lançons-nous un peu dans le tiers conso-

lidé?... je suis là pour vous diriger... (A Hortense.) Mais imagine-toi que quand il me fait une visite, il ne vient jamais prendre l'air du bureau... il préfère celui du boudoir. C'est le favori de madame Forcoffer... elle ne peut pas s'en passer.

HORTENSE.

En effet... je l'ai entendu dire.

JULES.

Oh! pour cela, je vous assure bien, madame... (A part, regardant Hortense.) Maudite timidité!... j'enrage... (Haut.) Madame ne trouve-t-elle pas?...

HORTENSE.

Quoi, monsieur?

JULES.

Que le bois de Boulogne est bien beau... et que nous aurons un temps superbe?

HORTENSE.

La remarque est fort juste.

FORCOFFER.

Il a raison... le temps se soutient au beau... comme les fonds publics... ah! ah! comment trouvez-vous la plaisanterie?... A propos de rente... où est donc ton futur, M. Desélans... chez qui le sentiment est toujours au *maximum?*

JULES.

Il est arrivé le premier... voilà une heure qu'il est là-haut.

FORCOFFER.

Ce garçon-là t'aime furieusement... il était autrefois calme, tranquille, enfin d'un caractère négociant... et maintenant il a toujours l'air d'un désespoir! Je te préviens que si tu n'y mets ordre... il finira à la Werther... pan!...

HORTENSE.

C'est bien ce qui m'effraie, et m'empêche de le refuser... il me répète sans cesse qu'il m'adore... qu'il est si malheureux!...

JULES.

Et c'est pour cela que vous croyez à son amour.

HORTENSE.

Apparemment... quand on souffre, on le dit... il n'est pas défendu de se plaindre.

JULES, vivement.

Ah ! madame !

SCÈNE IV.

Les mêmes; GERCOURT, DUBOIS, la serviette sous le bras.

GERCOURT.

A table... à table!... les huîtres sont ouvertes.

JULES, à part.

Il avait bien besoin de venir!... j'allais me lancer...

GERCOURT.

On n'attend plus pour commencer que la présence du généreux amphitryon... nous avons là-haut huit ou dix femmes charmantes, quatre banquiers, deux fournisseurs, et par-dessus le marché, cinq ou six de mes amis, des auteurs tragiques qui déjeunent en ville.

FORCOFFER.

C'est donc toi qui les as invités?

GERCOURT.

Oui, ils me présentent partout, et je leur rends la pareille. Nous nous soutenons, nous nous vantons réciproquement... c'est une petite coterie littéraire, dans le genre admiratif; nous formons entre nous une école d'applaudissement mutuel.

AIR de Préville et Taconnet.

C'est le moyen de se faire connaître;

Le bon public ne lit plus maintenant.
Et pour des vers qui viennent de paraître,
Il faut avoir, dans ce monde ignorant,
Quelques amis, pour crier : c'est charmant!
Soudain, maint journal bénévole
Dit qu'ils sont bons... le public complaisant
Les prend pour tels, et fait fort bien vraiment,
Car s'il est dupe en croyant sur parole,
Il le serait bien plus en les lisant.

HORTENSE.

C'est à merveille, je vois que ces messieurs vont nous faire de l'esprit.

GERCOURT.

Fi donc!... nous laissons cela aux auteurs de vaudevilles... qu'ils en fassent, s'ils peuvent... nous nous renfermons exclusivement dans le génie... et nous ne sortons pas de là... allons, entrons.

FORCOFFER.

Et ce pauvre Desélans?...

GERCOURT.

Le pauvre Desélans n'a pas eu la patience de vous attendre, car il se meurt d'amour et de faim, et il a déjà commencé à déjeuner!... je l'ai placé entre deux jolies dames. (Bas, à Jules.) Ce sont nos complices. (Haut.) Car aujourd'hui, c'est moi qui commande. (A Forcoffer.) N'est-ce pas, mon honorable patron?

FORCOFFER.

Oui, oui, fais comme tu voudras, je ne m'en mêle pas... car on m'a ordonné de peu manger et de ne pas boire du tout.

GERCOURT.

Par sobriété?

FORCOFFER.

Oui, sans doute... (Bas.) et puis, le souvenir de ma dernière indigestion!

GERCOURT, à part.

Ah! diable... Au fait, peu m'importe... je n'ai pas besoin qu'il parle, mais qu'il écoute. (Haut.) Allons, allons, place à monsieur Forcoffer. (Bas, à Jules.) Soyez tranquille, la tête du rival n'en réchappera pas... ça commence déjà! (De même à Dubois.) et toi, Dubois, toi, descendant de Mascarille, viens prendre une leçon en nous regardant faire...

« Et que sur cette table on grave en lettres d'or
« *Vivat Mascarilli dignus imitator!* »

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

DUBOIS, seul.

Est-il fier, ce méchant poëte!... je ne sais pas ce qu'il m'a dit là en dernier, mais je suis sûr que c'est quelque sottise... croit-il donc que, si je voulais m'en mêler, je n'en ferais pas accroire à notre maitre, et à lui, tout le premier... Il rend service à M. Jules, qui est un brave garçon; à la bonne heure, je ne demande pas mieux... je veux bien qu'on renvoie ce M. Desélans, que je n'aime pas! mais aussi, je voudrais voir dehors ce M. Gercourt, que je n'aime guère... c'est lui qui m'ôte la confiance de mon maitre, c'est lui qui intercepte au passage les gratifications qui m'arriveraient... aussi, morbleu! que j'en trouve le joint, et il verra que les domestiques d'aujourd'hui ont autant d'imagination et de bonne volonté que ceux d'autrefois... ce sont les occasions qui nous manquent... et pourquoi?... parce que jadis, les valets seuls étaient intrigants, et qu'aujourd'hui, tout le monde s'en mêle... voilà ce qui nous fait du tort. Hein! qui vient là?

JULES, en dehors.

Dubois... Dubois!

DUBOIS.

Déjà, notre jeune officier!

SCÈNE VI.

DUBOIS, JULES.

JULES.

Ah! te voilà... vite, du vin de Champagne!... il en faut encore... je suis sorti pour cela...

DUBOIS.

Eh! mais, monsieur, comme vous voilà vif et animé?

JULES.

C'est si joli, du vin de Champagne... je n'en ai bu que deux verres, et je ne me reconnais pas... Dieu!... il me semble que si elle était là, je n'aurais plus peur.

DUBOIS.

Il faut donc, alors, que cela vous ait bien changé.

JULES.

Oh! je ne suis pas le seul... imagine-toi que mon rival, ce M. Desélans si fougueux, si passionné, à mesure qu'il boit il s'apaise insensiblement... les fumées du vin dissipent celles de l'amour, et pour lui, le Champagne est un calmant.

DUBOIS.

Lui qui est si prudent... comment peut-il s'oublier à ce point?

JULES.

Il est persuadé qu'il ne boit que de l'eau rougie; aussi, disait-il tout à l'heure en balbutiant: « C'est singulier, chez ce traiteur, ce n'est pas le vin, c'est l'eau qui porte à la tête... » en attendant, il en est déjà à sa seconde carafe; et l'on s'en aperçoit, car il pense bien plus à sa fortune qu'aux at-

traits de sa maîtresse, et quand il veut lui parler d'amour, il lui parle de sa dot. (Regardant du côté de la maison.) Ah ! mon Dieu ! c'est elle ! c'est Hortense !

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter. (Voltaire chez Ninon.)

Pour moi, quel espoir enchanteur!
Va-t'en, la voilà qui s'avance!

DUBOIS.

Dans vos yeux, monsieur, quelle ardeur!
Vous y voyez double... je pense.

JULES.

Non, mon ami, c'est une erreur;
J'éprouve bien un pareil trouble,
Mais il n'agit que sur mon cœur,
Et je crois que je l'aime double.

DUBOIS.

Prenez-y garde... dès que vous y serez, votre courage s'évanouira.

JULES.

Je te dis que non... laisse-moi, et va leur porter du renfort.

(Dubois sort.)

SCÈNE VII.

JULES, HORTENSE.

HORTENSE, à la cantonade.

Je vous en prie, restez à table... que personne ne se dérange, ou je me fâche... je ne veux prendre l'air qu'un instant, car j'ai un mal de tête !...

JULES, à part.

Dieu !... quel bonheur !...

HORTENSE, à part.

Je n'en puis revenir... ce Desélans... que je plaignais...

que j'allais épouser par pitié, et par reconnaissance!... il m'avoue avec le plus grand sang-froid du monde, qu'il n'a jamais été amoureux, ni jaloux... et ce qu'il disait là... il le pensait réellement... à qui se fier?... bon Dieu!...

JULES, la regardant.

Comme elle est jolie!... eh bien! ce que je ne puis concevoir, c'est que ça ne m'effraie plus... au contraire... elle veut rentrer; non pas, morbleu! attaquons. (Courant à Hortense qui va pour sortir.) Ah! madame, je vous en supplie, daignez m'entendre un seul instant.

HORTENSE.

Moi!... monsieur!... que me voulez-vous?

JULES.

Comment! madame, vous ne devinez-pas que je vous aime, que je vous adore, que je n'ai jamais osé vous le dire!

HORTENSE.

Eh! mais, qu'est-ce que ça signifie?

JULES.

AIR : A Paris, et loin de sa mère. (Le Traité nul.)

Excusez l'ardeur qui m'enflamme,
D'aujourd'hui seul je suis hardi.
Que vois-je! vous tremblez, madame!
De moi, ne craignez rien ici;
Oui, votre sourire m'enchante,
Mon cœur palpite à votre nom;
Enfin, vous me semblez charmante,
Vous le voyez... j'ai toute ma raison.

Ou, si je l'ai perdue, c'est bien avant ce jour; et vous ne pouvez me punir d'un crime dont vous seule êtes la cause.

HORTENSE.

Je ne reviens pas de ce que j'apprends... Moi, monsieur, croire à votre tendresse... lorsque, de toutes ces dames, je

suis la seule, peut-être, à qui vous n'ayez point offert votre hommage !

JULES.

Cette réserve-là n'en est-elle pas un ? n'est-ce pas vous distinguer, vous regarder comme un être supérieur?... Si vous saviez combien je maudissais ma timidité!... jamais je n'aurais osé dire ce mot *je vous aime*, si d'avance je ne m'étais pas un peu habitué à le prononcer.

HORTENSE.

C'est pour cela que vous le répétez tous les jours, même à madame Forcoffer, l'épouse de mon oncle.

JULES.

Eh! c'était ma confidente; je lui parlais sans cesse de vous, de mon amour... elle approuve cette union, elle nous protégera.

HORTENSE.

Comment! cette union... Est-ce que, vraiment, vous osez y penser?

JULES.

Oui, vous renverrez votre prétendu, ce M. Desélans, qui vous aime moins que moi, j'en suis sûr; et pour vous plaire, pour mériter votre main, je ne vous demande que du temps. J'irai à l'armée, je me distinguerai, je me ferai blesser, je me ferai tuer, s'il le faut; c'est-à-dire, non, blesser, c'est bien assez! et si quelqu'un le trouve mauvais, il n'a qu'à le dire, je l'attends de pied ferme, ou plutôt, je l'attends à vos genoux.

(S'y mettant, et lui prenant la main, qu'il couvre de baisers.)

HORTENSE.

Jules, que faites-vous? vous me compromettez, Jules, mon ami!

(Elle rentre.)

SCÈNE VIII.

JULES, GERCOURT.

GERCOURT, dans le fond, et un peu gris.

A merveille !... nouvelle péripétie !

JULES.

Dieu ! j'étais si bien !... quel dommage ! pourquoi êtes-vous venu nous interrompre ?

GERCOURT.

Pour vous annoncer de bonnes nouvelles... la double intrigue marche et se complique ; encore un coup de théâtre, et nous touchons au dénoûment. *Ad eventum festinat*, comme dit le poëte.

JULES.

Qu'est-il donc arrivé ?

GERCOURT.

Pendant que vous étiez à faire votre déclaration, en auteur habile, je multipliais les incidents, c'est-à-dire les bouteilles de vin de Champagne... Notre amphitryon s'est toujours tenu sur la défensive, c'est une justice à lui rendre ; mais notre prétendu, comme il y allait !... il a bu, je crois, à tous les agents de change de Paris ; et ils sont soixante... c'est après le départ de la nièce que la dispute a commencé entre lui et notre hôte... Dieu ! que de vérités pénibles il lui a fait entendre !... et lui qui payait le déjeuner !... c'est une indignité... Enfin, furieux tous les deux, ils se sont levés de table.

JULES.

O ciel ! ils vont se battre.

GERCOURT.

Ici, à la porte Maillot... laissez donc... on vient quelque-

fois se battre pour déjeuner, mais on ne vient jamais déjeuner pour se battre!... ce serait un contre-sens moral... on a séparé les deux antagonistes, et, transportant Desélans dans la chambre voisine, là, sur un large canapé...

« J'ai vu fermer ses yeux par le sommeil vaincus,
« Et Morphée a calmé les ardeurs de Bacchus. »

JULES.

A merveille! Et M. Forcoffer?

GERCOURT.

Il s'est prononcé; tout est rompu; il ne veut plus que Desélans épouse sa nièce : ainsi, succès complet! voilà un premier acte enlevé; mais ce n'est rien encore, il faut maintenant qu'il se décide en votre faveur, et qu'il vous nomme son neveu, séance tenante.

JULES.

Non, non, il ne faut rien brusquer, et il vaut mieux, je crois, attendre à demain, ou après.

GERCOURT.

Bah! et la règle des vingt-quatre heures! et l'unité de lieux!... il faut que tout se termine ici-même. J'ai là une épitre superbe sur sa généalogie! je vais le prier de la corriger... Dans ce moment-là on en fait tout ce qu'on veut, et tout en buvant son champagne, je soignerai vos intérêts.

AIR du vaudeville de Philibert marié.

Oui, nous allons faire un échange
Dont l'effet est toujours certain;
Je lui verserai la louange,
Et lui me versera le vin;
Je vanterai ses destinées,
En sablant un jus merveilleux...
Et plus son vin aura d'années,
Plus je lui donnerai d'aïeux.

JULES.

Est-ce que vous boirez encore?.., il me semble que déjà...

GERCOURT.

Il le fallait bien... ne fût-ce que pour exciter et donner l'exemple... il n'y a pas de mal... c'est ce que nous appelons l'exaltation poétique, c'est le moment des chefs-d'œuvre... justement, voici notre oncle ! allez retrouver la nièce, achevez votre déclaration, obtenez votre pardon ; moi, pendant ce temps, j'aurai tout arrangé, tout aplani.

« Et quand la troisième heure au départ nous appelle,
« Revenez en ces lieux avec le même zèle,
« Je saurai vous prouver par d'importants bienfaits
« Que ma parole est stable et ne trompe jamais.
« Allez. »

(Jules sort.)

SCÈNE IX.

GERCOURT, FORCOFFER.

FORCOFFER.

Le sot, l'impertinent ! je ne suis pas encore remis de ma colère.

GERCOURT.

Ni moi non plus, car j'étais furieux pour vous... du reste, vous lui avez répondu comme il le méritait.

FORCOFFER.

Tu crois ? il me semblait, au contraire, que j'étais tellement hors de moi, que je n'ai pas pu trouver un mot.

GERCOURT.

C'est ce que je voulais vous dire... le silence du mépris !... c'est bien plus éloquent.

FORCOFFER.

Il croit peut-être que sans lui je ne pourrai pas marier ma nièce; comme si avec les cent mille écus que je lui donne, je ne pouvais pas trouver un neveu !

GERCOURT.

Vous en trouveriez cent, et j'en connais un, un jeune homme d'une naissance distinguée, qui a pour vous la plus grande vénération ! Mais avant tout, parlons un peu de notre épître ; je dois vous la lire ce soir, mais j'aurais voulu avoir vos avis et vos corrections.

FORCOFFER.

Oui, oui, montre-moi cela ; moi, j'ai un gros bon sens...

GERCOURT.

Laissez donc ! vous vous y entendez mieux que moi ; vous avez de l'esprit argent comptant.

FORCOFFER.

Eh bien ! excepté toi, ils ne veulent pas en convenir... il semble que parce qu'on a le malheur d'être riche, on doit être un imbécile ! toi, tu es un littérateur estimable. Voyons ton épître... Holà ! garçon, du punch... nous le prendrons ici, en travaillant, car je ne me soucie pas de rentrer là-dedans.

GERCOURT.

A la bonne heure !

FORCOFFER, *aux garçons.*

C'est bien... du punch... du punch... on dit que cela éclaircit les idées...

GERCOURT.

A vous peut-être... mais moi qui ai déjà bu... cela va m'achever... n'importe, pour vous tenir compagnie... et puis, vous y verrez pour deux.

(*Il lit en buvant souvent.*)

ÉPITRE A MONSIEUR FORCOFFER

« Du riche Aboul-Casem héritier généreux,
« Placé par la fortune au rang des demi-dieux,
« Tu caches sur ton front tous les lauriers du Pinde,
« Et dans ton coffre-fort tous les trésors de l'Inde.

FORCOFFER.

Pas mal.

GERCOURT, buvant.

N'est-il pas vrai?... A votre santé!

FORCOFFER.

Et puis, il y a toujours de la richesse dans ta poésie... mais, va de suite... nous corrigerons après.

GERCOURT, lisant.

« Tel, par un don magique à son sort attaché,
« Midas changeait en or ce qu'il avait touché;
« Mais plus savant que lui, des muses noble idole,
« Tu puises l'Hippocrène aux sources du Pactole. »

FORCOFFER.

Très-bien... très-bien... c'est ronflant... mais dis-moi... est-ce que tu ne parles pas là-dedans de ma dernière opération sur les rentes de Naples?

GERCOURT, buvant.

C'est que ce n'est guère poétique.

FORCOFFER.

A la bonne heure... mais au moins c'est vrai... tout ce que tu me dis là peut s'adresser à un autre; il m'est arrivé vingt fois d'acheter des vers qui avaient déjà servi.

GERCOURT.

J'espère que vous ne regardez pas ceux-là comme des vers de hasard.

FORCOFFER.

Je ne te dis pas cela... mais si tu parles de mes Naples... tous mes confrères verront bien que c'est pour moi.

GERCOURT, buvant toujours et commençant à perdre la tête.

Et où diable voulez-vous que je trouve des rimes à Naples?

FORCOFFER.

Qu'est-ce que ça signifie?... est-ce qu'ordinairement tu ne trouves pas ce que je veux?

GERCOURT.

Et s'il n'y en a pas...

FORCOFFER.

S'il n'y en a pas... on en fera.

GERCOURT.

Dieu !... est-il bête !...

FORCOFFER.

Qu'est-ce que c'est ?...

GERCOURT.

Je dis que ces choses-là ne sont pas des choses de finance... et qu'alors, vous ne pouvez pas être au fait.

FORCOFFER.

Et moi, je te dis que ces vers-là ne valent pas les derniers que tu m'as faits, et qu'il est impossible d'y rien comprendre. (Prenant le papier.) Qu'est-ce que c'est que cela?

« Du riche Aboul-Casem héritier généreux. »

Est-ce que je connais cet Aboul-Casem ?

GERCOURT.

Je le crois bien, c'est un Turc.

FORCOFFER.

Me comparer à un Turc!

GERCOURT, tout à fait gris.

Eh ! oui, Aboul-Casem veut dire un Crésus ; et un Crésus, c'est un richard comme vous ; car il faut tout lui dire.

FORCOFFER.

Et cet autre vers, où vous parlez de Midas ? est-ce que je n'ai pas entendu là-dessus faire des plaisanteries?

GERCOURT.

J'y suis : je vois le bout de l'oreille qui passe ; c'est le meilleur vers de l'épître.

FORCOFFER.

C'est le plus mauvais.

GERCOURT.

Oh ! le plus mauvais !... quand on se mêle de critiquer, il faut au moins parler français.

FORCOFFER.

Parbleu ! mon français vaut bien le vôtre, et je trouve les vers archi-détestables.

GERCOURT.

Détestables ! des vers comme ceux-là !... j'en appelle à la postérité.

FORCOFFER.

La postérité en fera des papillotes.

GERCOURT.

Des papillotes!... c'est bien à vous de parler : un ignorant qui ne sait seulement pas l'orthographe, et qui fait des fautes dans ses lettres de change!

FORCOFFER.

Moi! un ignorant! (Montrant le papier.) Quand vous écrivez tous les jours, de votre main, que je suis un homme de mérite...

GERCOURT.

Fiction poétique! Est-ce que vous croyez que j'écris ce que je pense!... vous en voulez pour votre argent... on vous en donne, parce qu'on a de la conscience.

FORCOFFER.

De la conscience!... je me laisserais jouer à ce point!... je vous apprendrai à parler.

GERCOURT.

Et moi, je vous apprendrai à lire.

FORCOFFER.

Vil parasite!

GERCOURT.

Infâme Turcaret!

SCÈNE X.

LES MÊMES; JULES.

JULES.

Eh bien! qu'y a-t-il? quelles nouvelles?

FORCOFFER.

Je le bannis de chez moi... je ne veux plus de sots ni d'intrigants à ma table.

GERCOURT.

Vous irez donc dîner tous les jours en ville?

JULES.

Qu'entends-je?

GERCOURT.

C'est Jupiter qui se fâche, parce qu'on lui dit qu'il est un sot et un imbécile, et qu'il voit là-dedans des équivoques!

JULES.

Gercourt!... dans quel état êtes-vous?... l'insulter à ce point!...

FORCOFFER, à Gercourt.

Je vous connais depuis longtemps, vous et vos pareils... je n'ai jamais été votre dupe.

GERCOURT.

C'est ce qui vous trompe... vous l'avez toujours été... et vous l'êtes encore dans ce moment même... cette scène que vous avez eue avec Desélans... c'est moi qui l'avais préparée, pour rompre ce mariage... Je me moquais de vous... ce jeune homme-là, (Montrant Jules.) ce bon jeune homme, il se moque aussi de vous... afin d'épouser votre nièce qu'il aime... nous sommes tous du complot.

FORCOFFER.

Morbleu! il est vrai...

JULES.

Monsieur, ne le croyez pas.

FORCOFFER.

Si! vraiment; mais grâce au ciel, je suis au fait de tous les tours qu'on a voulu me jouer.

GERCOURT.

Il y en a encore que vous ne connaissez pas, parce que, vous voyez bien... votre femme...

FORCOFFER.

Eh bien! ma femme?

GERCOURT.

Votre femme...

JULES, à Gercourt.

Monsieur, y pensez-vous?

GERCOURT.

Sufficit... il ne saura rien. Ce sera sa punition.

FORCOFFER.

Ah! c'en est trop!

AIR du vaudeville du Château de mon oncle.

FORCOFFER.

Non, jamais pareil affront
N'avait fait rougir mon front;
A mes yeux désormais
Ne vous présentez jamais.

GERCOURT.

Non, jamais pareil affront
N'avait fait rougir mon front
Tu l'entends, Apollon,
Viens venger ton nourrisson.

JULES.

Monsieur...

FORCOFFER.

Point d'excuse.

(Il jette l'épître à ses pieds.)

GERCOURT, ramassant l'épître.

Enfants de ma muse,
Vous, par qui si longtemps
Je fus admis chez les grands!
Epître divine,
Toi, par qui je dîne,
Pour un autre festin
Tu me serviras demain.

Ensemble.

FORCOFFER.

Non, jamais pareil affront, etc.

GERCOURT.

Non, jamais pareil affront, etc.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XI.

JULES, seul.

Maudit Gercourt... nos affaires allaient si bien... je suis contre lui d'une colère... et je ne peux pas lui chercher dispute dans l'état où il est... car pour lui brûler la cervelle, il faut encore attendre que la tête lui soit revenue... (Voyant entrer Dubois.) Ah! c'est toi, Dubois?

SCÈNE XII.

JULES, DUBOIS.

DUBOIS.

Oui, monsieur! toute la société se dispose à partir, mais

j'espère que vous et M. Gercourt avez bien profité des moments, et que maintenant, grâce à votre zèle, vous êtes...

JULES.

Perdu, ruiné et sans espoir... au moment où le succès paraissait certain.

DUBOIS.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

JULES.

J'avais été rejoindre Hortense, et touchée de mes larmes, de mes prières, elle m'avait enfin permis de l'aimer et de demander sa main à M. Forcoffer... tout était d'accord... j'accourais ici plein d'amour et de joie... mais grâce aux imprudences de Gercourt, je trouve que tout est rompu ; il lui a parlé de notre ruse, de notre complot, et même de sa femme.

DUBOIS.

Beau chef-d'œuvre!... aussi pourquoi vous fier à ce Gercourt, qui, par état, ne sait que brouiller les intrigues?

JULES.

Encore, s'il savait les dénouer! il n'y aurait que demi-mal.

DUBOIS.

Eh bien! monsieur, moi qui ne suis pas poëte, et qui ne suis que valet de chambre, je vois moyen de vous tirer de là!... j'en fais mon affaire.

JULES.

Que dis-tu?... Dieu! si tu en viens à bout, tout ce que je possède est à toi... mais c'est impossible... comment veux-tu, après ce qui s'est passé, me rendre les bonnes grâces de M. Forcoffer?

DUBOIS.

Pourquoi pas? quand on conserve sa tête, ou plutôt quand on sait la perdre à propos... C'est monsieur, je l'entends... tenez-vous à l'écart, et profitez de notre conversation.

(Jules entre dans le bosquet et disparaît.)

SCÈNE XIII.

DUBOIS, FORCOFFER.

DUBOIS.

Allons, encore de l'ivresse, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen!... celle-là du moins n'est que pour rire... (Allant à Forcoffer en imitant un homme très-gris.) Dis-moi donc, camarade... (Lui frappant sur l'épaule.) fais-moi l'amitié de me dire où est mon maître?

FORCOFFER, se retournant.

Eh! mais, c'est ce faquin de Dubois... et dans un joli état encore... il paraît qu'aujourd'hui tout le monde s'en mêle, le salon et l'office; mais j'en suis enchanté, voilà au moins quelqu'un sur qui pourra tomber ma colère! Va-t'en, je te chasse, tu n'es plus à mon service.

DUBOIS.

Me chasser! oui, mon maître me chasserait, s'il le savait.

FORCOFFER.

Ce butor-là sent le vin d'une lieue; je ne peux pas souffrir l'ivresse du peuple.

DUBOIS.

Aussi, il ne faut pas le lui dire, et il s'en doutera encore assez, parce que avec son air bonhomme, notre maître est malin comme un singe.

FORCOFFER.

Ah! ah! tu crois cela?

DUBOIS.

Lui? c'est un démon, il a de l'argent comme un coffre, et de l'esprit comme un *in-quarto*.

FORCOFFER, en riant avec satisfaction.

Ces gens-là ont, dans leur ivresse, des lazzis et des expressions...

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Oui, malgré moi, je ris de sa figure!

DUBOIS, à part.

Bon... il y vient, grâce à mon compliment.

FORCOFFER.

Vit-on jamais plus grotesque tournure?

DUBOIS, à part.

Il est à moi... je le tiens maintenant.
Oui, dans son cœur je vois ce qui se passe,
Il ne saurait me résister.

FORCOFFER, le regardant en riant.

Il ne peut se tenir en place.

DUBOIS, à part.

Plus que jamais je suis sûr d'y rester.

FORCOFFER, de même.

Eh! parbleu, il me vient une idée. Si, profitant de son état, je mettais sa franchise à contribution... (Haut.) Dis-moi, mon camarade, tu me parles de ton maître; mais de sa femme, qu'en dis-tu?

DUBOIS.

Ah! sa femme... je dis que c'est une jolie femme.

FORCOFFER.

Oui. (S'efforçant de rire.) Mais ne fait-on pas courir le bruit qu'elle a un amoureux, ce petit Jules de Sainval?

DUBOIS, lui faisant signe de se taire.

Chut donc!

FORCOFFER.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il y a quelque chose?

DUBOIS.

Chut donc! vous dis-je... c'est un secret, un mystère que j'ai découvert en écoutant, et qu'il ne faut pas dire à monsieur! ce jeune homme est amoureux de la nièce de monsieur, et madame les protége; mais faut pas dire....

FORCOFFER, à part.

Dieu soit loué!... (Haut.) il n'a pas d'autre passion?

DUBOIS.

Si vraiment : je crois qu'il adore notre maître, c'est son dieu, son idole... l'autre jour il a tiré l'épée avec quelqu'un qui en avait dit du mal devant lui.

FORCOFFER.

Quoi! c'est là le sujet de cette affaire dont j'avais entendu parler? Ce brave jeune homme! qu'est-ce que me disait ce Gercourt?

DUBOIS.

Gercourt... ah! vous êtes donc au fait?... Ce Gercourt est un homme qui... enfin, suffit!... je sais ce que je sais, et si monsieur me traitait seulement en valet de chambre, en ami, je lui apprendrais des choses...

FORCOFFER.

Eh bien! que doit-il faire?

DUBOIS.

Il faut qu'il double la confiance et les appointements.

FORCOFFER, à part.

Il n'a pas tort : un domestique sincère ne peut pas trop se payer. (Haut.) Eh bien! mon garçon, voyons, confie-moi... On vient, tais-toi, va cuver ton vin, et sois tranquille, nous reparlerons de cela.

DUBOIS, à part.

A merveille! l'ami de la maison est congédié.

SCÈNE XIV.

DUBOIS, FORCOFFER, JULES, HORTENSE, CONVIVES, HOMMES et FEMMES.

LES CONVIVES.

AIR de l'Anglaise de *Leicester*.

Grand Dieu! quel festin!

Tout était divin !
On est mieux ici
Que chez Véry;
Hôte généreux,
Daignez en ces lieux
Daignez recevoir nos adieux.

HORTENSE.

Il est vrai, mon cher oncle, que vous avez fait les choses en conscience.

FORCOFFER.

Sois tranquille!... je n'y ai pas perdu, ni toi non plus!... pour tout ce que nous y avons appris, ce n'est pas payer trop cher. (A Jules.) Mon cher Jules, je vous demande pardon de la manière dont je vous ai traité tantôt.

JULES.

Quoi!... monsieur, vous seriez assez bon...

FORCOFFER.

Oui, jeune homme, je vous rends justice ! ce n'est pas moi à qui l'on peut en imposer longtemps ! je connais votre estime pour ma personne, et vos sentiments pour ma nièce, et je vous prouverai bientôt...

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; GERCOURT, un peu en désordre, mais dégrisé.

GERCOURT.

Eh bien ! vous autres... partons-nous? il me semble que j'ai sommeillé quelques instants; ou du moins j'ai perdu momentanément connaissance ; ce diable de vin de Champagne vous tape un peu... mais par bonheur ce n'est pas long. (A Forcoffer.) Aussi, mon cher Mécène, c'est votre faute ! vous nous donnez des déjeuners sublimes, admirables, enfin comme tout ce que vous faites.

FORCOFFER.

A d'autres! je sais à quoi m'en tenir et, pour vous en convaincre, voilà Jules de Sainval, mon jeune pupille, qui jamais, quoi qu'on en ait pu dire, n'a fait la cour à ma femme... et je le prouve en lui donnant ma nièce en mariage.

JULES.

Ah! quel bonheur!

GERCOURT.

A merveille! soyez unis, dénoûment obligé. (A Jules.) Je vous avais bien dit que je ferais votre mariage. Quand je me charge de quelque chose!... Il ne s'agit plus maintenant que de l'épithalame : *O hymen! ô hyménée!*... J'y veux faire un récit épique de la défaite de ce pauvre Desélans, qui décidément me paraît en déroute.

FORCOFFER.

Il n'est pas le seul, monsieur, car il paraît que si le vin vous donne de la franchise, le sommeil vous ôte la mémoire.

GERCOURT, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'est-ce que vous dites donc là?... comment! cette épître, cette dispute... est-ce que je ne l'ai pas rêvé?

FORCOFFER.

Un mauvais rêve que vous avez fait là.

GERCOURT.

Non pas, mais une scène de comédie, ou plutôt une satire dans le genre de Pétrone, je vous la montrerai.

FORCOFFER.

Du tout, je renonce à la poésie, je me renferme dans ma caisse; et bien fin maintenant qui me prendra pour dupe! (A Dubois.) n'est-ce pas, mon garçon?

DUBOIS.

Oui, monsieur. (Regardant Gercourt.) Les Frontin et les Mascarille ne sont pas tous défunts.

FORCOFFER.

Il ne sait plus ce qu'il dit; Dieu! dans quel état il est! il faudra qu'il revienne en voiture; car c'est un sujet précieux! avec lui, je suis toujours sûr de savoir la vérité, tant que j'aurai du vin dans ma cave.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

DUBOIS.

Mon maître, que chacun abuse,
Jadis leur dupe, est la mienne aujourd'hui!
Car ici-bas, tout ne va que par ruse;
Par ceux qu'on aime on est trahi,
Perd-on sa belle, son ami?
D'une autre beauté l'on s'occupe,
Un autre ami prend notre cœur;
On croit, hélas! n'être plus dupe,
On n'a fait que changer d'erreur.

FORCOFFER.

L'arithmétique est, dit-on, nécessaire,
Mais, selon moi, c'est un talent bien nul;
Je vois plus d'un millionnaire
Qui n'est pas fort sur le calcul.
Heureusement pour leur cassette,
Ces messieurs ont eu des malheurs,
Et la fortune qu'ils ont faite
Est le produit de leurs erreurs.

GERCOURT.

On critique l'Académie,
On a grand tort, assurément :
De cette illustre confrérie
Tous les membres ont du talent;
Tous ont fait au moins un ouvrage,
Et quand il s'y trouve un auteur
Qui n'a pas écrit une page,
Ce n'est vraiment que par erreur.

JULES.

Oubliant ma belle patrie,
Dans mes goûts, hélas! trop léger,
J'ai cru longtemps que l'industrie
Ne régnait que chez l'étranger.
Enfin, à mes yeux se découvre
Un avenir consolateur...
J'ai vu les richesses du Louvre,
Et j'ai reconnu mon erreur.

HORTENSE, *au public.*

Messieurs, sur le sort d'un ouvrage
Les auteurs, toujours inquiets,
Redoutent parfois un orage,
Espèrent souvent un succès.
Sur cette pièce qu'on vous donne
J'ignore l'avis de l'auteur;
Il croit peut-être qu'elle est bonne,
Ne détruisez pas son erreur.



LE RETOUR

OU

LA SUITE DE MICHEL ET CHRISTINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU GYMNASE. — 17 Octobre 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL, riche fermier	MM. NUMA.
STANISLAS, sergent	GONTIER.
CHRISTINE, femme de Michel	Mmes GRÉVEDON.
LISA, sœur de Christine.	THÉODORE.

Dans un village.



LE RETOUR

OU

LA SUITE DE MICHEL ET CHRISTINE

Un intérieur de ferme. — Porte au fond. Deux portes latérales. Une croisée à gauche, sur le premier plan. Une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, CHRISTINE.

(Christine est vêtue simplement, et en habit de ménage; mais plusieurs parties de son vêtement sont en noir.)

CHRISTINE.

Je ne suis pas encore revenue de ma joie et de ma surprise... Mon cher Michel, c'est bien toi!...

MICHEL, montrant sa figure.

Oui, ma femme, me voilà... un peu changé. (Montrant son cœur.) Mais ça, c'est toujours le même.

CHRISTINE.

Et personne ne t'a vu?

MICHEL.

Non, tu es la première, toi... et notre enfant que je viens d'embrasser, c'est bien naturel; mais ma présence, je m'en vante, va produire un fameux effet dans le village.

CHRISTINE.

Je le crois bien... tout le monde ainsi que moi te croyait mort... Ah çà! ce que nous a raconté Charlot n'était donc pas vrai?

MICHEL.

Si, vraiment... le pauvre garçon m'a vu rouler dans le précipice, et il s'est sauvé... il n'est pas brave: c'est mon filleul; et je ne puis pas lui en vouloir, parce que c'est peut-être à moi qu'il doit cela.

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

L'en blâmer s'rait une injustice,
S'il est peureux, il n'est pas l' seul;
Quel malheur! qu'un parrain ne puisse
A son gré doter son filleul;
Nous pouvions si bien nous entendre!
J'y aurais donné d' la valeur:
Et plus tard, comme il a du cœur,
Je l'aurais prié de m'en rendre.

CHRISTINE.

Aussi, pourquoi t'absenter de chez toi? pourquoi quitter ton logis? ta femme? ton enfant?...

MICHEL.

Pourquoi? Ne faut-il pas que je vende mes laines, mon blé?... ne faut-il pas qu'à mon tour je te rende heureuse?... toi, à qui je dois ma fortune et mon bonheur... Parce qu'on n'a pas de courage, ça n'empêche pas d'avoir du cœur.

CHRISTINE.

Oui, Michel, oui, je sais que tu es un bon mari... mais n'avons-nous pas assez de bien?... l'argent que nous a donné le brave Stanislas... le prix de notre auberge, que depuis

nous avons vendue... tout cela n'a-t-il pas quintuplé entre tes mains?.. cette jolie ferme que nous avons achetée, n'est-elle pas devenue, grâce à ton industrie, la plus belle du canton de Zurich?... que manque-t-il à ton bonheur?

MICHEL.

Rien, et désormais je ne te quitterai plus... nous marierons Charlot, mon filleul, à ta sœur Lisa, qui est presque aussi bonne que toi, et nous leur donnerons cette jolie maison, qui est là... au bord du ruisseau.

CHRISTINE.

Que veux-tu dire?

MICHEL.

Cette maison toute neuve, que nous avons fait bâtir, et que nous avons meublée.

CHRISTINE.

Y penses-tu!... la maison, la prairie, le verger... tout cela appartient à Stanislas.

AIR : Muse des jeux et des accords champêtres.

Si les périls, les fatig's, et la guerre
Ont épargné notre meilleur ami,
Il retrouv'ra, ces champs, cette chaumière,
Et ces beaux arbr's, qui fur'nt plantés par lui :
Oui, pour lui seul croîtra leur vert feuillage,
Et notre ami nous bénissant, je croi,
S'il vient jamais s'asseoir sous leur ombrage,
Dira : c'est-là que l'on pensait à moi.

MICHEL.

Oui, s'il revient; mais depuis cinq ans, on ne l'a pas revu... et un soldat qui y va comme lui ne va pas longtemps.

CHRISTINE.

Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

MICHEL.

Après cela, peut-être a-t-il prospéré... moi, je ne m'oppose pas à ce qu'il aille loin, au contraire... Mais où est ta

sœur Lisa? où est mon filleul Charlot?... allons les revoir... et surtout allons apprendre à tout le village que j'existe encore. (On entend une musique militaire.) Hein!... du tambour... qu'est-ce que c'est que cela?

CHRISTINE.

J'y suis; c'est cette compagnie de soldats qu'on attendait... il faut te dire que demain, ou après, il doit se livrer dans la plaine une bataille décisive.

MICHEL.

Une bataille!

CHRISTINE.

Oui, et pour garder pendant ce temps les défilés de nos montagnes, on fait aujourd'hui une levée en masse... tous les habitants se sont empressés de répondre à l'appel... je ne te parlais pas de cela... parce que croyant t'avoir perdu, cela m'importait si peu...

MICHEL.

Oui, mais il importe à présent... et vois-tu, ma femme... moi, je n'aime pas les propos, les bavardages... et je crois qu'il n'est pas nécessaire de dire au village que je suis revenu.

CHRISTINE.

Comment!

MICHEL.

Sans doute... puisqu'on me croit mort, il est inutile d'aller me faire tuer.

CHRISTINE.

Certainement... mais songe donc mon, ami, si on allait te découvrir!...

MICHEL.

On ne découvrira rien... demain, après-demain, selon les événements, je reparaîtrai... mais d'ici-là, je me tiendrai caché dans la maison...

AIR de la Gazza Ladra.

Pour me montrer j'attends l'instant propice;
Depuis longtemps je connais tes vertus,
Fais-moi, ma chère, encor ce sacrifice,
Et par amour sois veuve un jour de plus.
De se tuer ceux qui font la folie
Ne risqueront jamais autant que moi;
Je perdrais trop en perdant une vie
Que je pourrais passer auprès de toi.

Ensemble.

CHRISTINE.

Pour te montrer attends l'instant propice,
De ton danger tous mes sens sont émus;
A ton amour faisant ce sacrifice,
Je serai veuve encore un jour de plus.

MICHEL.

Pour me montrer j'attends l'instant propice;
Depuis longtemps je connais tes vertus,
Fais-moi, ma chère, encor ce sacrifice,
Et par amour, sois veuve un jour de plus.

CHRISTINE.

C'est Lisa, c'est ma sœur... il ne faut pas qu'elle te voie.

(Michel sort.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, LISA.

LISA.

Ah! ma sœur, ma sœur... si tu avais vu comme c'est beau!... tout un bataillon qui était rangé sur la place du village... ces armes qui brillent au soleil... et les évolutions, et les tambours, et la musique militaire... ça fait battre le cœur.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu! comme te voilà émue!...

LISA.

Moi!... du tout... mais c'est que tous les garçons du village sont accourus... il essayaient à se mettre en ligne, et à marcher au pas, et malgré moi, sans m'en apercevoir, je marchais à côté d'eux... tandis que leurs femmes, leurs sœurs leur criaient : « Allez nous défendre!... allez, allez!... » enfin, ma sœur, c'était superbe.

CHRISTINE.

Oh! je te reconnais bien là, tu as une tête, une imagination qui ne demandent qu'à s'exalter, et dans ces moments-là, rien ne t'arrête, rien ne t'effraie.

LISA.

C'est vrai... tout à l'heure, je m'étais approchée le plus près possible, pour voir leurs manœuvres... je ne savais pas qu'ils faisaient l'exercice à feu, et au moment où ils ont tiré, le sergent qui les commandait a poussé un cri... et s'est élancé devant moi, en me disant : « Veux-tu te reculer, petite!... » Là-dessus, il a prononcé, avec un air de bonté et de bienveillance, un gros juron que je n'ose répéter.

AIR : Ah! si madame me voyait. (Romagnesi.)

Mais l' croiras-tu? dans cet instant,
Il a pâli; sa main était tremblante...
De ce sentiment d'épouvante
Combien mon cœur était reconnaissant.

CHRISTINE.

Pour toi vraiment c'est un bel avantage!

LISA.

J'ai vu, j' peux m'en glorifier,
C' que l'ennemi n'a jamais vu, je gage,
J'ai vu trembler un grenadier!

CHRISTINE.

Voilà une belle aventure, et nous aurions été bien avancés, si par ton imprudence... Mais ne parlons pas de cela, parce que je te gronderais et qu'aujourd'hui je n'y suis pas dis-

posée. Dis-moi, le filleul de mon mari, Charlot, est-il rentré?

LISA.

Je n'en sais rien.

CHRISTINE.

S'il vient, tu lui diras de m'attendre, et tu lui tiendras compagnie... songe que c'est ton futur, un brave et honnête garçon.

LISA.

Honnête... oui; mais brave, non... et s'il faut que je te l'avoue, c'est pour cela que je n'ai point de goût pour lui... De tous les garçons du village, j'ai remarqué tout à l'heure que lui seul était absent, et je ne pourrais jamais aimer quelqu'un qui serait lâche... parce que, vois-tu bien, le courage chez un homme, c'est comme l'honneur chez une femme.

CHRISTINE.

C'est selon... et tout est relatif... un fermier n'est pas un colonel.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

J'estime le bon militaire,
Mais l'honnête homme, encor bien plus;
Car, à mes yeux, les exploits sont, ma chère,
Plus faciles que les vertus,
Des deux côtés n'est pas la même chance:
Toujours le courage ici-bas
Dans la gloire a sa récompense,
Et la vertu bien souvent n'en a pas.

Oui, l'on peut être bon mari, bon père, et faire un excellent ménage, sans que pour cela... Adieu, adieu, Lisa... tu ne sortiras pas, et tu garderas la maison, n'est-il pas vrai? parce que, moi, j'aurai peut-être à faire, aujourd'hui.

LISA.

Comme tu voudras, ma sœur, ne te gêne pas... je reste

ici en bonne compagnie avec ton fils, mon petit neveu, je lui chanterai tous les airs militaires de ma connaissance.

CHRISTINE.

Oh! je m'en rapporte à toi.

LISA.

Dame!... c'est un garçon... il faut l'élever convenablement.

CHRISTINE, à part.

Allons retrouver mon pauvre Michel.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LISA, seule.

Cette chère Christine... je crains maintenant de lui avoir fait de la peine en lui parlant ainsi... cela lui a rappelé son mari qui l'a rendue si heureuse, et qu'elle regrette tous les jours... je ne la conçois pas; et je ne comprends pas comment, dans le temps, elle a pu le préférer à ce brave Stanislas, qui l'adorait, qui a tout sacrifié... Quand je lui entends raconter cette histoire-là, je suis toujours prête à me mettre en colère contre elle. (On entend en dehors l'air de marche du vaudeville de *Michel et Christine*. — Elle ouvre la porte, et regarde.) Ah! voilà les soldats qui ont rompu leurs rangs... et chacun d'eux entre dans une maison du village pour se reposer... en voici un qui vient chez nous, que je suis contente!... c'est mon brave sergent de tout à l'heure.

SCÈNE IV.

LISA, STANISLAS.

STANISLAS.

AIR du vaudeville de *Michel et Christine.*

Quoique brave et bon militaire,
Après la marche ou le combat,

On a besoin de se refaire ;
Le vin est le cœur du soldat.
Un verre ou deux pourraient seuls me remettre,
Ma belle enfant, j' l'attends d' votre bonté,
Et je les veux boire à votre santé...
(Portant la main au shako.)
Si vous voulez bien le permettre.

(Il met son fusil contre la porte ; son shako et son bagage sur la table.)

LISA.

Mon Dieu!... monsieur le soldat, bien volontiers... (Regardant une bouteille qui est sur le buffet.) je crains seulement que celui-là ne soit pas assez bon... attendez. (Ouvrant le buffet.) Il y a là une bouteille de vieux bourgogne... voulez-vous me permettre de vous verser ?

STANISLAS.

Comment donc!... Tiens, c'est ma jolie fille de tout à l'heure.

LISA.

Oui, monsieur, Lisa, pour vous servir... Monsieur est un compatriote ?

STANISLAS.

C'est tout comme... Polonais de naissance, et grenadier français par état. (Buvant.) A la vôtre!... Ah çà! dites-moi, la belle enfant, quelle idée avez-vous d'aller vous mettre ainsi sous les feux de peloton... vous étiez là, immobile, vous n'avez donc pas peur?

LISA.

Si, vraiment, surtout lorsque je me suis aperçue que j'étais aussi près.

STANISLAS.

Eh bien ! alors, pourquoi ne pas vous reculer?

LISA.

Je ne sais, je n'osais, il me semblait que c'était lâche.

STANISLAS.

C'est bien! voilà ce qui s'appelle du cœur... (Buvant.) Ça me rappelle nos jeunes soldats, la première fois qu'ils vont au feu... au premier coup de canon, on a peur; mais on ne bouge pas... au second, on se fait tuer... voilà comme se forment les bons soldats. (Il boit.) Ah çà! qu'est-ce que je vous dois?

LISA.

Rien.

STANISLAS.

Comment? rien!... Apprenez que je paie toujours le vin que je bois... respect aux propriétés!

AIR de Préville et Taconnet.

Dans not' pays un militaire veille
Pour les défendre, et non pour en user;
Si quelquefois je vide une bouteille,
Si quelqu'autre fois j' veux prendre un baiser,
Il faut, morbleu! que l'on me le permette;
Mais sans cela, j' respecte le voisin,
Et sans rien prendre on me verrait enfin
Mourir d'amour près d'un' jeune fillette,
Mourir de soif près d'un' bouteill' de vin.

Ainsi, voyons, qu'est-ce qu'il vous faut?

LISA.

Rien, vous dis-je, et puisque vous ne vous battez que demain, passez la journée ici... il y a pour vous, à notre feu et à notre table, une place qui vous attend, et qui vous est réservée.

STANISLAS.

A moi, que vous ne connaissez pas?

LISA.

C'est égal!... ma sœur doit cette maison, cette ferme, tout ce qu'elle possède à la générosité d'un de vos camarades, d'un simple soldat... et toutes les fois qu'il s'en présente un

à notre porte, on le fait entrer, on lui donne la place d'honneur, et nous le servons comme le maître de la maison.

STANISLAS.

Vraiment... Eh bien! je reste avec vous, car vous êtes de braves gens. (A Lisa qui écoute.) Eh bien! qu'avez-vous donc?

LISA.

Rien... j'écoutais si mon neveu, le petit Stanislas, ne s'était pas éveillé.

STANISLAS.

Votre neveu s'appelle Stanislas?

LISA.

Oui, monsieur.

STANISLAS.

Diable! ce gaillard-là a un bien beau nom.

LISA.

C'est ma sœur qui a voulu que son fils s'appelât ainsi, en mémoire de son ancien ami, de ce soldat, dont je vous parlais.

STANISLAS.

Votre sœur? quel est son nom?

LISA.

Christine...

STANISLAS.

Christine!... l'épouse de Michel!...

LISA.

Oui, monsieur.

STANISLAS.

Et je suis ici chez eux!... Adieu, adieu, je m'en vais.

LISA.

Eh bien! monsieur, où allez-vous donc!

STANISLAS.

Nulle part, je voulais... (A part.) Au fait, après cinq ans

d'absence... quand je l'aimais, je pouvais craindre sa présence... maintenant que je ne l'aime plus, pourquoi la fuir?

LISA, à part, le regardant.

A qui en a-t-il donc, à parler ainsi tout seul?...

STANISLAS, haut.

J'ai connu votre sœur autrefois, et je voudrais aller embrasser son fils.

LISA.

Pas dans ce moment... il dort, et ma sœur, je crois, est sortie; mais, puisque vous dînez avec nous, vous avez le temps; vous verrez comme mon neveu est gentil... C'est moi qui suis sa marraine; mais je me suis prononcée, je n'ai pas voulu d'autre compère que le brave Stanislas, que nous aimons tous... et c'est lui qui l'a été.

STANISLAS.

Lui!

LISA.

Oui... seulement, comme il n'était pas là, il a fallu qu'un autre le fût par procuration.

STANISLAS.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Et sur qui tomba votre choix?
Qui donc avez-vous pris, ma chère?

LISA.

Francœur... un ancien militaire,
Qui n'a que deux jambes de bois.

STANISLAS.

Mais d'un remplaçant aussi grave
Stanislas sera peu flatté.

LISA.

Monsieur, il nous fallait un brave,
Pour qu'il fût bien représenté.

STANISLAS, à part, la regardant.

Comment... même sans nous connaître, il existait déjà des relations entre nous?

LISA.

Ce que je vous dis là vous étonne!...

STANISLAS.

Non, vous êtes si gentille, si aimable... oui, vous êtes bien la sœur de Christine. (A part, la regardant.) Morbleu! elles sont toutes charmantes dans cette famille-là... (Haut.) Mais, dites-moi, votre sœur a-t-elle été toujours heureuse?

LISA.

Oh! non, monsieur, et elle a eu bien du chagrin, depuis qu'elle a perdu son mari.

STANISLAS.

Que dites-vous?... elle n'a plus de mari!

LISA.

O ciel! vous pâlissez!...

STANISLAS.

Ce n'est rien... la surprise, l'émotion! De grâce, allez trouver Christine... dites-lui qu'un soldat, un ancien ami voudrait la voir.

LISA, le regardant.

Grands dieux! quelle idée! il se pourrait...

STANISLAS, à voix basse.

Oui, oui, c'est moi.

LISA.

Stanislas!...

STANISLAS.

Ne prononcez pas ce nom, ne lui dites pas...

LISA, à part, le regardant.

Oui... tant de bonté, de générosité, j'aurais dû le reconnaître... (Haut.) J'y vais, j'y vais, monsieur... ah! que ma sœur va être contente!

(Elle sort en le regardant.)

SCÈNE V.

STANISLAS, seul.

Qu'ai-je appris? je ne puis le croire encore... Christine est veuve... elle est libre... et c'est dans un pareil moment que je suis assez heureux pour la retrouver... Milzieux!... je peux à peine résister à mon impatience, à mon inquiétude... allons, Stanislas, du courage!... toi qui en as eu contre la douleur, ne te laisse pas abattre par l'excès de la joie... On vient, allons, ferme! et ne recule pas... car c'est elle.

SCÈNE VI.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, à part.

Je viens de voir Michel, et je suis plus tranquille! il est bien caché. (Haut.) Mais que veut ce soldat?

STANISLAS, l'écoutant attentivement, mais sans retourner la tête.

C'est sa voix, je l'entends.

CHRISTINE.

Il se soutient à peine... serait-il malade?... ou blessé? (S'avançant vers lui.) Monsieur... Dieu! qu'ai-je vu!

STANISLAS.

Christine!

CHRISTINE, se précipitant dans ses bras.

C'est lui!... Stanislas!... ah! mon cœur me disait bien que je le reverrais...

STANISLAS.

Oui, Christine, oui, c'est moi, c'est votre ami... (Essuyant ses yeux.) Milzieux! je me croyais le cœur plus ferme que

cela... je me suis éloigné de vous sans verser une larme... et maintenant... (*La regardant.*) La voilà donc cette Christine que j'ai tant aimée... Si vous saviez ce que j'ai souffert en vous quittant... je n'avais qu'un espoir, c'est que ce ne serait pas long... Repoussé par vous, par le monde entier, j'exposais en vain ma vie... le canon ne voulait pas de moi... j'entendais mes chefs me donner des éloges que je ne méritais pas... ils croyaient que j'étais brave... je n'étais que malheureux...

CHRISTINE.

Eh ! comment pendant cinq ans ne nous avez-vous pas donné de vos nouvelles?

STANISLAS.

Le pouvais-je? A cent lieues de vous, le sac sur le dos... courant toujours au pas de charge, et ne m'arrêtant que pour faire le coup de fusil... si même aujourd'hui je vous retrouve, c'est au hasard seul que je le dois... je viens enrégimenter pour un jour ou deux les habitants de ce village.

CHRISTINE.

C'est pour cela?...

STANISLAS.

Oui... c'est ma consigne... et je n'ai eu qu'à me montrer... ce sont tous de braves gens qui ne demandent pas mieux.

CHRISTINE, *souriant.*

Si, cependant, quelqu'un d'entre eux...

STANISLAS.

C'est égal, il faudrait toujours marcher.

CHRISTINE.

Par vous, du moins... on pourrait obtenir...

STANISLAS.

Rien!... oui, pour rien au monde, je ne manquerais à mon devoir; pas même pour vous, Christine.

CHRISTINE, à part.

Ah! mon Dieu! moi qui allais lui avouer...

STANISLAS.

Mais, vingt fois, en vous quittant, j'étais tenté de revenir sur mes pas... je trouvais mon sacrifice trop grand; je m'irritais de ma générosité; je me demandais pourquoi je vous avais cédée à un homme qui vous méritait moins que moi, à un homme, dont même maintenant le nom seul me met encore en fureur.

CHRISTINE.

Que dites-vous?

STANISLAS.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond)

Pardon, j'ai tort, j'abjure la colère
Qui m'animait encore jusqu'ici;
Devant celle qui lui fut chère,
J' n'ai pas le droit de mal parler de lui.
Il n'est plus là pour se défendre,
Et je n' dois voir que ses vertus;
Nobles rivaux, n'outrageons pas la cendre
Du malheureux qui ne nous entend plus.

CHRISTINE.

Il n'existe plus!... qui vous a appris?...

STANISLAS.

Votre sœur, qui m'a tout raconté... mais votre tristesse, cet habit de deuil m'en disent encore plus que son récit... Oui, Christine, vous êtes libre; moi, je l'ai toujours été. (Avec émotion.) Me voilà, Christine.

CHRISTINE.

Mon ami, vous n'êtes pas en état de m'entendre... Dans quelques jours je vous parlerai raison.

STANISLAS.

Dans quelques jours!... attendre encore!... Non, j'ai trop souffert, et vous me donnerez votre foi aujourd'hui, à l'in-

stant même; demain, je peux être tué... à présent que je veux vivre, le canon ferait attention à moi...

CHRISTINE.

Mais, mon ami...

STANISLAS.

Quoi! vous hésitez encore?... Eh bien! vous ne le pouvez plus, vous n'en avez pas le droit... cette fois-ci, j'ai rapporté de mes campagnes cinq blessures de plus, et les galons de sergent... mais, voilà tout; ainsi vous êtes riche, et moi...

AIR : Sans murmurer. (Michel et Christine.)

Je n'ai plus rien,
Je dois vous en instruire.
Refus'rez-vous d'unir vot' sort au mien?

CHRISTINE.

Écoutez-moi.

STANISLAS, avec douleur.

Ce mot doit me suffire...
C'est maintenant, hélas! que je puis dire :
Je n'ai plus rien.

CHRISTINE.

Oh! tout ce que je possède est à vous.

STANISLAS.

Je n'en veux pas.

CHRISTINE.

Ou plutôt, je ne possède rien qui ne vous appartienne.

STANISLAS.

Je ne veux que vous!... que vous seule!...

CHRISTINE.

Puis-je obtenir au moins que vous m'écouterez un seul instant?

STANISLAS.

Soit... un instant, et pas plus.

CHRISTINE.

Que pouvez-vous exiger? mon affection, mon amitié... vous l'avez!... et une amitié si vraie, si tendre, que plus d'une fois peut-être, Michel aurait eu le droit de s'en offenser; mais mon amour!... il n'est plus en mon pouvoir de le donner, et quand je le pourrais, devriez-vous le désirer?... cette tendresse, ces sentiments qui vous semblent si doux, ne cesseront-ils pas de l'être, quand vous vous rappellerez que je les avais déjà éprouvés pour un autre? Jaloux du passé, mécontent du présent, vous craindrez toujours d'être aimé faiblement, et peut-être avec raison... car, croyez-moi, mon ami, on n'aime bien qu'une fois, et c'est la première.

STANISLAS.

A qui le dites-vous?

CHRISTINE, vivement.

Je ne parle ainsi que pour les femmes; car vous... un homme, c'est si différent! Stanislas... soyez sincère, et dites-moi si, pendant ces cinq années, vous ne m'avez jamais oubliée?

STANISLAS.

Moi, morbleu!...

CHRISTINE.

Pas de galanterie, la vérité... votre foi de soldat...

STANISLAS.

Eh bien! oui... l'absence, la guerre, les périls, d'autres distractions, vous ont quelquefois éloignée de mon souvenir, je ne dis pas non... mais depuis que je vous ai revue...

CHRISTINE.

Et si vous ne m'aviez pas revue, si quelque autre, jeune, aimable, et dont le cœur ne se serait pas donné, vous eût aimé?...

STANISLAS.

Et où voulez-vous que je la rencontre? où trouver une autre Christine?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LISA.

LISA.

Enfin, la voilà!... Ma sœur, puis-je entrer?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : Finale du deuxième acte de *Leicester*.

STANISLAS, à Lisa.

O vous! si bonne et si jolie,
Venez parler en ma faveur;
Et pour moi, je vous en supplie,
Tâchez d'adoucir sa rigueur.

LISA.

Qu'avez-vous donc?

STANISLAS, montrant Christine.

Elle refuse
De me prendre pour son époux.

LISA.

Il se pourrait! que dites-vous?

STANISLAS, à Christine.

Vous le voyez... ell' vous accuse
D'injustice et de cruauté.
(A Lisa.)
N'est-il pas vrai? c'est une indignité!

Ensemble.

STANISLAS.

O désespoir! ô peine extrême!
Rien n'est égal à mon courroux;
Depuis longtemps en vain je l'aime,
Et ne puis être son époux.

CHRISTINE.

O trouble affreux! ô peine extrême!
Je crains d'exciter son courroux;
Comme un ami toujours je l'aime,
Mais mon cœur est à mon époux.

LISA, à part.

Mais d'où vient donc ce trouble extrême!
(A Stanislas.)
Oui, je saurai parler pour vous;
Ne craignez rien, c'est vous qu'elle aime,
Vous devez être son époux.

CHRISTINE, regardant Lisa.

Mais qu'as-tu donc?

LISA, troublée, et essuyant une larme.

Moi!... rien, ma sœur

CHRISTINE, à part, avec joie.

Dieu! quelle idée et quel bonheur extrême!
Si je pouvais par une autre moi-même
Payer les dettes de mon cœur.

Ensemble.

CHRISTINE.

O doux espoir! bonheur suprême!
Que ce projet me semble doux!
J'unis ainsi tout ce que j'aime,
Si de ma sœur il est l'époux.

STANISLAS.

O désespoir! ô peine extrême! etc.

LISA.

Mais d'où vient donc ce trouble extrême! etc.

STANISLAS.

Elle, du moins, elle pleure... elle daigne me plaindre. (A Lisa.) Oui, vous êtes la seule ici qui preniez intérêt à moi, et qui sachiez m'entendre.

LISA.

Sans doute; est-ce que vous croyez que j'ai aussi mauvais cœur que ma sœur? Vois-tu, Christine, je ne conçois pas que tu puisses le refuser.

CHRISTINE, avec joie.

Que dis-tu ?... (Haut.) Eh bien ! Lisa, puisque tu le veux, je cède à tes prières.

STANISLAS.

Il serait vrai !...

CHRISTINE.

Oui, dans quelques jours, si, d'ici-là, vous n'avez pas changé d'idée...

STANISLAS.

Quel bonheur ! (Embrassant Lisa.) Lisa, c'est à vous que je dois...

LISA, vivement et fâchée.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

STANISLAS.

Vous aurais-je fâchée ?

LISA.

Non, sans doute; mais, on n'embrasse pas ainsi les gens... surtout, avec de vilaines moustaches comme cela.

STANISLAS.

Pardon ! c'était plus fort que moi, parce que l'amitié, la reconnaissance... enfin, Lisa, je ne sais pas faire de phrases... mais, quand j'aime une fois, quoi qu'il arrive, (Montrant son cœur.) ça reste toujours là... c'est comme notre régiment devant une batterie... ça ne bouge pas.

LISA, lui tendant la main.

Vous êtes donc bien heureux... et moi aussi... (Avec un soupir.) Dieu !... quel bonheur !... il épousera ma sœur.

CHRISTINE.

propos de cela, que venais-tu m'annoncer?

LISA.

Moi ! je n'en sais rien... je ne me rappelle plus... Ah ! c'est Charlot qui veut te parler... ou plutôt, c'est toi qui voulais...

CHRISTINE.

Je vais le trouver, et je reviens.

STANISLAS.

Non pas, je ne vous quitte plus.

AIR: de La Balançoire.

Moi, votre époux! c'est un song' que j' crois faire,
D' peur d' m'éveiller, je m'en vais avec vous;
(A Lisa.)
Adieu, ma sœur.

LISA.

Adieu donc, mon beau-frère.

CHRISTINE, à part, et le regardant.

Ell' lui donn'ra, j'espère, un nom plus doux.
Tendre amitié, sois-moi favorable,
A ses yeux, pour moi trop prévenus,
Efforçons-nous de n'être plus aimable,
Pour que ma sœur le soit encore plus

Ensemble.

CHRISTINE.

Oui, Stanislas, dont l'amitié m'est chère
D'une aut' que moi doit être ici l'époux,
Grâce à mes soins, à mes efforts, j'espère
(Regardant Lisa.)
Qu'ell' lui donn'ra bientôt un nom plus doux.

LISA.

Son amitié me sera toujours chère,
C'est pour mon cœur un sentiment bien doux ;
N' voyons en lui qu'un ami, qu'un beau-frère,
Car, de Christine, il doit être l'époux.

STANISLAS.

Moi, vot' époux, c'est un song' que j' crois faire,
D' peur d' m'éveiller, je m'en vais avec vous;
Je crains toujours que le destin contraire
N' renverse encore un espoir aussi doux.

(Il sort avec Christine.)

SCÈNE VIII.

LISA, seule.

Ce bon Stanislas, comme il est joyeux ! et moi, donc! et moi!... eh bien, c'est étonnant, je ne le suis pas autant que je le croyais... et je ne sais pourquoi. Je voudrais presque maintenant qu'il ne fût pas revenu; si, vraiment, je le sais... c'est que Christine ne le rendra pas aussi heureux qu'il le mérite... Elle se croit obligée de l'épouser ; elle n'a pu résister à ses prières et aux miennes... mais elle ne l'aime pas... Ne pas l'aimer, lui, qui est si bon, si généreux !... lui, que toutes les filles du village eussent été fières d'avoir pour mari ! Elles me disaient toutes : « Lisa, tu es la sœur de Christine; et si Stanislas revient jamais, c'est toi qu'il aimera, qu'il épousera. » Ah ! bien oui, j'y ai souvent pensé, c'est vrai... mais je ne l'ai jamais cru. (Tristement.) Non, jamais. (Se reprenant.) Je vous demande aussi pourquoi ce Michel, mon ancien beau-frère, qui s'est toujours si bien porté, s'avise de mourir... juste dans un moment comme celui-là !

SCÈNE IX.

LISA, MICHEL.

MICHEL, à part en entrant.

Ma emme ne revient pas. Il me semble que voilà bientôt trois heures... et c'est l'heure à laquelle je dînais de mon vivant.

LISA, se retournant et l'apercevant.

Dieux ! qu'ai-je vu ?

MICHEL, à part.

Quelle imprudence !... c'est cette petite Lisa.

LISA.

Répondez-moi !... Êtes-vous Michel, mon beau-frère ?...

MICHEL, à voix basse.

Oui, Lisa, c'est moi.

LISA.

Vous existez encore ? vous en êtes bien sûr ?...

MICHEL.

Grâce au ciel ! je n'ai pas là-dessus le moindre doute. Vois plutôt.

(Il lui tend la main.)

LISA, la saisissant.

Oui, je ne m'abuse pas... c'est lui, c'est bien lui que je revois. (Pleurant de joie.) Ah ! que je suis heureuse !

MICHEL.

Pauvre Lisa ! comme elle m'est attachée !...

LISA, pleurant toujours.

Non, ce n'est pas cela.

MICHEL.

Comment ! ce n'est pas cela ?

LISA.

Je veux dire seulement que vous faites bien d'arriver, et je cours à l'instant même le dire à la maison, à tout le village.

MICHEL.

Au contraire, garde-t'en bien ; tout serait perdu si l'on se doutait seulement que j'existe.

LISA, étonnée.

Mais alors, c'est comme si vous étiez mort, et cela ne va

rien empêcher. Vous ne savez donc pas que nous avons ici un sergent... Stanislas... votre ancien ami.

MICHEL.

Stanislas!... il est ici... qu'est-ce qui peut l'amener?... Courons!...

LISA.

Il est chargé d'enrôler les habitants de ce village.

MICHEL, *s'arrêtant.*

Ah! mon Dieu!

LISA.

De plus, il a revu votre femme... il l'aime plus que jamais, et il veut l'épouser.

MICHEL.

L'épouser!... et qu'est-ce que Christine a dit à cela?...

LISA.

Christine a fini par lui promettre...

MICHEL.

Ma femme lui aurait promis!...

LISA.

Écoutez donc... il n'y a rien à dire : elle vous croyait mort!

MICHEL.

Mais au contraire, c'est qu'elle savait fort bien...

LISA.

Comment!... elle savait...

MICHEL.

Non pas, je veux dire seulement qu'elle savait bien qu'on doit attendre plus longtemps.

LISA.

Tenez, je crois entendre Stanislas... il faut vous montrer.

MICHEL.

Ah! mon Dieu!... certainement, Lisa, je me montrerai; mais quand il le faudra... en attendant, je te recommande

le plus grand secret; non-seulement avec Stanislas, mais avec ta sœur.

LISA.

Mais pour quelle raison?

MICHEL.

Tu le sauras plus tard... apprends seulement que mon existence dépend de ta discrétion.

LISA, *effrayée.*

Votre existence!... (*Vivement.*) je me tairai!... me préserve le ciel que vous mouriez une seconde fois!

(*Michel sort par la droite.*)

SCÈNE X.

LISA, *puis* STANISLAS.

LISA.

Le voici!... comme il est rêveur!

STANISLAS.

Ah! c'est vous, Lisa?

LISA.

Qu'avez-vous donc, monsieur Stanislas?... vous n'avez pas l'air content.

STANISLAS.

Non, et c'est pour cela que je vous cherchais.

LISA, *avec amitié.*

Vous avez eu raison, et je vous remercie, parlez...

STANISLAS.

Oui, je vous parlerai... parce qu'il n'y a que vous ici... avec qui on puisse s'entendre... j'avais beau adresser la parole à Christine... elle m'écoutait à peine, et ne paraissait occupée que de son fils... elle semblait faire exprès devant moi de l'accabler de caresses.

LISA.

C'est si naturel!

STANISLAS.

A la bonne heure!... mais ça fait mal... avec cela que ce petit gas ressemble comme deux gouttes d'eau à cet imbécile de Michel...

LISA.

Eh bien! par exemple... à qui vouliez-vous donc qu'il ressemblât?

STANISLAS.

Tenez, je le vois trop... elle ne pense qu'à son mari... c'est lui qu'elle aime dans cet enfant, car elle ne s'en cache pas : ses regards, ses discours, tout semble me le dire; et puis, je ne sais comment cela se fait... je ne reconnais plus son caractère; elle, autrefois si bonne, si douce, elle a de l'humeur, de l'impatience; et deux ou trois fois, je crois qu'elle s'est mise en colère... est-ce qu'elle est toujours comme cela?

LISA.

Non, vraiment.

STANISLAS.

Alors, ce sera exprès pour moi... c'est la seule préférence que j'aie encore reçue.

LISA.

Refuserait-elle de tenir sa promesse?

STANISLAS.

Non, du tout... et je crois que je l'aurais voulu; car, au moins, j'aurais pu aussi me mettre en colère contre elle... Lisa, elle a cédé à vos prières, et non à ma tendresse, car elle ne m'aime pas; et, au fait, je devais m'y attendre!... moi! je n'ai jamais pu être aimé... jamais!...

LISA, tendrement.

Qu'en savez-vous? (Se reprenant.) Et quand il serait vrai... ne serait-ce pas votre faute?

STANISLAS.

Ma faute, à moi!...

LISA.

Oui... Peut-on vous parler franchement?

STANISLAS.

Toujours.

LISA.

Eh bien! avant de vous connaître, il me semblait impossible de ne pas vous aimer... je le conçois maintenant.

STANISLAS.

Et pourquoi?

LISA.

Parce que je vous croyais plus de force d'âme, ou du moins plus de fierté : vouloir d'un cœur qui ne se donne qu'à regret; vous débattre contre des refus; ce n'est plus là Stanislas, vous n'êtes plus vous-même, et cela vous rend encore plus malheureux que votre amour.

STANISLAS.

Mille bombes! est-ce qu'elle aurait raison?

LISA.

AIR de Téniers.

Toute à l'époux qu'elle pleure sans cesse,
Christine, vous le savez bien,
En comblant enfin vot' tendresse,
A préféré votre bonheur au sien.
Voilà d'où vient vot' tourment, il me semble;
L'amour dans des cœurs généreux
Est noble et pur, lorsque l'on souffre ensemble,
Il ne l'est plus quand un seul est heureux.

STANISLAS.

Oui, j'en rougis; je m'en veux à moi-même; eh bien! Lisa, vous qui êtes ma seule amie, parlez! que faut-il faire?

LISA.

Est-ce à votre amie que vous demandez conseil?

STANISLAS.

Oui.

LISA.

Eh bien! il faut partir, non pas demain, mais aujourd'hui.

STANISLAS.

Partir! Ah! Lisa, je vois bien que vous n'avez jamais aimé.

LISA.

Moi! plus que vous ne croyez... plus que je ne peux le dire. Mais cet amour fût-il plus grand encore, s'il n'était point partagé... si l'on ne devait m'aimer que par pitié, ou par reconnaissance, je rougirais d'inspirer de pareils sentiments.

STANISLAS.

Quoi! Lisa, vous aimez?

LISA.

Oui; mais, soyez tranquille, grâce au ciel, on n'en saura jamais rien.

STANISLAS.

Quoi!... il n'en est pas instruit?

LISA.

Eh bien! par exemple... plutôt mourir!

STANISLAS.

Morbleu!... moi, vieux soldat... c'est d'une jeune fille que je reçois une pareille leçon!... Lisa, je vois que vous êtes vraiment mon amie... je vous honore, je vous aime... et je vous le prouverai en suivant vos avis, je partirai.

LISA.

Vous partez!

STANISLAS.

Oui; à ce prix, me rendrez-vous votre amitié, votre estime?

LISA, lui tendant la main.

Vous les avez, et pour toujours... vous voilà tel que je le désirais.

SCÈNE XI.

Les mêmes; CHRISTINE.

CHRISTINE.

Lisa, je viens te chercher... eh ! mais, qu'as-tu donc ? je vois des larmes dans tes yeux.

LISA, les essuyant vivement.

Moi ! quelle idée !

CHRISTINE, à part.

Et Stanislas est ému, troublé... ô bonheur ! que je n'ose espérer... tâchons du moins de les seconder... (Haut.) Ma sœur, je quitte Charlot, (A Stanislas.) il n'avait osé s'expliquer devant vous, Stanislas... mais après votre départ, il m'a demandé formellement la main de Lisa, et je la lui ai promise.

LISA.

Tu as eu tort; car je ne veux pas me marier, surtout avec Charlot, tu sais pourquoi.

CHRISTINE.

Comment ! à cause de ce que tu me disais ce matin... parce que ce pauvre garçon est un peu poltron ?

LISA.

Oui, c'est pour cela que je le refuse. Je veux un mari qui sache me protéger, un mari que je puisse estimer; je serais fière de lui donner le bras, lorsqu'en traversant le village, je verrais chacun le saluer, regarder sa croix d'honneur; ce n'est pas par vanité ou par un vain caprice; mais, crois-moi, ma sœur, on respecte la femme d'un brave.

AIR : Que parlez-vous ici de gloire ?

Ce respect dont elle est la preuve
Survit encore à son époux;
Qui pourrait outrager la veuve
Du soldat qui mourut pour nous ?
« C'est elle, » s' dit-on à sa vue...
Et sans appui, seule, au milieu de tous,
Elle n' craint rien; car elle est défendue
Par la mémoir' de son époux.

STANISLAS.

Oui, Lisa, vous avez raison; voilà les idées d'honneur qu'une femme doit avoir; si elles étaient toutes comme vous, milzieux! tout le monde serait soldat, et il y aurait trop de plaisir à se faire tuer.

CHRISTINE.

Quoi! vous êtes de son avis?

STANISLAS.

Oui, morbleu! ne fût-ce que par état, et quand je l'entends parler, elle me rend fier; je me rappelle avec orgueil mes douze blessures, et mes trois chevrons... car ils sont là, et je ne les ai pas volés.

CHRISTINE.

Et c'est vous qui l'engagez à me désobéir!... mais, j'y vois clair, et si elle refuse Charlot, c'est pour un motif qu'elle ne veut pas avouer.

LISA.

Moi!

CHRISTINE.

Oui, sans doute; ce n'est pas moi que l'on abuse : tu ne veux pas te marier parce que tu en aimes un autre, et cet autre, c'est Stanislas!

STANISLAS.

Que dites-vous ?

LISA.

Qu'ai-je entendu? c'est Christine, c'est ma sœur qui ose

me soupçonner, me faire un tel affront !... moi, aimer quelqu'un que je vois aujourd'hui pour la première fois...

CHRISTINE.

Oui, mais depuis trois ans, tu t'en occupais, tu ne parlais que de lui; quand il arrivait des nouvelles de l'armée, c'était à lui d'abord que tu pensais, tu te faisais répéter jusqu'aux moindres détails.

LISA.

Grands dieux !... quelle méchanceté !... si on peut dire...

CHRISTINE.

Et quand il a fallu être marraine de mon enfant, tu n'as voulu l'être qu'avec Stanislas. (A Stanislas.) Oui, dans les récits qu'elle fait à mon fils, il n'est jamais question que de vous, de vos aventures, de vos exploits. (A Lisa.) Et hier encore, dans la prière du soir que tu lui fais dire, crois-tu que je ne l'ai pas entendu : « Mon Dieu ! protégez mon parrain Stanislas, qui se bat pour nous ! »

STANISLAS, attendri.

Il serait possible !

LISA, sanglotant.

Je n'y puis plus tenir, la colère et l'indignation me suffoquent !... ne la croyez pas, monsieur, je ne vous ai jamais aimé... je ne vous aime pas... et vous, Christine, je ne vous reconnais plus, vous êtes une méchante sœur !

CHRISTINE.

Oui, parce que j'ai dit la vérité.

LISA.

La vérité ! Je ne sais ce que je ferais pour vous prouver... Je détestais Charlot... je l'épouserai... oui, je veux l'épouser... aujourd'hui, à l'instant même... vous pouvez aller le lui dire de ma part... J'en mourrai, mais du moins, on verra... Dieu ! que je suis malheureuse !

CHRISTINE.

Eh bien ! j'y vais... je vais le trouver, lui porter votre

consentement, et je l'amènerai ici. (A part.) Allons, tout va bien ; je suis plus tranquille, et je puis, je crois, les laisser ensemble.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LISA, s'asseyant du côté de la porte à gauche, et pleurant, STANISLAS, de l'autre côté.

STANISLAS, à part.

Je ne sais où j'en suis... j'éprouve un trouble, une émotion ; moi qui n'ai jamais aimé que des ingrats, il se pourrait... non, je ne puis le croire, et Christine s'abusait. (Haut.) Lisa !

LISA.

Laissez-moi, je ne veux vous parler, ni vous regarder... ma sœur dirait encore que je vous aime, mais c'est par jalousie... sachez que je n'ai jamais aimé personne.

STANISLAS.

Ce n'est pas cependant ce que vous me disiez tout à l'heure, avant l'arrivée de Christine.

LISA.

Ah ! mon Dieu !... quoi ! vous vous rappelez?... c'est une surprise, c'est une trahison, et vous ne devez rien savoir.

STANISLAS.

Lisa, pourquoi me traitez-vous en ennemi?... est-ce ma faute si votre sœur vous a fait de la peine?

LISA.

En tout cas, vous vous rappelez aussi que, loin de vouloir vous retenir, je vous ai conseillé de vous éloigner.

STANISLAS.

Oui, il n'est que trop vrai.

LISA.

Eh bien ! maintenant, je vous en supplie.

STANISLAS.

Et pourquoi ?

LISA.

Parce que sans cela vous croiriez toujours que je vous aime, et j'en mourrais de honte.

STANISLAS.

Eh bien ! morbleu ! quand par hasard vous m'aimeriez, où serait le mal ?

LISA.

Aimer quelqu'un qui ne pense pas à vous, ressentir pour lui un amour qui n'est pas partagé !

STANISLAS.

Et s'il l'était...

LISA.

Que dites-vous ?

STANISLAS.

Si, frappé de votre caractère noble et généreux... il vous avait d'abord admirée... si, plus tard, consolé par votre amitié, soutenu par vos conseils... il se fût, grâce à vous, corrigé d'une passion insensée qui l'avilissait à ses propres yeux... si enfin, touché de vos grâces, de vos attraits, et plus encore de l'espoir d'être aimé, il éprouvait pour vous une tendresse véritable...

LISA.

Non, non, cela n'est pas possible.

STANISLAS.

Je le croyais comme vous... et voilà pourtant ce qui m'est arrivé.

LISA.

Vous cherchez à vous abuser vous-même, et vous aimez encore Christine.

STANISLAS.

Même avant cet aveu, n'étais-je pas décidé à la quitter?

LISA.

C'est vrai.

STANISLAS.

Dans ce moment encore, n'est-elle pas libre? ne m'offre-t-elle pas sa main?

LISA, avec joie.

C'est vrai, mais c'est égal, il me faut d'autres preuves.

STANISLAS.

Parlez, qu'exigez-vous?

LISA.

Je veux que d'ici à quelque temps, mes ordres et mes volontés soient sur-le-champ exécutés par vous... et alors nous verrons.

STANISLAS.

Mais au moins, quel terme voulez-vous me fixer?

LISA, à part, le regardant.

Dieu! si j'osais... allons, essayons cette épreuve.

STANISLAS, la serrant près de lui.

Lisa, parlez sérieusement, et ne vous faites pas un jeu de me tourmenter.

LISA, le repoussant.

Non! laissez-moi... (Levant les yeux vers lui.) Tenez... (A part.) Oui, c'est cela... (Haut.) Ce matin, ici, quand vous avez voulu m'embrasser, cette grande moustache m'avait déjà déplu, je n'en veux pas, ôtez-la.

STANISLAS.

Y pensez-vous, Lisa, est-ce une plaisanterie?

LISA.

Plaisanterie ou non, je l'exige.

STANISLAS.

Me séparer de ma moustache ! passer pour un blanc-bec !... moi, un vieux grenadier, non !

LISA.

Non ?

STANISLAS.

Non !

LISA.

Eh bien ! vous êtes le maître; je savais bien qu'à la première chose que j'exigerais...

STANISLAS.

Eh ! morbleu ! demandez-moi plutôt d'aller couper celle de dix grenadiers ennemis.

LISA.

Eh ! que m'importe à moi que vous alliez vous exposer aux dangers du champ de bataille ? vous le faites tous les jours pour obéir à votre colonel, à votre capitaine; il me faut aussi une preuve d'attachement, sinon, ne me parlez jamais de votre amour.

STANISLAS.

Mille millions de cartouches !

LISA.

Eh bien ?

STANISLAS.

Non... (Il va pour sortir, et s'arrêtant au fond du théâtre, comme s'il réfléchissait, il revient.) Voyons si elle l'oserait... milzieux ! elle le paierait cher. (Il s'approche de Lisa.) Eh bien ! Lisa, me voilà.

LISA.

C'est bien. (Après un moment de silence, et regardant Stanislas qui essuie une larme.) D'où vient cette larme ?

STANISLAS.

De rage... de me voir humilié par une femme.

LISA.

Moi! vouloir vous humilier! et vous avez pu le croire ?... Non, cette preuve d'amour me suffit, et c'est tout ce que je voulais.

STANISLAS.

Comment! il serait possible! bien, Lisa; si tu l'avais osé, je ne t'aurais revue de ma vie... maintenant, je suis à toi, et pour toujours... il n'y a plus d'autre amour... il n'y a plus de Christine!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; CHRISTINE, qui s'est avancée pendant ces derniers mots, court à Stanislas.

CHRISTINE.

Ah! que je vous remercie!

LISA.

C'est ma sœur.

STANISLAS.

C'est Christine.

CHRISTINE.

Qui ne pouvait vous aimer, et qui a voulu que sa sœur acquittât ses dettes... jamais, sans moi, vous n'auriez connu son amour, et c'est pour la rendre heureuse que j'ai été si méchante avec elle. Lisa, me pardonnes-tu?

LISA.

Ah! ma bonne sœur!

STANISLAS, entre elles deux, les serrent dans ses bras.

Christine!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; MICHEL.

MICHEL, entrant par la porte de droite, et les voyant.

Quel spectacle ! c'en est trop !

STANISLAS.

Que vois-je ! Michel !... il existe encore !

CHRISTINE, bas à Michel.

Qu'as-tu fait ? quelle imprudence !

MICHEL.

Quelle imprudence ! ah çà ! elle y tient, et veut absolument que je reste mort... Non, morbleu ! dès qu'il s'agit de ma femme, je ne crains plus rien ; il peut m'enrôler, me faire partir, me faire tuer ; ça m'est égal ; mais du moins il ne t'épousera pas de mon vivant.

LISA.

Quoi ! c'est pour cela que vous vous cachiez ?

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Que ne le disiez-vous plus tôt !
Calmant vos craintes salutaires,
Je vous aurais appris tantôt
Qu'on n' prend que les célibataires.

MICHEL et CHRISTINE.

Il serait vrai !

STANISLAS.

Sans contredit.
J' respect' ceux que l'hymen réclame.

MICHEL, avec joie.

Ah ! Christine, j' l'ai toujours dit,
Quel bonheur que tu sois ma femme !

STANISLAS.

Oui, Michel, on n'a pas besoin de tes services, il y a assez

de braves sans toi. Demain, Lisa, (A Michel.) car c'est elle que j'épouse... demain mon régiment doit se battre encore, et ce n'est pas le jour d'une bataille qu'un grenadier demande un congé... n'est-il pas vrai, ma femme ?... mais après le combat, je prends ma retraite, je viens m'établir auprès de vous... Je n'ai pas de fortune à t'offrir, mais je travaillerai, je labourerai les champs que j'ai défendus.

CHRISTINE.

Vous, Stanislas!... ne vous souvient-il plus du dépôt que vous nous avez confié, et que vous nous aviez promis de venir redemander? Tenez, le voilà. (Lui montrant par la fenêtre.) Regardez de l'autre côté du ruisseau... cette métairie, ces terres qui avoisinent les nôtres.

STANISLAS.

Que dites-vous... cette belle ferme ?

CHRISTINE.

C'est moi qui l'ai fait bâtir.

STANISLAS.

Ce joli jardin?

LISA.

C'est moi qui l'ai soigné.

STANISLAS.

Ces champs si fertiles ?

MICHEL.

C'est moi qui les ai cultivés.

CHRISTINE.

Tout cela est à vous .. tout cela vous appartient... et vous attend.

STANISLAS.

Assez, assez, c'est trop de bonheur pour moi; posséder à la fois des amis comme vous, et une femme comme elle! Christine, je suis trop payé; et c'est moi maintenant qui ne peux plus m'acquitter.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. HEUDIER.

CHRISTINE.

On voit partir sans une peine extrême,
Et sans plaisir on voit r'venir encor
L'froid égoïste qui n'aim' que lui-même,
Le riche oisif qui n'aime que son or.
Mais ceux dont l'active bienfaisance,
Dont la bonté se montre chaque jour,
Le souvenir les suivit dans l'absence,
Et l'amitié les accueille au retour.

MICHEL.

Pour un époux, une chose assez triste
C'est d'arriver au logis impromptu ;
Tel qui chez lui revient à l'improviste
S'aperçoit trop qu'il n'est pas attendu.
Amants, maris, croyez à la constance,
Mais par excès de prudence et d'amour,
Pour n'avoir pas à gémir d'vot' absence,
Avertissez toujours de vot' retour.

STANISLAS.

Les anciens preux, modèles de courage,
Volaient gaîment des plaisirs aux combats,
Mais de leur gloire acceptant l'héritage
Leurs petits-fils ont volé sur leurs pas.
Oui, par malheur pour notre belle France,
CONDÉ, BAYARD, TURENNE ont perdu l' jour,
Mais l'ennemi trompé par la r'semblance,
Hier encor les a crus de retour.

LISA, au public.

Si Stanislas jadis a su vous plaire,
Il doit à vous, plus qu'à lui, ses succès ;
L'aspect touchant d'un brave militaire
Fera toujours battre des cœurs français.

Pour le revoir après un' longue absence,
Quand vous daignez venir en ce séjour,
Il est déjà bien heureux d' vot' présence,
Mais pourra-t-il compter sur vot' retour?



UN DERNIER JOUR
DE FORTUNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPATY.

Théatre du Gymnase. — 11 Novembre 1823.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE SAINT-PIERRE.	MM.	Numa.
EDMOND DE MORINVAL		Prudent.
JASMIN, domestique de M. de Saint-Pierre.		Alexis.
Mme DE ROSTANGE	Mmes	Kuntz.
CÉCILE, servante de l'hôtel garni.		Dormeuil

plusieurs Domestiques de M. de Saint-Pierre.

A Paris, dans un hôtel garni.



UN DERNIER JOUR
DE FORTUNE

Un appartement d'hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMOND, CÉCILE.

CÉCILE.

Comment, monsieur Edmond, c'est vous que je revois?

EDMOND.

Ma chère Cécile, combien j'ai été sensible à ton accueil et à celui de ta mère! Vous n'avez donc point oublié le nom de vos anciens maîtres?

CÉCILE.

Qu'est-ce qui vous amène à Paris? et que venez-vous faire à l'*Hôtel des Milords?*

EDMOND.

Ce qu'on peut faire dans un hôtel garni : m'y loger, si toutefois les appartements ne sont pas trop chers.

CÉCILE.

Eh quoi, il serait possible!... votre situation...

EDMOND.

Est toujours la même. On dit que la fortune est changeante, je ne m'en aperçois pas. J'étais très-jeune, lorsque mon père quitta la France avec toute sa famille. Les circonstances ne sont plus les mêmes; j'y rentre enfin; mais je m'y suis trouvé seul, sans appui, sans famille. Je dirais presque sans amis, si je ne t'avais pas rencontrée.

CÉCILE.

Et les grands biens qu'avant son départ votre père avait laissés en France?

EDMOND.

Sur le bruit de notre mort, des parents très-éloignés s'en sont emparés. Depuis vingt-cinq ans et plus, les débris en ont été dispersés entre un millier de collatéraux; en quelles mains les retrouver? Et quand le hasard me les ferait découvrir, il me faudrait, pour les ravoir, soutenir au moins une vingtaine de procès. Et songe donc! vingt procès! Il y aurait de quoi me ruiner, si ce n'était déjà fait.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Les gens de loi, dans la plus mince affaire,
Lèvent, dit-on, deux francs sur un écu,
Tu peux alors juger dans cette guerre
Quelle est la part qui revient au vaincu.
Car les plaideurs, qu'un procureur travaille,
Gagnant leur cause à prix d'or et de soins,
Sont des soldats qui du champ de bataille
Sortent vainqueurs avec un bras de moins.

CÉCILE.

Que voulez-vous donc faire?... Demander une place...

EDMOND.

Du tout! je ne veux rien devoir à personne. Je suis jeune, j'ai de la force, et tant que ce bras-là pourra porter un fusil, je n'aurai pas besoin de solliciter... Sois tranquille, au feu, il y a toujours de la place.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Dîner de Madelon.)

Partout ailleurs il faudrait un miracle
Pour parvenir et l'emporter soudain,
A chaque pas s'ouvre un nouvel obstacle,
Mille rivaux vous ferment le chemin.
Et comment garder l'équilibre,
Lorsque chacun vous heurte pour passer?
Mais au combat l'on a beau se presser,
A qui le veut la place est toujours libre,
Et rien, morbleu! n'empêche d'avancer.

Mais, avant de partir, je voulais faire mes adieux à quelqu'un qui demeure ici, à Paris. Et voilà pourquoi je viens passer quelques jours dans cet hôtel. Apprends-moi d'abord quelles sont les personnes qui l'habitent.

CÉCILE.

Il y a trois locataires importants: d'abord, au rez-de-chaussée, M. de Walberg, seigneur très-riche, qui joue presque toute la journée et une partie de la nuit.

EDMOND.

M. de Walberg... j'ai quelque idée de ce nom. Mais, n'importe; après...

CÉCILE.

Ici, au-dessus, une soi-disant baronne de Rostange, et sa fille.

EDMOND, *vivement.*

C'est bien cela! une jeune personne charmante.

CÉCILE.

La bonté, la douceur même; vous la connaissez?

EDMOND.

Mais, c'est-à-dire... j'ai entendu parler... Car, pour moi, je connais très-peu...

CÉCILE.

Non, non, monsieur Edmond. Cela n'est pas possible, et je vois à votre embarras que vous connaissez beaucoup...

EDMOND.

Eh bien! oui, ma chère Cécile, j'aime Élise, autant qu'il est possible d'aimer. C'est dans le lieu de notre exil que je l'ai rencontrée. Mais comment madame de Rostange se trouve-t-elle à Paris? qu'y fait-elle?

CÉCILE.

Des visites. Et je ne sais pourquoi elle a loué un appartement dans cet hôtel; car elle demeure habituellement dans un remise, qui toute la journée la promène tour à tour dans tous les ministères de la capitale.

EDMOND.

Pourrais-je la voir?

CÉCILE.

Ce n'est pas aisé.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète. (Piron avec ses amis.)

Pour la rencontrer dans cette ville,
Il faut être leste et bien portant;
Dans sa voiture est son domicile,
On ne peut lui parler qu'en courant.
Au galop, comme il faut qu'elle parte,
La voit-on passer dans le quartier,
C'est au cocher qu'on donne sa carte,
Au lieu de la remettre au portier.

Du reste, on prétend qu'elle voudrait trouver un mari pour sa fille, et peut-être pour elle-même, si l'occasion s'en présentait; et elle y parviendra, car elle a, dit-on, peu de fortune, mais beaucoup de crédit.

EDMOND.

Tant pis, car je n'en ai guère. Et où trouver des amis, des protecteurs qui puissent me servir auprès d'elle?...

CÉCILE.

Attendez; nous avons ici M. de Saint-Pierre, le troisième locataire; un excellent homme, pour qui madame de Rostange a les plus grands égards.

EDMOND.

Quel est ce monsieur de Saint-Pierre?

CÉCILE.

Impossible de vous le dire. On ne lui connaît aucune terre, aucune propriété, et il roule sur l'or. On ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, et partout il est recherché, considéré. Enfin, il n'a aucune dignité, n'occupe aucune place, et presque tous les jours on l'invite à dîner en ville.

EDMOND.

Son âge?

CÉCILE.

Jeune.

EDMOND.

Ses manières?

CÉCILE.

Pas très-nobles.

EDMOND.

Son caractère?

CÉCILE.

Un peu bizarre; mais très-généreux, et pas plus de fierté que s'il avait encore sa fortune à faire. Tout le monde l'aime dans l'hôtel; moi, surtout, qu'il a comblée de bontés. Il a pris soin de ma mère, il lui a assuré une pension pour le reste de ses jours, et je suis certaine que si je lui parlais en votre faveur...

EDMOND.

Eh! mais... au portrait que tu m'en fais, n'aurait-il pas des vues sur la main d'Élise?

CÉCILE.

Lui! quelle idée! Mais tenez, je l'entends, voulez-vous que je vous présente?

EDMOND.

Non, viens achever de m'instruire; et, s'il est nécessaire je saurai tout seul faire connaissance avec lui.

(Il sort avec Cécile.)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-PIERRE, sortant de la porte à droite.

Holà! quelqu'un!... Personne dans mes appartements, ni dans cette antichambre. Mes domestiques seront sans doute sortis; ils ont dit qu'ils avaient ce matin des affaires. (S'asseyant.) Eh bien! j'attendrai. Encore si cette petite Cécile était là... Excellente fille! à qui je ne suis pas indifférent, j'en suis sûr... Eh bien! elle a raison; car moi, de mon côté, il n'y a d'autre inconvénient que ma fortune; et c'est un obstacle que chaque jour je m'applique à faire disparaître. Encore quelques semaines, et nous serons de pair. (On sonne.) Hein! qu'est-ce que c'est? Maudite sonnette! elle produit toujours sur moi un effet...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Cette sonnette me réveille
Dans tous les rêves que je fais,
Et vient sans cesse à mon oreille
Me rappeler ce que j'étais;
En vain je veux être rebelle
A ses accords désobligeants,
Lorsque je sonne un de mes gens,
Je crois toujours que je m'appelle.

C'est qu'aussi on n'a jamais vu d'aventure comme la mienne; et si elle ne m'était pas arrivée, je croirais que c'est un conte. Moi, Lapierre, franc original, et garçon sans souci, né sans prétention, dans cette classe estimable de la société, cette classe la plus nombreuse et la plus nécessaire

de toutes, celle des valets, je m'y étais fait une réputation méritée; lorsqu'un beau jour, fatigué d'être heureux, il me prend l'idée d'être riche; mais, trop paresseux pour travailler, et, quoique n'ayant pas un sou, trop honnête homme pour spéculer à la Bourse, je mets mes gages à la loterie, et je gagne un quaterne : cinquante mille écus, c'était rond, c'était joli; mais qu'en faire?... les placer, il n'y avait pas de quoi rouler carrosse; les dépenser, impossible en province. M. Lapierre quitte Toulouse, vient s'établir à Paris, prend un appartement superbe dans un hôtel garni, des domestiques dans les *Petites-Affiches* et un nom dans le calendrier, qui n'en refuse à personne. Me voilà donc M. de Saint-Pierre! Voyons, me dis-je alors, puisque cette épreuve ne me coûte rien, si la vie d'un maître est plus douce que celle d'un valet, et si le bonheur est plus aisé à rencontrer sous le frac que sous la livrée? Ne nous refusons rien, épuisons tous les plaisirs. Cinquante mille francs par mois; si on ne trouve pas le bonheur à ce prix-là, c'est qu'il n'est pas à vendre... Ma foi, je ne regrette pas mon argent, je me suis amusé.

AIR d'Aristippe.

De Paris j'ai vu les miracles,
De ses plaisirs j'ai goûté les douceurs;
J'ai parcouru tous les spectacles,
J'ai visité les plus brillants traiteurs;
Des Amours la joyeuse troupe
Versait les vins les plus exquis;
Et mes lèvres vidaient la coupe
Que ma main remplissait jadis.

Hein! qui vient-là? C'est un de mes domestiques provisoires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, à part, regardant Jasmin.

Ça n'a pas la moindre disposition ; et je leur en remontrerais quelquefois, si ce n'était le décorum. Il est vrai que quand on a exercé soi-même, on est plus difficile qu'un autre.

JASMIN, d'un air niais.

Monsieur, ce sont vos lettres et vos journaux... et un petit rouleau.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! où sont ces lettres et ces journaux! (Jasmin fouille dans sa poche, et les lui donne.) On les montre, on s'avance. Vois-tu? le corps droit, et on étend la main avec grâce : monsieur, ce sont vos lettres...

JASMIN, les lui prenant.

Je vais recommencer.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh non! ça ne finirait pas aujourd'hui. Laisse-moi. (Jasmin sort. Saint-Pierre ouvrant la première lettre.) C'est de M. de Walberg, mon voisin. Que me veut-il? (Il lit.) « Je vous envoie, mon « cher voisin, les cent louis que je vous dois... » Parbleu, je n'y comptais guère. Un joueur qui paye ses dettes! Qu'est-ce donc qui lui est arrivé? (Continuant de lire.) « Vous parta- « gerez ma joie, quand vous saurez que j'ai maintenant cin- « quante mille livres de rente qu'on ne peut pas m'ôter... » Il est bien heureux. Comment donc cela? « Je suis allié, « mais de très-loin, à l'ancienne famille de Morinval, qui de- « puis longtemps a disparu. Leur fortune, après avoir passé « entre les mains de plusieurs vieux collatéraux qui sont tous « morts, est enfin arrivée tout entière entre les miennes. « Il y a aujourd'hui ou demain une trentaine d'années à ce

« qu'il paraît, que ces biens sont possédés, sans aucune ré-
« clamation ; ainsi, d'après ce que dit mon avoué, prescrip-
« tion acquise, plus de recours à craindre ; vous voyez donc
« bien que j'ai encore de quoi jouer quelques parties de
« creps ou d'écarté, etc., etc. » Grand bien lui fasse ! Je vois qu'entre ses mains la fortune des Morinval ira encore plus vite que la mienne. Quelle est cette autre lettre ?... De madame de Rostange, ma voisine. Elle voulait me donner sa fille par spéculation, je l'ai refusée par délicatesse ; et nous n'en sommes pas moins bons amis. (Lisant.) Elle a un service à me demander ; à la bonne heure, mais qu'elle se dépêche. (Ouvrant une troisième lettre.) Ah, ah ! ceci vaut mieux ; c'est de mon notaire. (Lisant.) « Je vous envoie ce que vous me de-
« mandez. Ce sont vos derniers mille écus, je n'ai plus d'au-
« tre argent. » Comment, il se pourrait !... (Montrant les trois billets de banque et le rouleau qui est sur la table.) Voilà tout ce qui me reste ! Je ne me croyais pas si avancé : Je me suis donc amusé plus que je ne croyais ! Mais quoiqu'on y soit préparé, cela fait toujours quelque chose.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

N'ayant plus rien, sachons, dans ma détresse,
Être philosophe en effet ;
C'est un fardeau que la richesse,
Mais un fardeau que l'on quitte à regret.
Fortune, amour, sont les mépris du sage,
Contre leurs fers chacun est révolté,
Et le captif dont on rompt l'esclavage
En soupirant reprend sa liberté.

Allons, allons ! chassons ces idées-là. Oui, monsieur Lapierre, il faut prendre gaîment son parti et plier bagage. En payant les menus frais, les gages de mes domestiques, une petite gratification, je vais me trouver, comme eux, sur le pavé. Heureusement, ils ont de l'amitié pour moi, ils m'aideront à trouver quelque bonne place ; ou plutôt, pourquoi ne la chercherais-je pas moi-même ? je suis en assez belle

16.

position pour cela : pendant ces trois mois, j'ai été reçu dans les premiers salons de la capitale. Voyons, parmi mes amis intimes, quel est l'heureux mortel à qui je voudrais me donner. Eh parbleu! M. de Walberg, dont je lisais tout à l'heure la lettre. Il a cinquante mille livres de rente; et puis, valet d'un joueur, c'est une belle condition.

« Sous ses heureuses mains, le cuivre devient or. »

Ah, ah! c'est toi, Cécile !

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-PIERRE, CÉCILE.

CÉCILE.

Oui, monsieur, je vous apporte votre déjeuner.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Allons, laissons-nous servir encore aujourd'hui ; mais demain, je me déclare ; car une fortune, c'est gênant pour faire la cour à une fille qui n'en a pas. (Haut.) Il me semble que tu viens bien tard aujourd'hui.

CÉCILE.

C'est que vous ne savez pas... Il vient d'y avoir une scène dans l'hôtel. Ce M. de Walberg, qui n'a pas votre bonté, votre patience, vient de tomber à coups de canne, sur Georges, son cocher, qui l'avait fait attendre deux minutes.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que tu me dis donc là ? Il bat donc ses gens !...

CÉCILE.

Oui, monsieur. Encore hier, son jockey, à grands coups de cravache... Il paye bien, mais il frappe encore mieux.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bon à savoir. Je suis bien son serviteur. (A part.)

Mais pour son domestique, c'est autre chose. (*Arrangeant de l'or dans un papier.*) Tiens, Cécile, porte ceci au maître de l'hôtel. C'est le compte du mois. Attends donc, attends donc, je n'ai pas l'habitude d'oublier la fille. Voilà pour toi.

CÉCILE.

La! encore des pièces d'or! Mon Dieu, monsieur, je n'ose pas vous refuser; et je ne sais comment vous dire...

M. DE SAINT-PIERRE, *tout en déjeunant.*

Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

C'est que, presque tous les jours, sur les mémoires que je vous apporte, vous m'en donnez autant. Et ma mère, qui doit déjà tant à vos bontés, dit que ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE, *de même.*

Et pourquoi?

CÉCILE.

Je n'en sais rien; mais, ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah, ah! j'entends. Tu la préviendras de ma part qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

AIR du vaudeville des Amazones.

De tout l'argent qu'à pleines mains je jette,
Celui-là seul est placé comme il faut.
(*A part.*)
Quand chaque jour se vidait ma cassette,
En la voyant, je disais aussitôt :
Au but fatal j'arriverai bientôt;
Oui, du naufrage, hélas! que je redoute,
Ne pouvant être préservé,
Faisons du moins un peu de bien en route,
C'est toujours cela de sauvé.

(*Haut.*) Ainsi, prends toujours.

CÉCILE.

Mais, monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! ne fût-ce que pour moi... vois-tu Cécile, il faut de l'ordre, de l'économie; il faut mettre de côté. Quand tu seras riche, tu prendras un époux, tu choisiras toi-même. (A part.) Nous verrons si elle pense à moi.

CÉCILE.

Mais, monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE, s'éloignant, et changeant de ton.

C'est bon, c'est bon. On vient de ce côté. (Montrant la table où est le déjeuner.) Débarrasse-moi de tout cela, et va-t'en.

CÉCILE, à part.

La! c'est madame de Rostange, et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de lui parler de M. Edmond!

(Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE.

Ma chère voisine! qu'elle soit la bienvenue. (A part.) C'est peut-être le ciel qui me l'envoie. Une dame qui a du crédit... Je vais sans doute trouver là ce que je cherche.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-PIERRE, Mme DE ROSTANGE.

Mme DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre va me regarder comme bien indiscrète de le déranger de si bonne heure...

M. DE SAINT-PIERRE.

Du tout, madame, il faut que je m'habitue à me lever matin.

Mme DE ROSTANGE.

Vous avez reçu de moi un petit mot qui vous prévenait d'un service que je voulais vous demander.

M. DE SAINT-PIERRE.

Parlez, et je suis à vos ordres. Je vous prie de croire que je suis tout à fait disponible.

Mme DE ROSTANGE.

Vous êtes mille fois trop bon! J'espère obtenir aujourd'hui la place que je sollicite depuis si longtemps. Il me serait facile alors de marier ma fille... et peut-être moi-même, par la suite... Je suis libre ; jeune encore...

M. DE SAINT-PIERRE, *galamment.*

Je suis garant qu'il se présenterait plus d'un prétendant.

Mme DE ROSTANGE, *minaudant.*

Vous croyez... Enfin, mon cher voisin, j'ai, ce matin, des visites, des courses à faire, et si vous vouliez me prêter pour aujourd'hui votre voiture et vos gens...

M. DE SAINT-PIERRE.

Quoi! vraiment, vous avez besoin, pour aujourd'hui... Comme c'est heureux !... Holà! quelqu'un. Que l'on mette les chevaux! Je suis désolé de ne pas vous conduire moi-même; mais, demain, si vous voulez... demain, c'est possible!

Mme DE ROSTANGE.

Je vous reconnais à cette galanterie vraiment française.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous n'avez donc pas votre remise?

Mme DE ROSTANGE.

Non; il n'est pas venu aujourd'hui, non plus que mes gens. Ils sont tous d'une insolence!... A les entendre, il faudrait toujours être la bourse à la main, et tous les mois arrêter bourgeoisement leur compte.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*

Je n'ai jamais, dans ma jeunesse,
Vu les laquais exiger de l'argent;
Les miens, qui n'ont nulle délicatesse,
En demandent à chaque instant.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ils demandent?

Mme DE ROSTANGE.

Oui, sur mon âme!

M. DE SAINT-PIERRE.

On ne saurait les en gronder,
Surtout dans ce siècle, madame,
Où tant de gens prennent sans demander.

Mme DE ROSTANGE.

N'importe, je leur ai appris à vivre.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

En les faisant mourir de faim! Ah! elle est fière et paye mal. C'est bon à savoir... (Haut.) Voulez-vous permettre, madame?... Je crois que votre voiture est prête. (Il la reconduit jusqu'à la porte.) Encore une à qui je donne congé! Nous ne ferons pas affaire ensemble.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-PIERRE, seul.

Ai-je bien fait d'aller aux informations! Deux jolies conditions que j'aurais eues là!... Voyons donc, avant tout, à bien arrêter mon plan et à fixer les conditions nécessaires dans un maître. D'abord, qu'il soit riche, c'est indispensable; secundo, qu'il soit jeune : les vieillards sont trop exigeants; tertio, qu'il ait une place, parce que ces maîtres qui n'ont rien à faire donnent trop d'occupation à leurs domestiques : ils sont toujours chez eux à surveiller; quarto, enfin, qu'il soit marié, parce que chez les garçons, on a trop de mal : les duels, les créanciers, les amis intimes; sans compter le chapitre des intrigues à parties doubles. C'est à ne pas y tenir. Tout cela est très-difficile à rencontrer... Hein! qui vient là?

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

EDMOND, *entrant.*

M. de Saint-Pierre...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi-même. (*Le regardant.*) Voilà un jeune homme qui a de fort belles manières.

EDMOND, *à part, pendant que M. de Saint-Pierre l'examine.*

Pendant que madame de Rostange était sortie, je viens de voir Élise; d'après ce qu'elle m'a dit, il n'y a plus de doutes, on a des vues sur M. de Saint-Pierre, et je saurai bien le forcer à s'expliquer. (*Haut.*) Monsieur, le motif qui m'amène va vous paraître...

M. DE SAINT-PIERRE, *d'un air aimable.*

Fort agréable, puisqu'il me procure l'avantage de vous recevoir. Mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi. Holà, quelqu'un! Des siéges!

EDMOND.

Du tout, monsieur; ce n'est pas la peine de déranger vos gens pour si peu de chose.

M. DE SAINT-PIERRE, *allant chercher deux fauteuils.*

Vous avez raison, quand on peut se servir soi-même... (*Le regardant avec affection.*) Ce jeune homme a quelque chose qui prévient en sa faveur. (*Le forçant à s'asseoir.*) Asseyez-vous donc, je vous prie. Eh bien! monsieur...

EDMOND.

Eh bien! monsieur... (*A part.*) Avec ses politesses, il m'a tout déconcerté, et je ne sais comment m'y prendre. (*Haut.*) Monsieur, je suis lié depuis longtemps avec la famille de

madame de Rostange; et sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à ce sujet une demande à vous faire.

M. DE SAINT-PIERRE.

A moi, une demande?

EDMOND.

Oui, une question, sur laquelle je vous prierai de vouloir bien me satisfaire.

M. DE SAINT-PIERRE.

Avec grand plaisir; mais à charge de revanche. Puisque vous m'interrogez, il doit m'être permis d'en faire autant; et si je réponds à vos questions, vous devez répondre aux miennes.

EDMOND.

Qu'à cela ne tienne, monsieur; je suis prêt à vous contenter sur tous les points.

M. DE SAINT-PIERRE.

D'abord, quel âge avez-vous?

EDMOND.

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire...

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, monsieur; plus que vous ne croyez, moi, j'y tiens!

EDMOND.

Vingt-huit ans.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Vingt-huit ans, c'est bien. Bon âge! Voilà ce que je cherche. (*Haut.*) Vous êtes d'une bonne famille?

EDMOND.

Mon père était comte et lieutenant général.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant mieux. Et, dites-moi, n'auriez-vous pas par hasard des dettes, des créanciers?

EDMOND.

Monsieur!... de pareilles questions...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous étonnent, je le sais; mais quand vous en connaîtrez le motif... D'ailleurs, vous serez libre tout à l'heure de m'interroger à votre tour, sur tout ce qu'il vous plaira. Moi, je ne crains pas les informations.

EDMOND, souriant, à part.

Allons, Cécile avait raison, c'est un original de la première force. (Haut.) Eh bien! monsieur, puisque vous prenez intérêt à mes affaires, je vous déclare que je n'ai ni dettes ni créanciers, et que j'espère bien n'en avoir jamais.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

De la conduite, de l'ordre, c'est très-bien. (Haut.) Vous me semblez d'un caractère aimable et facile. Mais, est-ce que quelquefois vous ne vous mettez pas en colère?

EDMOND, souriant.

Convenez que si j'y étais sujet, j'aurais ici une belle occasion. Car toutes ces demandes que, depuis une heure, j'ai la patience d'écouter...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est juste, et je n'en veux pas d'autre preuve. (A part.) Voilà l'homme qu'il me faut. (Haut.) Je parie que vos domestiques ont dû toujours être très-heureux avec vous.

EDMOND.

S'il en avait été autrement, nous aurions été bien ingrats; nous avons trouvé en eux, pendant notre exil, tant de zèle, tant de dévouement... En pareil cas, monsieur, un domestique est un ami.

M. DE SAINT-PIERRE, avec attendrissement.

Cela suffit, monsieur. (Ils se lèvent.) Vous avez en moi un ami, et désormais je vous suis attaché.

EDMOND.

Comment, monsieur, ai-je pu mériter?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous ne me connaissez pas ! Je peux vous rendre plus de services qu'un autre. Et pour commencer, il faut que je vous donne un domestique de ma main. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous trouveriez difficilement un meilleur sujet.

EDMOND.

Je vous remercie, monsieur, de vos bontés, et surtout du domestique que vous voulez bien m'offrir; mais ma fortune ne me permet plus d'en avoir.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! il serait possible?

EDMOND.

Oui, monsieur, je n'ai rien, et n'en rougis pas. Après l'explication que je voulais avoir avec vous, mon intention était de m'engager, de me faire soldat...

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Est-ce jouer de malheur! je n'en rencontre qu'un qui me convienne; je ne trouve qu'un seul homme qui soit digne d'être maître, et il n'a pas de domestiques! Ça m'est égal, j'y mettrai de l'obstination, et nous verrons... (Haut.) Non, monsieur, il ne faut pas que cela vous décourage. Qu'est-ce qui vous manque? une fortune! Eh, mon Dieu! ce n'est pas si difficile à acquérir. Il y a tant de moyens... Le hasard, l'intrigue, et quelquefois même le mérite... Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

EDMOND.

Comment! vous daigneriez?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, jeune homme. Je serai votre guide, votre protecteur, en attendant mieux.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous l'expliquerai plus tard. Mettez-moi d'abord au fait de votre position.

EDMOND.

Ce ne sera pas long... J'ai été riche, je ne le suis plus.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je connais ça. Tout le monde en est là.

EDMOND.

Mon père, le comte de Morinval, a quitté la France, il y a une trentaine d'années.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment ! Que dites-vous là ? Vous êtes le fils... l'héritier direct des comtes de Morinval?

EDMOND.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, *courant à la table.*

Cette lettre... Oui... c'est bien cela... Ah ! mon Dieu ! s'il était encore temps...

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Rien, car je ne veux pas vous donner de fausse joie; mais, cependant...

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Si le sort comble mon attente,
Je puis vous rendre, à l'impromptu,
Cinquante mille francs de rente ;
Et, faute d'autre revenu,
C'est toujours ça,
Mais jusque-là,
Entre nous deux gardons ce secret-là.

EDMOND.

Que dites-vous? il se pourrait...

Un tel trésor soudain me reviendrait?

M. DE SAINT-PIERRE.

Et pourquoi pas! chacun l'éprouve,
En fait de fortune, à présent,
A chaque instant,
On en perd tant
Qu'il faut bien qu'il s'en trouve.

EDMOND.

Mais daignez, au moins, m'expliquer ce mystère.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant.*

Mon avoué s'en chargera. Je vous adresse à lui. Un habile homme. Si la prescription n'est pas encore acquise, il suffira, je crois, d'une seule signification, et je le connais, il en fera plutôt deux qu'une. Holà! quelqu'un.

EDMOND.

En vérité, je ne sais si je dors, ou si je veille.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant toujours.*

J'ai prêté mon landau à madame de Rostange, et je ne peux vous offrir que mon cabriolet. C'est la voiture des gens d'affaires. (*A Jasmin.*) Vite, mettez mon cheval bai. (*A Edmond.*) Vous en serez content. Je dois le vendre demain à un agent de change. Une lieue en cinq minutes... un vrai trésor, surtout pour ces messieurs qui font leur fortune à la course.

(*Jasmin sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, qui a achevé sa lettre.

Ah çà! pendant qu'on attelle, nous avons quelques minutes à nous. Causons un peu de nos affaires! Jusqu'ici, cela se présente bien. (Comptant sur ses doigts.) Vingt-huit ans... un charmant caractère, cinquante mille livres de rente, cela commence à prendre tournure ; mais cela ne suffit pas!... Êtes-vous marié?

EDMOND.

Non, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant pis... Il faut vous marier, ça m'est nécessaire...

EDMOND, étonné.

Comment!...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est nécessaire au plan de bonheur que j'ai formé pour vous, et je vous marierai... (A part.) C'est une des conditions *sine quâ non*.

EDMOND.

Comment ai-je pu mériter cette généreuse protection?

M. DE SAINT-PIERRE, sans l'écouter.

Voyons, qui vais-je lui donner?... C'est très-difficile!... Vous ne seriez pas amoureux par hasard?... ça nous aiderait un peu.

EDMOND, à part.

Grands dieux! (Haut.) Après ce que je vous dois, monsieur, je ne sais comment vous avouer que j'aime Élise de Rostange, et que la crainte de vous avoir pour rival...

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, votre rival!... On me l'avait proposée en mariage, c'est vrai... Mais dès qu'elle vous convient.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Quoi! malgré sa mère qui me refuse...

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle consentira. Encourager des inclinations mutuelles, fléchir des parents, unir des enfants... c'est de mon emploi, et cela va m'y remettre, pourvu toutefois que vous me répondiez du caractère de la prétendue; car pour moi, c'est le principal.

EDMOND.

C'est la bonté, la douceur même.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle n'a pas de caprices?

EDMOND.

Jamais.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle ne fait pas de scènes à ses gens?

EDMOND.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous demande cela... ce n'est pas pour moi, c'est pour cette pauvre Cécile, une petite fille charmante que je compte vous présenter comme femme de chambre.

EDMOND.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malgré lui.)

Parlez, commandez, je vous prie;
Pouvoir vous payer de retour
Est le seul espoir de ma vie.
Oui, monsieur, croyez dès ce jour
A mon respect, à ma tendresse;

Car je veux, je le dis tout haut,
A vos ordres être sans cesse.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Voilà le maître qu'il me faut.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; JASMIN.

JASMIN.

Le cabriolet de monsieur est prêt.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille ! courez chez votre avoué... (*Il prend sur la table le chapeau d'Edmond, et le lui donne. Edmond se dispose à sortir, Saint-Pierre l'arrêtant.*) Un mot encore... (*Comptant sur ses doigts.*) Je savais bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous une place?

EDMOND.

Non, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Il faudra donc que je vous en aie une. (*A part.*) Allons, c'est un maître qui est entièrement à faire. (*Haut.*) Partez, songez à votre fortune... je vais ici m'occuper de votre femme et de votre place.

(*Edmond sort en courant.*)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

JASMIN.

Madame de Rostange vient de rentrer dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille... commençons par elle.

JASMIN.

Il faut qu'elle ait été au galop; car vos chevaux sont en nage.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je crois bien : elle aura, comme de coutume, couru tous les ministères; et mes chevaux qui n'ont pas l'habitude de solliciter... (A Jasmin.) C'est elle, va-t'en, mais ne t'éloigne pas ; j'aurai besoin de toi.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-PIERRE, Mme DE ROSTANGE.

Mme DE ROSTANGE.

Ah ! mon cher voisin, que je vous fasse part de mon bonheur. Je sais l'intérêt que vous nous portez... apprenez donc que je marie ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Que dites-vous?... Ce n'est sans doute qu'un projet.

Mme DE ROSTANGE.

Non, c'est arrêté, c'est convenu. Je n'avais pas de fortune à donner; mais une place est une dot, et en faveur des services que mon mari a rendus, on m'accorde pour mon gendre le poste le plus honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Cela se trouve bien. (Haut.) Je m'en réjouis comme vous... mais ce gendre n'est pas encore choisi?

Mme DE ROSTANGE.

Si vraiment... un arrière-cousin du ministre... Comme je vous le disais, tout est d'accord; il a ma parole... j'ai la sienne; et nous n'attendions plus que ce brevet qu'on vient enfin de m'accorder, et que je vais lui expédier.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Morbleu!... c'est fait de nous.

Mme DE ROSTANGE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? D'où vient ce trouble, cette émotion?

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, madame!... c'est de surprise et de satisfaction... pour vous, du moins.

Mme DE ROSTANGE.

Je crois bien... un arrière-cousin du ministre... (*S'approchant de la table.*) Vous avez là des enveloppes... un cachet... Je vous demanderai la permission...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est trop d'honneur que vous me faites... (*Pendant que madame de Rostange arrange une enveloppe.*) Eh bien ! à la première attaque me voilà dérouté... et je ne sais plus que dire... Morbleu! Lapierre, tu t'es rouillé dans la prospérité... Pas une idée, pas une ruse... Et tu veux remonter valet de chambre!

Mme DE ROSTANGE.

Vous n'auriez pas là un de vos gens?

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, madame... Mais avant d'adresser le paquet à monsieur l'arrière-cousin du ministre, j'aurais voulu obtenir de vous un instant d'audience... Vous comprenez, sans que je vous le dise, que ce mariage me contrarie beaucoup.

Mme DE ROSTANGE.

Et pourquoi?... Il ne tenait qu'à vous d'épouser ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, sans doute.

Mme DE ROSTANGE.

N'avez-vous pas refusé l'alliance que je vous proposais?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne dis pas non...

Mme DE ROSTANGE.

Alors, quel motif pouvez-vous avoir ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Quel motif ?... (A part.) Ah ! mon Dieu ! il n'y a pas d'autre moyen... En bon serviteur, il faut ici se dévouer. (Haut.) Vous me demandez les motifs de mon refus ?... Tout autre que vous, madame, les connaîtrait déjà ; mais votre sévérité vous empêche de les deviner, et votre modestie de les apprécier.

Mme DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je serais déjà votre gendre, si vous-même ne vous y étiez opposée.

Mme DE ROSTANGE.

Moi, monsieur ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, madame ; quelque étonnants qu'ils puissent vous paraître, tels sont les sentiments que je n'ai jamais osé vous déclarer... L'amour ne s'est jamais présenté à moi paré des illusions de la jeunesse... je l'ai toujours vu sage, estimable, raisonnable, enfin tel que je vous vois. Je n'ai point rêvé la tendresse... j'ai spéculé sur elle...

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Sensible amant, capitaliste sage,
Mon cœur, mes biens, veulent un guide sûr,
Et je préfère aux roses du jeune âge
Les fruits heureux de l'âge mûr.
Doublant mes fonds, chaque année à ma caisse
Ajoute encor des revenus nouveaux,
Et le temps fait sur ma tendresse
Le même effet que sur mes capitaux.

Mme DE ROSTANGE.

Comment ! monsieur, il se pourrait !

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, madame; tels étaient mes projets; et je songeais à les réaliser, lorsque ce fatal mariage est venu détruire à jamais toutes les combinaisons de mon amour.

Mme DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc, monsieur ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous comprenez, madame, qu'à mon âge, me dévouant par goût à l'état de beau-père, je tiendrais à l'exercer avec tout l'agrément dont il est susceptible, ce qui n'arriverait certainement pas si j'avais pour gendre un arrière-cousin du ministre, que je ne connaîtrai pas, et qui ne sera obligé envers moi à aucun égard... Si, au contraire, l'époux de votre fille avait été choisi par moi, s'il me devait tout... s'il me regardait comme son père, comme son bienfaiteur, si en un mot vous aviez agréé le jeune homme que j'avais en vue...

Mme DE ROSTANGE.

Comment, monsieur, vous y aviez pensé?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Voilà quinze jours que je m'en occupe; et j'avais pris parmi ce qu'il y avait de mieux... M. le comte Edmond de Morinval, le dernier héritier de la famille de ce nom.

Mme DE ROSTANGE.

M. Edmond, qui est ruiné... qui n'a rien !

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui... mais moi, je lui donne cinquante mille livres de rente.

Mme DE ROSTANGE.

Il se pourrait !

M. DE SAINT-PIERRE.

En signant le contrat.

Mme DE ROSTANGE, *étonnée.*

Vous lui donnez cinquante mille livres de rente !... Et que vous reste-t-il donc ?

M. DE SAINT-PIERRE, *souriant.*

Là-dessus, soyez tranquille... Mais je vous en ai prévenue, le véritable amour ne fait pas de phrases... il ne procède que par articles. Accordez à Edmond de Morinval : 1° la main de votre fille; 2° la place que vous avez obtenue, et dans huit jours nous faisons deux noces... Qu'en dites-vous ?

Mme DE ROSTANGE.

Certainement... je sacrifierais tout au bonheur de ma fille... mais permettez ! je vais rompre avec l'arrière-cousin du ministre, donner à un autre une place qui lui était destinée, et qu'il m'avait un peu aidée à solliciter... Voilà ce qu'il y a de sûr, et de positif; les mariages dont vous me parlez le sont-ils autant ?... Qui m'en répondra ?

M. DE SAINT-PIERRE.

J'entends... Vous me demandez des garanties ?...

Mme DE ROSTANGE.

Non pas... mais enfin...

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous dis que nos cœurs s'entendent, et qu'ils sont nés l'un pour l'autre... La sympathie du calcul !... Comment donc vous rassurer sur mes sentiments ?... Les dédits... sont d'anciens moyens qui n'ont plus cours à présent ; mais les billets au porteur sont toujours de mode... (*Se mettant à la table et écrivant.*) et le style de celui-ci est d'une précision qui ne laisse aucun doute. « Fin septembre prochain, je paierai à madame « de Rostange, ou à son ordre, la somme de soixante mille « francs, valeur reçue, si, à cette époque, je ne suis pas son « mari. »

Mme DE ROSTANGE.

Fi donc !... ce n'est pas cela que j'exigeais; mais vous le

voulez... Je rentre chez moi... j'envoie au cousin du ministre son congé, et à M. Edmond notre consentement.

(Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE, la reconduisant.

A merveille... Voilà déjà mon maître marié, et placé... ce n'est pas sans peine... Et pour ma rentrée dans l'emploi, j'ai eu affaire à forte partie... D'autant qu'il fallait brusquer les événements; car, ce soir, adieu ma fortune, et par suite mon crédit! C'est donc ce soir!... (Appelant.) Jasmin... C'est ce soir que mon règne finit avec le trimestre... Ah! Jasmin.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, à Jasmin qui entre.

Tu diras à mes gens de ne pas aller dîner en ville, comme cela leur arrive quelquefois... J'ai besoin d'eux aujourd'hui... Entends-tu, d'eux tous... depuis le jockey jusqu'à toi... le valet de chambre...

JASMIN.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu commanderas en même temps à mon maître d'hôtel un dîner délicat et solide, à cause des convives que j'attends... Une douzaine de couverts; et surtout, qu'il ait soin de me dépenser cinquante louis... pas un de plus... pas un de moins...

JASMIN.

Oui, monsieur... Y aura-t-il des invitations à envoyer?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute... mais ce ne sera pas loin.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

JASMIN, d'un air honteux.

Comment, monsieur! il serait possible?

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

De vos bontés, de cet honneur extrême,
Je suis confus, et je n'en reviens pas;
Quoi! vous voulez, monsieur, aujourd'hui même...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous voir assis à ce repas.

JASMIN.

Qui, nous... siéger à cette place auguste!
Nous qui toujours, par état, par devoir,
Sommes debout...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est pour ça qu'il est juste
Qu'un jour au moins vous puissiez vous asseoir.

JASMIN.

C'est égal, monsieur, nous n'oserons jamais... une pareille faveur... Je ne suis pas assez heureux...

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu n'es pas heureux!... toi, Jasmin! toi, un valet de chambre... Diable! j'en connais bien qui voudraient être à ta place... Ta condition n'est-elle pas souvent préférable à celle des maîtres?... Qu'as-tu besoin de t'occuper de tes affaires, ou de t'inquiéter de ton sort?... tu laisses ce soin au grand seigneur qui t'a pris à son service. En voyant le mal qu'il se donne pour augmenter sa fortune, tu crois peut-être que c'est pour lui qu'il travaille, du tout... c'est pour toi... c'est pour te nourrir, pour te loger, pour te payer des gages... Il est ton véritable intendant... car cette table exquise dont il est si fier, tu en jouis aussi bien que lui, quoique à des heures différentes. Si tu restes, tu habites comme lui un hôtel ou un palais; si tu sors, toujours en voiture... en seconde ligne, il est vrai... mais qu'importe? Douce indépendance, aimable oisiveté, premiers trésors de l'homme, on ne vous

trouve que sous la livrée... et qui ne sait pas vous apprécier n'est pas digne de vous posséder... Mais qui vient là ? c'est mon jeune protégé. (A Jasmin.) Va vite exécuter mes ordres.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, à Edmond.

Eh ! arrivez donc, mon cher !... Comment cela va-t-il?... J'étais d'une inquiétude...

EDMOND.

Ah ! monsieur, comment vous prouver ma reconnaissance ? Après avoir lu votre billet, votre homme d'affaires a pris sur-le-champ toutes les mesures nécessaires. Il était temps, car c'est demain que le délai expire...

AIR du vaudeville de L'Opéra-Comique.

Grâce à vous, grâce à lui, je puis
Tout recouvrer, sans qu'il m'en coûte.
Quel honnête homme ! dans Paris
En est-il comme lui ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute.
Oui, des avoués sans défaut,
D'une probité scrupuleuse,
On peut en trouver... il ne faut
Qu'avoir la main heureuse !

EDMOND.

Par exemple, il m'a demandé sur-le-champ ma clientèle pour l'avenir... Vous devinez ma réponse... En même temps ce brave homme avait un domestique... un excellent sujet...

M. DE SAINT-PIERRE.

Hein !... qu'est-ce que vous me dites là ?

EDMOND.

Il désirait le placer auprès d'un homme riche, en qualité de valet de chambre... Il me l'a proposé...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Et vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous avez accepté ?...

EDMOND.

Certainement, et en le remerciant encore ! Mais qu'avez-vous donc?... et d'où vient le trouble où je vous vois?

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Nos affaires allaient si bien jusque-là !... Il ne fallait pas moins qu'un avoué pour les embrouiller... (Haut.) Malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait?

EDMOND.

Quelle faute ai-je donc commise ?

M. DE SAINT-PIERRE.

La plus grande de toutes !... Vous ne savez donc pas que dans la situation où vous êtes, le choix d'un domestique est pour vous de la dernière importance, que votre sort en dépendait...

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que la main puissante qui vous protégeait se voit forcée de vous abandonner, que le cours de vos prospérités va soudain s'arrêter, et que vous n'avez plus maintenant que des malheurs à attendre.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! monsieur Edmond, venez à notre aide! mademoiselle Élise se désole... elle dit qu'elle ne pourra pas y survivre.

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc?

CÉCILE.

Sa mère avant de repartir est passée chez elle, et lui a déclaré que ce soir même elle serait mariée, et qu'il fallait obéir.

EDMOND.

Ah! mon Dieu... que faire?... quel parti prendre? (A M. de Saint-Pierre.) Vit-on jamais un malheur pareil au mien?

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais dit... cela commence.

EDMOND.

Ah! monsieur... ah! mon protecteur, ne m'abandonnez pas!

CÉCILE.

Hélas! oui... ils n'ont plus d'espoir qu'en vous.

EDMOND.

Encore ce dernier service!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux plus vous en rendre... Il y a une demi-heure, je n'aurais pas hésité... c'était mon devoir... Mais à présent, cela ne me regarde plus... et c'est à un autre à prendre ce soin.

EDMOND.

Toute votre conduite envers moi, l'amitié que vous m'a-

vez témoignée, le courroux que vous me faites paraître, tout me semble inexplicable!... Vous aurais-je offensé sans le vouloir? parlez, je suis prêt à réparer mes torts, à vous obéir en tout.

M. DE SAINT-PIERRE.

Bien vrai?

EDMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien... Vous épouserez votre Élise.

EDMOND, se jetant à ses pieds.

Ah! monsieur!... comment reconnaître?...

M. DE SAINT-PIERRE, faisant ses efforts pour le relever.

Du tout... ce n'est plus ça!... je ne veux pas que vous soyez ainsi... Je veux absolument que vous vous releviez... c'est ma première condition. (Edmond se relève.) La seconde, c'est que vous renverrez à votre avoué son valet de chambre, et que vous n'en prendrez un que de ma main.

EDMOND.

Je vous le jure.

M. DE SAINT-PIERRE.

A ce prix-là, j'oublie tout, et la fortune va de nouveau vous protéger.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; JASMIN.

JASMIN.

C'est un paquet qui est adressé à M. de Saint-Pierre, pour remettre à M. le comte de Morinval.

M. DE SAINT-PIERRE, montrant Edmond.

Donnez à monsieur.

EDMOND, *décachetant la lettre.*

Une lettre de madame de Rostange et une autre du ministre... O ciel !... il serait possible !... à moi une place aussi belle, aussi honorable !

M. DE SAINT-PIERRE, *froidement.*

Je vous l'avais annoncé... voilà que cela reprend.

EDMOND.

Grand Dieu ! ce n'est rien encore... la lettre de madame de Rostange... elle m'accorde la main de sa fille... (*A M. de Saint-Pierre.*) Ah ! vous êtes mon sauveur, mon Dieu tutélaire !

M. DE SAINT-PIERRE, *lui montrant la lettre.*

Prenez garde... il y a peut-être quelques conditions qui ne vous plairont pas autant.

EDMOND, *reprenant la lettre.*

Oui, madame de Rostange se marie elle-même... et elle exige pour condition que j'obtienne aussi l'agrément de mon futur beau-père... Quel peut-être ce beau-père ?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'événement, car c'est un beau-père qui ne vous convient pas du tout, et dont la présence pourrait tout renverser... Il faut maintenant nous entendre pour vous en débarrasser... Cela dépend de vous.

EDMOND.

Et comment ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Madame de Rostange le croit riche... dites-lui hardiment qu'il ne l'est plus... Elle le prend pour un homme de qualité... apprenez que c'est un homme de rien, qui a fait sa fortune en un jour, et l'a mangée en trois mois... Enfin, s'il faut vous le dire... il a autrefois porté la livrée... Moi, qui vous parle, je l'ai vu !...

EDMOND.

O ciel !

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Mais, monsieur, sur un fait semblable,
Pour engager son honneur et sa foi,
Il faut avoir la preuve irrécusable;
Qui donc ici la fournira ?

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi.
Quand il faudra, je saurai vous instruire
Et le forcer à tout vous dévoiler ;
Car, j'en suis sûr, je n'ai qu'un mot à dire
Pour le faire parler.

SCENE XVII.

Les mêmes ; JASMIN.

JASMIN.

Monsieur est servi.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien. Tous mes convives sont-ils là ?

JASMIN.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, à Cécile et à Edmond.

Pardon, mes amis, il faut que j'y aille. Je les ai quelquefois fait attendre, mais aujourd'hui, ce ne serait pas convenable ! (A Edmond.) Je vous fais mes excuses de ne pas vous inviter; ce sont des personnes avec qui vous ne seriez peut-être pas à votre aise.

JASMIN.

En même temps, madame de Rostange a fait prévenir qu'elle allait passer chez vous.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux la recevoir... au moment de me mettre à table. (A Edmond.) Daignez prendre ce soin-là pour moi... C'est votre belle-mère... Surtout n'oubliez pas ce que je vous ai dit... Du courage !

AIR : Trou là là.

Tout va bien. (*Bis.*)
En avant, ne craignez rien ;
Tout va bien (*Bis.*)
Pour votre sort et le mien.
Sans adieu; j'ai là-dedans
Des convives importans.

CÉCILE.

Quoi ! ceux que vous attendez?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sont tous des habits brodés.
Tout va bien. (*Bis.*)
En avant, ne craignez rien ;
Tout va bien (*Bis.*)
Pour votre sort et le mien.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

CÉCILE, EDMOND, puis Mme DE ROSTANGE.

CÉCILE, bas à Edmond.

Allons, monsieur, obéissez et laissez-vous conduire par lui. Voici votre belle-mère.

EDMOND, à Mme de Rostange.

Ah ! madame, comment vous remercier de toutes vos bontés ! J'allais me présenter chez vous.

Mme DE ROSTANGE.

Je m'attendais presque à vous trouver ici... Je sais que

M. de Saint-Pierre est votre protecteur; car c'est à lui que vous devez tout. Vous a-t-il parlé de mon mariage ?

EDMOND.

Oui, madame. Vous étiez sûre d'avance de mon approbation ; et si, dans cette circonstance, j'ose hasarder un avis, ne voyez dans ma conduite que le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

Mme DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire ?

EDMOND.

Qu'on vous trompe, madame; du moins tout nous le prouve. Vous croyez à celui que vous épousez une grande fortune, et l'on assure qu'il est ruiné.

CÉCILE.

Oui, madame. Vous le croyez un homme de qualité, il ne l'est pas plus que moi ; et pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, apprenez que c'est un ancien valet.

Mme DE ROSTANGE.

Qui a pu débiter de pareilles calomnies ? On n'avance pas des faits aussi graves sans en donner des preuves.

EDMOND.

Je n'en ai point, il est vrai ; mais un homme estimable, un homme d'honneur, dont vous ne récuserez pas, j'espère, le témoignage, M. de Saint-Pierre lui-même, s'est chargé de nous les fournir.

Mme DE ROSTANGE.

M. de Saint-Pierre ! Eh ! mais, c'est lui que j'épouse ; c'est de lui que vous parlez !...

(On entend au dehors un chœur de gens à table qui chantent l'air précédent : *Trou là là.*)

TOUS.

Qu'est-ce que cela veut dire ? et quel est ce bruit ?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; huit ou dix DOMESTIQUES, en grande livrée paraissent d'abord, ensuite M. DE SAINT-PIERRE, pareillement en livrée. Il est au milieu d'eux, et leur donne tour à tour une poignée de main.

LES DOMESTIQUES, qui entrent en chantant.

AIR : Trou là là.

Quel plaisir ! (*Bis*)
Quand son règne va finir;
Quel plaisir ! (*Bis.*)
Dépêchons-nous de jouir.

EDMOND, Mme DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu ? (*Bis.*)
Quel spectacle inattendu !
Qu'ai-je vu ? (*Bis.*)

Mme DE ROSTANGE.

Mon époux ainsi vêtu !

CÉCILE.

Notre maître ainsi vêtu !

Mme DE ROSTANGE.

A peine si j'en reviens
Quoi ! cet habit...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est le mien.
Chacun rentre dans son bien,
Et je reprends mon ancien.

Ensemble.

LES DOMESTIQUES.

Quel plaisir ! etc.

EDMOND, Mme DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu ? etc.

EDMOND.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je vous ai promis des preuves, et que je vous les apporte. J'ai rendu la liberté à mes anciens serviteurs, à présent mes égaux. (A madame de Rostange.) C'est vous dire assez, madame, que je ne peux tenir ma promesse; non pas que mon billet ne soit excellent, mais je ne suis pas assez heureux pour que vous me forciez à l'acquitter.

Mme DE ROSTANGE.

Il serait possible !... un valet.

M. DE SAINT-PIERRE.

Trouvez-en un qui vous serve mieux. (A Edmond.) Grâce à moi, vous n'avez plus rien à craindre d'un rival redoutable. Grâce à moi, vous avez une place. (A madame de Rostange.) Grâce à moi, votre fille épouse un jeune homme charmant et cinquante mille livres de rente, car il les a.

EDMOND.

Ah ! mon ami, comment m'acquitter envers vous? comment reconnaître tant de bienfaits?

M. DE SAINT-PIERRE.

En me donnant chez vous une place de valet de chambre.

EDMOND.

Ah! tu seras toujours mon ami.

M. DE SAINT-PIERRE.

Soit, un ami en livrée, à la condition encore que vous prendrez aussi ma femme au service de la vôtre. N'est-il pas vrai, Cécile?

CÉCILE.

Ah ! que je suis contente !

M. DE SAINT-PIERRE, aux domestiques.

Quant à vous, mes amis, je vous ai payé vos gages, vos

gratifications : nous sommes quittes, et vous êtes maintenant vos maîtres.

JASMIN.

Ah! monsieur Lapierre, nous n'en trouverons pas comme celui que nous avions.

M. DE SAINT-PIERRE.

Peut-être. Il y en a encore quelques-uns. En tout cas, (Montrant Edmond.) ils ne vaudront pas celui-ci, j'en suis certain. Mais il faut suivre mon exemple, et pour avoir une bonne condition, il faut la faire soi-même.

VAUDEVILLE *.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

EDMOND.

Le dernier jour, en toute affaire,
Nous offre un pas difficile à franchir;
Heureux, lorsque dans sa carrière,
On peut le voir arriver sans pâlir.
Plus heureux encore, il me semble,
Quand, touché d'un égal amour,
On a passé sa vie ensemble,
Et qu'on arrive ensemble au dernier jour.

Mme DE ROSTANGE.

Jeunes beautés qu'au printemps l'on adore,
A votre char vous traînez mille amans;
Mais l'âge vient, et vous pouvez encore
Plaire et charmer dans l'hiver de vos ans.
Oui, les succès que le cœur nous procure
Bravent le temps et nous restent toujours.
Dans la bonté cherchons notre parure,
Quand nos attraits sont à leurs derniers jours.

M. DE SAINT-PIERRE.

Dans des places comme les nôtres,

* A Paris, à la représentation, on ne chante que le quatrième et dernier couplet.

Quoiqu'un peu d'orgueil soit permis,
Je n'ai jamais, comme tant d'autres,
Dans le bonheur oublié mes amis.
Oui, lorsque la grandeur commence,
La mémoire fuit sans retour,
Et l'aurore de la puissance
De l'amitié devient le dernier jour.

CÉCILE, *au public.*

Par une disgrâce commune,
Aux grands, hélas ! comme aux petits,
On dit qu'en perdant sa fortune,
On perd souvent tous ses amis.
(*A M. de Saint-Pierre.*)
Ah ! puisse-t-il n'avoir pas cette chance !
De cet ouvrage assurez le retour;
Et puisse, hélas ! le jour de sa naissance
Ne pas être son dernier jour !



ROSSINI A PARIS

OU

LE GRAND DINER

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Théatre du Gymnase. — 29 Novembre 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GIRAUD	MM. PRUDENT.
TROMBONINI, amateur.	FERVILLE.
TROTTFORT.	ÉMILE.
BONNEFOI, bourgeois de Paris.	ARMAND.
BIFFTEAKINI, aubergiste	BERNARD-LÉON.
MADELEINE, sa fille	Mlle VIRGINIE DÉJAZET.

AMATEURS.

Près la barrière de Charenton, dans la maison de Biffteakini.



ROSSINI A PARIS

OU

LE GRAND DINER

Une salle de l'auberge de Biffteakini. — Porte au fond toujours ouverte, qui laisse entrevoir les jardins. A gauche de l'acteur, et sur le second plan, une cheminée; sur le premier plan, et du même côté, un cabinet. Dans le fond, des guirlandes et des fleurs sur des tables.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROMBONINI, BONNEFOI, AMATEURS.

TOUS.

AIR du Calife de Bagdad.

Amis, que tout s'apprête
Avec activité!
C'est aujourd'hui la fête
De l'hospitalité!

BONNEFOI.

Vous êtes donc sûr qu'il arrivera?

TROMBONINI.

Certainement... j'en suis sûr!

AIR de Léonce.

En venant parmi les Français,
Il n'a pas changé de patrie,
Et chez nous son brillant génie
A trouvé les mêmes succès !
Empressés à lui rendre hommage,
Nous répétons ses airs charmants ;
A la ville comme au village,
Il les entend sur son passage...
Et partout ses nombreux enfants
Sont ses compagnons de voyage.

BONNEFOI.

Enfin nous allons donc le voir ! Au fait, son séjour à Paris sera très-agréable pour tout le monde.

TROMBONINI.

Comment, agréable ! il sera utile... et très-utile ! Quel est celui qui ne dit pas comme moi?...

AIR Tra la la.

Rossini, (*Bis.*)
Toi que j'implore aujourd'hui,
Rossini,
Pourquoi n'es-tu pas ici ?

Sous tes accords enchanteurs
On n'entend pas les chanteurs !
C'est pour ça qu'à l'Opéra
Le parterre te dira :

Rossini, etc.

Par lui l'on n'entend jamais
La prose ni les couplets...
A maint ouvrage nouveau,
Souvent on dit à Feydeau :

Rossini, etc.

Partout son nom glorieux
Attire un public nombreux...

Aussi chaque soir, dit-on,
On répète à l'Odéon :
Rossini, etc.

TOUS.

Rossini, etc.

SCÈNE II.

Les mêmes; TROTTFORT.

TROTTFORT.

Eh bien... mes amis... cela va-t-il?... cela avance-t-il?... Où en sommes-nous?

TROMBONINI.

Et vous, monsieur Trottfort, avez-vous des nouvelles?

TROTTFORT.

Eh!... monsieur Trombonini... j'ai vu le monde, j'ai couru partout; l'enthousiasme m'a donné des jambes! il aurait bien dû me donner une voiture, car je n'en puis plus!... Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arrive aujourd'hui, entre midi et une heure, par cette barrière...

TROMBONINI.

Che gusto! che piacer! quel beau jour pour les arts! Vous le savez... les arts, les beaux-arts, moi, je ne connais que ça!

TROTTFORT.

Mes amis... ce que vous ne croirez jamais, c'est qu'il doit arriver incognito! aussi modeste que spirituel, il veut se soustraire au triomphe que nous lui préparons.

TROMBONINI.

Comment!... il ne veut pas entendre nos vers?...

TROTTFORT.

Non, mes amis.

BONNEFOI.

Voyez-vous, ces Italiens... comme ils sont malins!

TROMBONINI.

Celui-là surtout!... on dit bien qu'il n'est pas bête!...

TROTTFORT.

Oui... Mais nous!... nous sommes là!... et il faudra bien qu'il subisse nos compliments et notre musique!... Vous savez que j'ai pris à ferme l'administration générale des fêtes de l'amitié, fêtes de la reconnaissance, fêtes des beaux-arts, etc., etc... on ne voit que cela sur mes transparents. Moi, je suis partout.

TROMBONINI.

Ah çà!... et les billets d'invitation?

TROTTFORT.

Je les ai placés... et bien placés...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Voulant que tout fût pour le mieux,
Je me suis nommé commissaire,
Et de ce banquet glorieux
J'ai d'abord chassé le vulgaire.
Par un calcul sage et prudent,
Nous ne verrons à cette fête
Que des gens du plus grand talent,
A raison de vingt francs par tête!

Le plus étonnant, c'est qu'il m'en reste encore.

TROMBONINI.

O ingratitude du siècle!... L'Amphion moderne, l'Orphée européen, le dieu de la musique! un homme qui arrive d'Italie!... Il faut être bien mauvais Français... et surtout bien peu aimer les arts...

TROTTFORT.

N'avez-vous pas donné un billet à ce jeune homme que j'ai vu causer ce matin avec vous? ce doit être un amateur.

TROMBONINI.

Du tout!... C'est un compositeur français, qui commence et qui voudrait m'emprunter de l'argent... Vous sentez que je l'ai laissé pour arriver ici et vite, vite... parce que les arts, les beaux-arts, moi, je ne connais que ça! chef d'une administration particulière, je protége les artistes de tout mon crédit... et dès qu'il y a une place vacante, elle est pour eux! Encore hier, deux chanteurs allemands que j'ai mis à la rédaction des dépêches... ils chantent la *Tyrolienne* d'une manière... oh! vous les entendrez! c'est à n'y pas tenir...

BONNEFOI.

Ça vous fera deux bons expéditionnaires.

TROTTFORT.

Ah çà! et vous, messieurs? j'espère que vous n'avez pas perdu votre temps...

BONNEFOI.

Moi... je ne me suis chargé de rien; je suis de planton à toutes les ovations littéraires ou autres, mais, quel que soit le héros de la cérémonie, j'arrive toujours avec une admiration toute parfaite, et je ne me mêle de rien que d'applaudir et de crier bravo! Je suis un enthousiaste à la suite...

AIR : Le choix que fait tout le village. (*Les Deux Edmond.*)

Partout spectateur bénévole,
Au moindre signe j'obéis,
Et, tour à tour changeant de rôle,
A volonté je pleure ou bien je ris!
J'aime à prouver que la gloire m'est chère!
Les artistes sont mes amis...
Et l'on m'a vu jusqu'au tombeau, naguère,
Suivre en pleurant le chien de Montargis.

TROMBONINI.

Et les accessoires indispensables... la couronne?...

TROTTFORT.

La voici... Je l'ai apportée avec moi...

BONNEFOI.

Ah çà! qu'est-ce que vous nous donnez donc là ?... Elle a déjà servi...

TROTTFORT.

Que voulez-vous! on ne peut plus en trouver!... on en consomme tant dans Paris et dans les départements ! Les acteurs qui partent, les étrangers qui arrivent! s'il en fallait toujours de nouvelles, on ne s'y retrouverait pas!... Aussi nous avons adopté le système des couronnes élastiques, qui, comme celle-ci, vont à toutes les têtes!...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Du cintre, au jour de bénéfices,
On la jette sur les actrices,
On la jette sur les acteurs,
Souvent même sur les auteurs!

TROMBONINI.

Sa gloire me paraît caduque !
J y vois de la poudre, mon cher...

TROTTFORT.

Elle sera tombée hier
Sur quelques têtes à perruque !

Nous en avons en magasin qui ont servi depuis le triomphe de Trajan jusqu'à l'apothéose de Polichinelle...

SCÈNE III.

LES MÊMES; BIFFTEAKINI.

TROTTFORT.

Mais voici notre maître d'hôtel, M. Biffteakini.

BIFFTEAKINI.

Eh bien... messieurs... on dit qu'il arrive!... tant mieux; car mes sauces languissent, mes entrées n'ont plus d'accord,

mes coulis ne sont plus en harmonie, et je crains de manquer le finale.

TROMBONINI.

Voilà le seul homme chez qui j'aime à dîner!... Un cuisinier mélomane!... admirateur de Rossini...

BIFFTEAKINI.

Et élève de Véry! encore un Italien celui-là! nous lui devons de fameuses compositions! Quand je pense à ce dîner! quelle gloire pour mon restaurant! quel honneur pour mon salon de deux cents couverts!

AIR de Préville et Taconnet.

De Rossini partisan fanatique,
J'aime à chanter ses airs et ses rondeaux;
Tous ses finals ont un pouvoir magique,
Leur souvenir me suit jusqu'aux fourneaux.
Maître divin, ah! combien tu me touches!
Humble traiteur, j'admire ton talent,
Et je l'envie en un point seulement:
C'est que ton nom remplit toutes les bouches,
Et que mon art n'en peut pas faire autant.

Et qui a eu l'idée de ce dîner?... c'est moi! Je vous ai dit: Messieurs, comment le fêter? en lui donnant à dîner! qu'est-ce qui flatte les grandes réputations? c'est un dîner! souvent même qu'est-ce qui les fait? c'est un dîner! il est vrai qu'aujourd'hui, il s'agit d'une réputation toute faite! mais c'est égal! ça consolide; deux cents personnes! à vingt francs par tête! comme ça sonne!... comme c'est musical!...

TROTTFORT.

Un instant!... il y a moins d'exécutants que vous ne pensez!

BIFFTEAKINI.

Ah! mon Dieu! combien en manque-t-il?

TROTTFORT.

Une soixantaine!

BIFFTEAKINI.

Une soixantaine!... les barbares!... il n'y a plus de goût en France! Soixante louis qu'il me faut perdre!... ça dérange tout un morceau d'ensemble!... Madeleine... Madeleine...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MADELEINE.

MADELEINE.

Qu'est-ce que c'est, mon père?

BIFFTEAKINI.

Changement de mesure!... Ote soixante couverts!... Qu'on dise encore que Paris est l'asile des beaux-arts! j'en suis honteux pour mes compatriotes! Ote cent vingt bouteilles...

MADELEINE.

Pourquoi donc?

BIFFTEAKINI.

Pourquoi donc? je te dis soixante musiciens de moins. Ote cent vingt bouteilles... deux par tête, ce n'est pas trop!...

MADELEINE.

Ah çà! mon père! pourquoi tout ce remue-ménage?

BIFFTEAKINI.

Pourquoi? je ne veux pas seulement te le dire; elle ne me comprendrait pas! Croiriez-vous, monsieur, que j'ai fait tout au monde pour cette enfant-là! je me suis ruiné pour lui donner une éducation au-dessus de son état... je l'ai mise pendant trois mois cuisinière chez un professeur du Conservatoire... Eh bien! elle n'a jamais pu mordre à la musique... elle n'est bonne qu'à la cuisine!

MADELEINE.

J'y suis née... je veux y rester!

BIFFTEAKINI.

Vous l'entendez ! il n'y a pas moyen de l'en faire sortir ; après trois mois de solfége, elle a plus vite fait une sauce qu'une roulade...

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'ils m'ont appris à votre Conservatoire ? m'ont-ils donné de la voix ?

BIFFTEAKINI.

Ils ne t'en ont pas donné... parce que tu n'en avais pas !

MADELEINE.

Eh bien ! alors, comment voulez-vous que je chante ? Faites donc une omelette sans œufs !...

BIFFTEAKINI.

Dieu !... quand je t'entends parler comme ça !... Moi aussi j'ai fait la cuisine, et ça ne m'empêche pas de songer à la musique ! je tourne la broche le matin, et le soir je vais aux Bouffes... avec des billets gratis, que j'achète à moitié prix !... Ah ! quel plaisir ! ou pour mieux dire : *che piacere* quand je vois la *Gazza ladra*, ou *Tancredi*, ou *il Barbiere di Siviglia !* le lendemain je n'en travaille que mieux !... je me sens inspiré, et je fais une musique vocale et instrumentale... Tra la la, etc.

TROMBONINI.

Ah çà ! monsieur Trottfort, avez-vous songé aux toasts ?

TROTTFORT.

Il faut nous les distribuer ; moi, je prends *Paesiello !...*

TROMBONINI.

Moi, je prends *Mozart*.

TROTTFORT.

Et *Grétry*...

BIFFTEAKINI.

Ce n'est pas la peine ! petite musique.

BONNEFOI.

Et moi qui n'en ai pas... si je le prenais ?

TROTTFORT.

On vous en donnera un autre.

BIFFTEAKINI.

Eh bien! prenez M. *Gluck!* Est-il pris, le chevalier Gluck? je vous conseille de prendre le chevalier Gluck...

BONNEFOI.

Est-ce un bon? m'assurez-vous que c'est un bon?... Et puis, vous me direz quand il faudra crier bravo!...

TROTTFORT.

Sans doute... je vous marcherai sur le pied... nous porterons la santé de notre illustre convive... et lui... en portera bien d'autres.

TROMBONINI.

AIR de Julie.

Ami des arts et de la gloire,
Dans un banquet il a déjà porté
La santé du Conservatoire.

TROTTFORT.

Il a bien fait, en vérité!
De pareils vœux sont loin d'être perfides.
Tel, dans son voyage à Paris,
Le czar Pierre buvait jadis
A la santé des Invalides!...

TROTTFORT.

Rentrons, et tenons-nous prêts au premier signal!...

BIFFTEAKINI.

AIR de Ma tante Aurore.

Dans Paris dès qu'il entrera
Nous viendrons offrir la couronne;
De tous côtés il entendra
Et le tambour et le trombone!
Chacun criera :
Brava, brava!

Adopté
A l'unanimité !

TOUS.

Dans Paris dès qu'il entrera, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

MADELEINE, seule.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?... je n'y comprends rien !... Est-il drôle, mon père ! toujours les concerts... toujours de la musique... je ne vois pas que ce soit si nécessaire à notre auberge... Un traiteur n'est pas un chef d'orchestre.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

En vérité c'est un abus;
I' n' pourra pas garder d' pratique;
Il fait payer cher... et de plus,
Il leur fait entend' d' la musique :
C'est trop d' moitié... chez les traiteurs,
On n'a jamais vu d' chos's pareilles;
Faut écorcher les voyageurs,
Faut pas écorcher leurs oreilles.

SCÈNE VI.

MADELEINE, GIRAUD.

MADELEINE.

Eh ! mais, qui vient là ?... et quel est ce jeune voyageur ? voudrait-il entrer chez nous ?...

GIRAUD.

Ma belle enfant... une chambre, un lit... et un diner, si c'est possible, car je tombe de fatigue et de faim.

MADELEINE.

Eh ! mais il me semble reconnaître... je ne pourrais pas dire votre nom... mais je crois vous avoir vu au Conservatoire, où j'ai été pendant quelques semaines.

GIRAUD.

Eh! oui... je suis un élève... Giraud... qui a eu le premier prix.

MADELEINE.

Mais on disait que vous aviez du talent ?

GIRAUD.

Bah ! est-ce qu'on en a, quand on est de l'école française ?... J'ai un opéra en portefeuille... mais on n'en a pas voulu, parce qu'on m'appelle Giraud... Giraud... vous entendez bien que ce n'est pas un nom à succès... Comment peut-on faire de la bonne musique quand on s'appelle Giraud... et qu'on est né rue Saint-Martin... car j'en suis.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

O vous pour qui la gloire a des appas,
Venez chez nous... elle est en nos climats;
Messieurs les étrangers, la France vous convie;
Des arts et des talents c'est la terre chérie;
Quel généreux pays! quelle belle patrie.....
Pour ceux qui n'en sont pas!

Ma foi, prêt à mourir de faim... j'ai renoncé à la gloire... je me suis fait éditeur de musique... Ne pouvant faire paraître mes partitions, j'ai voulu publier celles des autres... J'avais formé une entreprise superbe... une entreprise nationale... la collection des opéras français de tous nos meilleurs compositeurs.

MADELEINE.

En effet... c'était là une belle idée.

GIRAUD.

Ah ! bien oui... cinquante souscripteurs seulement auraient assuré le succès de mon entreprise... je gagnais vingt-

cinq mille francs... Eh bien ! à Paris, pas un seul n'a répondu à l'appel ; et j'attends encore que le premier souscripteur se présente.

MADELEINE.

Et dans les départements ?

GIRAUD.

J'en conviens, c'est encore pis ! est-ce que tu crois que les artistes de Bordeaux s'abaissent à chanter *Grétry*, *Boïeldieu*, *Berton*, *Auber?*... Du tout... c'est comme le vin du crû... on se garderait bien d'y toucher... A Bordeaux, on ne boit que du champagne... et *vice versa*.

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il leur faut donc ?

GIRAUD.

De la musique italienne... *le Barbier de Séville* et *les Folies amoureuses*, arrangés par *Castil-Blaze ;* c'est ce qui fait que je reviens comme j'étais parti... mes programmes dans ma poche.

MADELEINE.

Allons, allons, calmez-vous ; la réputation et la fortune sont peut-être plus près de vous que vous ne croyez... ça vient souvent quand on y pense le moins.

GIRAUD.

C'est ce que me disait tout à l'heure un étranger, homme d'esprit, avec qui j'ai déjeuné à la dernière poste... c'est un Italien qui se rend à Paris, le signor Rossini.

MADELEINE.

Je ne connais pas !

GIRAUD.

Tant pis pour toi... Depuis que je l'ai vu, j'estime autant sa personne que ses ouvrages.

AIR : Quand l'amour naquit à Cythère.

Rien n'égale sa modestie,
Il ne parle jamais de lui ;

Il sait honorer le génie,
Il rend hommage à *Méhul*, à *Grétry;*
De ses prôneurs blâmant l'extravagance,
Il applaudit à nos succès,
Et, du moins, quand il est en France,
Il a l'esprit d'être Français.

Nous étions ensemble à causer, lorsque le maître d'auberge est venu, selon l'usage, nous demander nos passeports... chacun de nous a donné le sien... qu'il a fait viser et qu'il nous a rapporté ; pressé de partir... j'ai pris le mien à la hâte, j'ai salué mon aimable étranger, qui attendait sa voiture, et j'ai continué jusqu'ici ma route à pied... aussi, je ne serais pas fâché de me reposer en dînant.

MADELEINE.

Dans l'instant, vous allez être servi... mais j'entends mon père.

SCÈNE VII.

Les mêmes; BIFFTEAKINI.

BIFFTEAKINI.

Eh bien! Madeleine, eh bien! ma fille, où en êtes-vous? A-t-on jamais vu! perdre son temps à causer ici... tandis que les entremets réclament votre présence!

MADELEINE.

Mais, mon père... c'est que monsieur demandait une chambre.

BIFFTEAKINI.

On va la lui donner. Rentrez à l'office et n'en sortez pas... Songez qu'il s'agit ici des entremets de douceur.

MADELEINE.

Soyez tranquille...

BIFFTEAKINI.

Nous aurons aujourd'hui une foule d'auteurs distingués... et je veux au dessert offrir à chacun d'eux une surprise de circonstance, analogue à leur genre de talent... un bouquet aux auteurs des *Rosières*, une galette aux auteurs du *Chaperon* et un fromage glacé aux auteurs de *la Neige*.

(Madeleine sort.)

SCÈNE VIII.

BIFFTEAKINI, GIRAUD.

BIFFTEAKINI.

Voyons, monsieur, dépêchons, car j'ai du monde et je ne sais où donner de la tête... Monsieur veut-il à dîner?

GIRAUD.

Oui, monsieur.

BIFFTEAKINI, à part.

Une singulière tournure, pour venir un jour comme celui-ci... (Haut.) Monsieur veut une chambre? une chambre à lit? monsieur passe ici la nuit, à ce que je vois?

GIRAUD.

Apparemment...

BIFFTEAKINI.

Monsieur connaît les lois et les règlements... et a sans doute son passe-port?

GIRAUD.

Le voici, monsieur... Je suis en règle... (A part, le regardant.) Quelle drôle de physionomie! voilà un traiteur dont la tête... Il a bien fait de se loger à la barrière de Charenton : il aura moins loin à aller.

BIFFTEAKINI, qui a lu le passe-port.

Ah! mon Dieu! (Il examine Giraud.) Il se pourrait!...

GIRAUD, à part.

Eh bien ! qu'a-t-il donc... Est-ce que cela se déclare ?

BIFFTEAKINI, lisant le passe-port à voix basse.

Le signor Rossini, compositeur italien, se rendant à Paris... C'est bien cela... ce que disait M. Trottfort... il doit arriver à pied, incognito... Et sans moi, pourtant... quel heureux hasard ! (Appelant.) Messieurs, messieurs... *Che gusto! che piacere!...* (A Giraud.) Monsieur, dans l'instant je reviens... (Courant vers l'auberge.) Bravo, bravo!... messieurs... messieurs... *Cari amici,* « *nel cor più non mi sento.* »

(Il sort en courant et en chantant.)

SCÈNE IX.

GIRAUD, seul.

J'ai deviné juste : il est fou... Cette pauvre petite fille !... J'en suis fâché pour elle... mais je n'ai pas envie de rester ici... Il ne manque pas d'auberges dans Paris... et je m'en vais... Hein ! qu'est-ce que c'est que cela ?...

SCÈNE X.

GIRAUD, TROMBONINI, TROTTFORT, BONNEFOI, BIFFTEAKINI.

TOUS.

AIR : Chœur de *La Gazza ladra.*

Jour de plaisir, de bonheur et d'ivresse !
Noble étranger, te voilà parmi nous ;
Laisse éclater nos transports d'allégresse.
Ah ! pour nos cœurs que ce moment est doux !

GIRAUD, à part.

C'est fini... c'est une députation de Charenton.

TROMBONINI.

Ah ! monsieur... quel beau jour pour nous!

GIRAUD.

Aurais-je l'honneur d'être connu de vous

TROTTFORT.

Non, monsieur... mais c'est égal.

GIRAUD, à part.

Il est sûr qu'en l'absence du gardien, ils auront fait une sortie en masse. (Haut.) Messieurs... vous êtes bien bons... bien aimables... Mais je vous prie de me laisser continuer ma route.

BIFFTEAKINI, à part.

Eh bien ! oui... Il ne sait pas ce qui l'attend... (Bas à Trottfort.) Parlez-lui donc italien.

TOUS.

Ah! signor! che contento !... Che allegrezza !

GIRAUD.

Ah çà ! messieurs, à qui en avez-vous donc ?

TROMBONINI.

Nous savons que vous voulez garder l'incognito... mais nous ne le trahirons pas... Les arts, les beaux-arts, je les adore jusque dans leurs caprices.

TROTTFORT.

D'ailleurs, nous ne vous attendions pas si tôt... nous ne sommes pas tous réunis... et jusqu'à ce moment...

GIRAUD.

Ah çà ! messieurs, expliquons-nous. Je suis M. Giraud.

TROMBONINI.

Ah ! vous êtes M. Giraud... Eh bien ! à la bonne heure... si vous voulez...

GIRAUD.

Comment ! si je le veux?

TROTTFORT.

Autant celui-là qu'un autre.

BIFFTEAKINI.

Parbleu ! qu'est-ce que ça nous fait ? qu'il s'appelle Giraud ! (Il montre le passe-port qu'il tient.) J'ai là la partition.

TROTTFORT.

Tout ce qu'on vous demande, monsieur, c'est de nous laisser faire... Le dîner sera superbe.

GIRAUD.

Comment ? le dîner !... on dîne donc chez vous !... ah ! dès qu'on dîne, arrivera ce qui pourra... ça m'est fort égal...

TROTTFORT.

Voilà tout ce qu'on vous demande : assister à un dîner magnifique.

BIFFTEAKINI.

Il est là.

TROTTFORT.

Avec des femmes charmantes.

BIFFTEAKINI.

Elles sont commandées...

TROTTFORT.

Des vins exquis !

BIFFTEAKINI.

Ce sont les miens.

TROTTFORT.

Une musique délicieuse...

BIFFTEAKINI.

C'est la sienne.

TROMBONINI.

Un sonnet italien... la traduction, la déclamation... tous les plaisirs... Il ne vous en coûtera rien, que la peine de nous écouter.

GIRAUD, *à part.*

Je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux payer... (*Haut.*) Enfin, messieurs, puisque vous l'exigez...

TROMBONINI.

Il accepte, messieurs... il accepte !

TROMBONINI, *à Biffteakini.*

Eh ! vite... accélerez vos convives et vos fourneaux... Je me charge de lui tenir compagnie, et de lui donner une certaine idée de la politesse et de l'urbanité parisiennes.

BONNEFOI.

Dieu ! l'ai-je assez regardé !... Je vais dire à tout le monde que je l'ai vu.

TOUS.

Même air.

Jour de plaisir, de bonheur et d'ivresse !
Noble étranger, te voilà parmi nous;
Laisse éclater nos transports d'allégresse.
Ah ! pour nos cœurs que ce moment est doux !

(*Trottfort, Bonnefoi et Biffteakini sortent.*)

SCÈNE XI.

GIRAUD, TROMBONINI.

GIRAUD.

Puis-je du moins savoir à qui je dois une pareille réception ?

TROMBONINI.

Quoi !... vous daignez vous informer de mon nom ?... (*A part.*) S'il fait une relation de son voyage, me voilà sûr d'y figurer... (*Haut.*) M. Trombonini... musicien amateur, c'est mon plus beau titre... du reste, directeur d'une administration...

GIRAUD, à part.

Ah çà ! décidément, ce n'est donc pas un fou? (Haut.) Comment, monsieur, vous êtes ce M. Trombonini... ce protecteur des arts dont j'ai entendu parler ?

TROMBONINI.

Il se pourrait ! on vous a parlé de moi ?...

GIRAUD.

Oui, monsieur... (A part.) Si je le priais de souscrire ? ça m'en ferait toujours un... (Haut.) Ce que j'ai à vous demander va peut-être vous étonner ?

TROMBONINI.

M'étonner... monsieur, m'étonner !... certainement c'est vous qui êtes habitué à l'étonnement. (A part.) S'il entend le français, il doit avoir compris le compliment... (Haut.) Je vous demande pardon de vous avoir interrompu... vous disiez, monsieur ?...

GIRAUD.

Que, dans l'intérêt des arts, j'avais voulu former une entreprise... une collection de tous les opéras français, et si j'osais vous prier d'être un de mes souscripteurs...

TROMBONINI.

Moi!... quel honneur!... donnez, donnez, monsieur. Nos convives sont là... il faudra bien qu'ils suivent mon exemple... ce soir, je vous promets cent cinquante souscripteurs... Et mon administration donc!... je les ferai tous souscrire... il le faudra... une retenue sur les appointements... Les arts... les beaux-arts... je ne connais que cela.

GIRAUD, à part.

Ah! mon Dieu!... me voilà trois fois plus riche que je n'espérais... (Haut.) Mais je ne reviens pas de votre obligeance, et je ne puis concevoir que pour un étranger...

TROMBONINI.

Un étranger... monsieur!... raison de plus... qu'il est doux d'être le protecteur, le Mécène d'un talent qui, certainement,

n'en a pas besoin... voilà les gens qu'on aime à protéger... Je cours rejoindre ces messieurs...

GIRAUD.

Et si, en même temps, on pouvait hâter le repas... car, malgré le plaisir que j'éprouve, je sens là un creux d'estomac...

TROMBONINI.

Qu'allions-nous faire? Holà, quelqu'un!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; BIFFTEAKINI.

TROMBONINI, à Biffteakini.

Eh! vite, mon ami, dépêchez-vous.... Un potage pour monsieur... Jugez donc si par notre faute un pareil talent allait tomber en faiblesse!

BIFFTEAKINI.

Vous avez raison... Je le soutiendrai mieux que personne... (Otant son bonnet et s'approchant respectueusement.) Est-il vrai que monsieur me fait l'honneur d'avoir faim?

GIRAUD.

Oui, mon cher... et si vous voulez me faire servir un potage...

BIFFTEAKINI.

Vous le faire servir... diable! je le servirai bien moi-même... mais que pourrai-je vous offrir?

GIRAUD.

Un bouillon.

BIFFTEAKINI.

Du tout... ce n'est pas assez.

TROMBONINI.

Eh bien!... un riz, un vermicelle... une julienne...

BIFFTEAKINI.

Non pas, je m'en garderai bien... j'en veux faire un tout exprès...

GIRAUD.

A la bonne heure, mais dépêchez-vous...

TROMBONINI.

Et moi, je vais faire signer notre souscription.

BIFFTEAKINI.

Je vais, selon mon habitude, me mettre à l'ouvrage en chantant... ce ne sera pas long... (A part.) Sur quel air ferai-je ce potage-là?... sur la cavatine de *Tancredi*... Tra, la, la, la, la...

GIRAUD.

Eh bien! mon ami, je vous attends.

BIFFTEAKINI.

Soyez tranquille... j'ai l'idée... (A Trombonini.) J'appellerai cela un potage à la Rossini... je le porterai sur ma carte, à un franc cinquante pour tout le monde; et pour les artistes la remise d'un tiers comme pour la musique! (A Giraud.) Dans l'instant... dans l'instant je vais vous servir.

(Trombonini et Biffteakini sortent.)

SCÈNE XIII.

GIRAUD, seul.

Je ne puis en revenir encore... cent cinquante souscripteurs... voilà une fortune assurée... Eh bien... ce matin j'étais injuste... j'avais tort, quand je disais qu'on ne donnait à Paris aucun encouragement aux artistes français.

SCÈNE XIV.

GIRAUD, MADELEINE.

MADELEINE.

Ah! ah! ah! mon Dieu!... qu'ils sont amusants!... et j'en rirai longtemps.

GIRAUD.

Qu'as-tu donc?

MADELEINE.

Ces messieurs, qui sont là-dedans, on vient de leur proposer votre souscription.

GIRAUD.

Eh bien?...

MADELEINE.

A l'instant tous se sont précipités sur le papier, qui est déjà tout couvert de signatures.

GIRAUD.

Ces bons Parisiens! sont-ils nobles et généreux!

MADELEINE.

Oh! rassurez-vous... ce n'est pas pour vous ce qu'ils en font.

GIRAUD.

Comment cela?

MADELEINE.

Oh! non... ce que vous ne savez pas, et ce que j'ai entendu, c'est qu'ils vous prennent pour ce M. Rossini dont vous parliez ce matin.

GIRAUD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

MADELEINE.

Oh! vous auriez beau soutenir le contraire, ils ne voudraient pas vous croire.

GIRAUD.

Tout s'explique, et je vois maintenant d'où venait mon mérite... mais cela ne durera pas longtemps.

MADELEINE.

Où courez-vous?

GIRAUD.

Restituer un nom qui ne m'appartient pas.

AIR de La Sentinelle.

A ce triomphe honorable et flatteur,
Comme il le doit, mon orgueil est sensible,
Mais trop longtemps a duré cette erreur,
La prolonger me serait impossible :
Oui, quelquefois un intrigant
Peut bien, par une audace insigne,
Se parer des plumes du paon,
Mais il ne peut en nous trompant
Contrefaire le chant du cygne.

MADELEINE.

C'est ça! une belle idée! Attendez au moins... que la souscription soit remplie.

GIRAUD.

Du tout... je ne veux pas leur dérober une signature.

MADELEINE.

Comment! leur dérober? n'est-ce pas une belle entreprise?

GIRAUD.

Tous nos chefs-d'œuvre nationaux.

MADELEINE.

N'en auront-ils pas pour leur argent?

GIRAUD.

Oui, certes.

MADELEINE.

Eh bien! alors laissez-les faire... et, en attendant, n'ayez aucun scrupule de recevoir des compliments et des éloges pour un autre; car ils vont vous en donner, et joliment. Tenez... voilà déjà mon père qui vous apporte un consommé.

GIRAUD.

J'en demande pardon à celui que je représente; mais celui-là, je le prendrai pour moi.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; BONNEFOI, BIFFTEAKINI, apportant un potage.

BIFFTEAKINI.

Voici... voici...

BONNEFOI.

Voyons... On dit qu'il va prendre un potage... il faut que je le voie...

BIFFTEAKINI.

J'espère que le goût du grand maître appréciera une pareille composition... (Pendant que Giraud prend le potage.) Doucement... doucement... commençons par l'*andante*... (Après qu'il a bu.) Eh bien! qu'en dites-vous?

GIRAUD, faisant signe des mains.

Bravo, bravo!...

BIFFTEAKINI.

Dieu! quel honneur!... Rossini m'a applaudi...

BONNEFOI.

Ah! comme il a pris son potage!

BIFFTEAKINI.

Ah! monsieur, si j'osais solliciter une nouvelle grâce... une nouvelle faveur, qui ne vous coûtera rien, et qui fera ma fortune.

GIRAUD.

Parlez... je suis à vos ordres.

BIFFTEAKINI.

Eh bien! monsieur... vous, qui mettez tout en musique... (Tirant un grand papier de sa poche.) si vous y pouviez mettre ma carte de traiteur... jugez quelle affluence!... (Écoutant.) Silence!

GIRAUD.

Qu'est-ce que c'est?

BIFFTEAKINI.

Tous nos convives qui entrent dans le salon, où ils se réunissent, pour venir de là vous prendre en grande députation... Chacun est forcé de présenter son billet d'invitation, excepté les compositeurs français, que l'orchestre s'est chargé d'annoncer par un de leurs airs... c'est un passeport en musique... Voici la marche qui commence...

MADELEINE.

Écoutons... nous allons les reconnaître...

(L'orchestre joue l'air : Ah! vous avez des droits superbes, du *Nouveau Seigneur*.)

GIRAUD.

Au fait, celui-là a bien des droits pour marcher en tête. (L'orchestre joue la tyrolienne, d'*Emma*.) En voilà un qui le suit de près.

(L'orchestre joue l'air : Me voilà, me voilà, de *la Clochette*.)

MADELEINE.

Encore un gaillard qui arrivera, car il va bon pas...

(L'orchestre joue la marche des Tartares, de *Lodoïska*.)

BIFFTEAKINI.

J'ai fait des anguilles à la tartare sur cet air-là.

(L'orchestre joue l'air : Enfants de la Provence, d'*Aline*.)

GIRAUD.

Celui-là ferme la marche... aux derniers les bons.

BIFFTEAKINI.

Vous avez raison : je vais me mettre à la fin du cortége.

GIRAUD.

Est-ce que vous osez vous mêler aux compositeurs que vous venez d'entendre ?

BIFFTEAKINI.

Eh! non... les compositeurs restent dans le salon, à vous attendre..... Ceux qui vont venir vous chercher ne sont que des amateurs... comme moi...

GIRAUD.

Alors, je reste.

SCÈNE XVI.

GIRAUD, MADELEINE, TROMBONINI, TROTTFORT, BONNEFOI, AMATEURS qui portent une grosse caisse, des cymbales, des bonnets chinois, etc. ; la marche est fermée par BIFFTEAKINI qui agite l'un contre l'autre deux couvercles de casserole.

MARCHE.

(Après la marche, Trombonini s'approche de Giraud, et lui dit en lui remettant un papier.)

TROMBONINI.

Voici votre souscription, et toutes les signatures de ces messieurs... (Aux musiciens.) Messieurs, prenons place... messieurs les musiciens, couvrez-vous, de peur des rhumes.

TROTTFORT.

AIR : Ça n' dur'ra pas toujours.

Premier couplet.

Quel est le grand génie
Dont les chants aujourd'hui
Feraient pâlir d'envie,
Et *Mozart* et *Gretry*

TOUS.

C'est le grand Rossini,
Le divin Rossini.

GIRAUD, à part.

Dieu quel bonheur pour lui
Qu'il ne soit pas ici !

Deuxième couplet.

TROTTFORT.

Qui produit des miracles ?

TOUS.

C'est le grand Rossini.

TROTTFORT.

Qui remplit nos spectacles ?

TOUS.

Le divin Rossini ;
Oui c'est lui, mes amis.

MADELEINE.

Quell' musiqu' et quels cris !

(Elle sort.)

GIRAUD, à part.

Ah ! quel bonheur pour lui
Qu'il ne soit pas ici !

Troisième couplet.

TROTTFORT.

Qui tient le rang suprême ?

TOUS.

C'est le grand Rossini.

TROTTFORT.

Qui soutient un poëme ?

TOUS.

Le divin Rossini.

(Tous tirant des manuscrits de leur poche et les présentant à Giraud.)

Daignez prendre ceux-ci.

GIRAUD.

Grands dieux! comme en voici!
Ah! quel bonheur pour lui
Qu'il ne soit point ici!

TOUS.

C'est le grand ROSSINI,
Le divin ROSSINI,
Amphion ROSSINI,
Apollon ROSSINI!

(A la fin de ce chœur, les acteurs forment un groupe autour de Giraud, Trombonini lui met une couronne sur la tête, Biffteakini baise avec transport le bas de son habit, et tous les autres témoignent leur respect et leur admiration par divers gestes.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; MADELEINE.

MADELEINE.

Eh bien!... eh bien! messieurs, qu'est-ce que vous faites donc là?... Voilà Rossini qui entre dans Paris en chaise de poste.

TROTTFORT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADELEINE.

Que, pendant que vous étiez ici, barrière de Charenton, il entrait par la barrière d'Italie.

TROMBONINI.

Comment! est-ce que monsieur n'est pas un musicien italien?

GIRAUD.

Au contraire, je suis du Conservatoire.

TROMBONINI.

Surprendre ainsi notre admiration!

BONNEFOI.

Moi, qui étais fatigué d'enthousiasme!

GIRAUD.

Je vous en demande bien pardon... et quant à cette souscription qui prouve votre amour pour les beaux-arts... j'espère que vous n'en ferez pas un crime à un Français... à un compatriote.

TROMBONINI.

Non certainement... (A part.) Mais si je l'avais su!

GIRAUD.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Celui dont le nom tutélaire
M'a procuré des honneurs aussi grands,
Ne m'en voudra pas, je l'espère,
D'avoir usurpé cet encens;
Je ne crois pas que lui-même s'honore
Des compliments que l'enjoûment dicta;
Il est déjà bien assez riche encore
En n'acceptant que ceux qu'il mérita.

Quant au repas de M. Biffteakini... modestie à part, j'ose me flatter que j'y ferai autant d'honneur qu'aucun artiste vivant.

BIFFTEAKINI.

Comme c'est amusant!... un repas fait pour un Italien!

MADELEINE.

Eh bien! ne faut-il pas que tout le monde vive?

VAUDEVILLE.

AIR : Tra, la, la.

MADELEINE.

Chez vingt peuples différents
Vous qui cherchez des talents,
Messieurs, qu'avez-vous besoin

D'en aller chercher si loin?
Restez donc, (*Bis.*)
Eh! messieurs, où courez-vous?
Restez donc, (*Bis.*)
Vous trouverez ça chez nous.

GIRAUD.

Alors que sous nos drapeaux
Nous comptons tant de héros,
Des Prussiens et des Anglais
Vous nous vantez les hauts faits;
Restez donc, (*Bis.*)
Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc, (*Bis.*)
Nous avons mieux qu' ça chez nous.

BONNEFOI.

Quand nous avons *Girodet*,
Gros, Gérard, Carle Vernet,
On vante monsieur Croûton,
S'il débarque d'Albion;
Restez donc, (*Bis.*)
Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc, (*Bis.*)
Nous avons mieux qu' ça chez nous.

TROMBONINI.

Lorsque vous avez *Talma*,
Surtout lorsque *Mars* est là,
Vous regrettez, bon public,
Monsieur *Kean;* monsieur *Garrick*,
Restez donc, (*Bis.*)
Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc (*Bis.*)
Nous avons mieux qu' ça chez nous.

TROTTFORT.

Vous qui chez les Allemands
Pillez d'ennuyeux romans,
Vous qui prenez aux Anglais
Des mélodrames mauvais,
Restez donc, (*Bis.*)

Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc, (*Bis.*)
Vous trouverez ça chez nous.

BIFFTEAKINI.

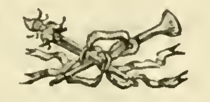
Braves bourgeois, bons maris,
Qui le dimanche, à Paris,
Chez *Molière* vous pressez,
Pour voir des maris... vexés,
Restez donc, (*Bis.*)
Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc, (*Bis.*)
Vous trouverez ça chez vous.

MADELEINE, au public.

O vous, critiques malins,
Courez tous chez nos voisins;
O vous, public indulgent,
Pour qui l'zèle est du talent.
Restez donc, (*Bis.*)
Oui, nous vous en prions tous,
Restez donc, (*Bis.*)
Vous trouverez ça chez nous.



TABLE





Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau. (376, 5-7.

